

CAHIER 169 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

Couverture F. LALOU

Mars-avril 2020

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 7
<i>Logion 71</i>	
RECHERCHES	
<i>Renverser la maison. Renvoyer l'architecte</i>	p. 13
<i>Arthur Rimbaud. L'Alchimiste du Verbe</i>	p. 15
<i>Jouer du Soulages</i>	p. 24
<i>Maïmonide et Maître Eckhart</i>	p. 25
<i>À propos du sermon 86 de Maître Eckhart</i>	p. 34
<i>Yeats et la Gnose de l'Imagination</i>	p. 42
<i>Lamartine et l'Inde</i>	p. 49
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>La cassure</i>	p. 53
<i>Prières II</i>	p. 55
<i>Îles Grenadines</i>	p. 56
<i>Paroles de l'instant</i>	p. 57
MIETTES DE GNOSE	
<i>Samâdhi</i>	p. 58
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>Témoignages sur Ramana Maharshi</i>	p. 59
CONTES	
<i>La rose de Bakawali</i>	p. 61
COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE	
p. 68	
COURRIER DES LECTEURS	
p. 72	
BIBLIOGRAPHIE	
<i>L'Amour de Soi</i>	p. 78
<i>Commentaire du Livre de la Sagesse</i>	p. 80
<i>Livre des paraboles de la Genèse</i>	p. 81
<i>Un mouvement et un repos</i>	p. 83
<i>Dieu par la face nord</i>	p. 87
<i>La maîtrise de l'amour</i>	p. 89
POÉSIES	
p. 92	

ÉDITORIAL

Jésus, le gnostique par excellence, a autorité pour renverser définitivement l'édifice du mental. Cependant, ce que fait Jésus, celui qui se découvre gnostique en approfondissant l'*Évangile selon Thomas* a également pouvoir pour le faire : «...*et il règnera sur le Tout* » (log. 2). Il peut parler du mental en connaissance de cause et avec autorité. Ou, mieux, chez lui le mental ne constitue pas un problème et il faut qu'il soit sollicité par le psychique pour que, suivant le cas, il donne son avis ou fasse une pirouette. Car l'étranger à la gnose ne peut que taxer de narcissisme, voire de paranoïa, l'attitude du gnostique. Le psychique se croit un élément du multiple, le gnostique réalise qu'il est l'Unique. Cette différence fondamentale ne peut que provoquer un dialogue de sourds. Le gnostique cherche à éviter cette incompréhension foncière ; s'il lui arrive de parler de sa condition avec ceux, rarissimes, qui partagent ses secrets, c'est pour le bonheur d'échanger.

Contrairement à ce que laissent entendre les textes canoniques, les interlocuteurs de Jésus varient suivant les lieux et les circonstances. Cependant, même *s'il dit ses mystères à ceux qui sont dignes de ses mystères*, il semble que Jésus se soit ouvertement situé par rapport à la geste de Moïse. En disant : « *Avant qu'Abraham fût, Je Suis* », Jésus se désolidarise d'une aventure qui promet le salut à la fin des temps. De même, il se désigne comme étant l'autorité suprême lorsqu'il déclare : « *Qui m'a vu a vu le Père* ». Le salut qu'il prône est ignoré du monde juif (cf. log. 46, 52, 85, 113 etc.). Il rend caduques des pratiques, des croyances, des prophéties pourtant vénérées et glorifiées. Néanmoins après lui, le judaïsme continue : le christianisme, après s'être greffé sur le judaïsme, récupère les paroles de Jésus et les inscrit dans une continuité spatio-temporelle afin de justifier un salut à venir.

Dans l'optique de l'histoire, le temps continue sa marche : les lendemains meilleurs font encore recette même s'ils marquent des signes d'essoufflement. La « *construction* » fondée sur le devenir que Jésus dénonce continue d'occuper philosophes et savants. Comme dit le poète, « *rien n'est changé ni nos cœurs ne le sont* » (Aragon). Apparemment cette maison n'est toujours pas renversée et, à vue humaine, il serait bien téméraire et bien vain de vouloir chercher à situer dans le temps ce grand renversement.

Pourtant celui qui ose dire : « *Avant qu'Abraham fût, Je Suis* » instaure une « *vision de l'Être* » qui, bien que localement nouvelle, a été cultivée en d'autres temps et sous d'autres cieux ; le Bouddhisme, le Taoïsme, le Tch'an... en sont des témoignages. Mais il se trouve que, quels que soient le lieu et le temps, le nombre de ceux qui y ont accès est infime : « *Je vous choisirai un sur cinq millions et, debout, ils seront Un* ».

Comme Jésus, comme Bouddha, comme Lao-Tseu, comme Hui-Neng, ceux qui sont choisis ont obtenu la vision de l'Être ; plus précisément, c'est l'Être qui se voit lui-même, se reconnaît lui-même en eux, l'Être unique détenteur de l'autorité suprême.

Les paroles de Jésus visent à nous faciliter l'accès à l'Être : « *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi* » ; « *il règnera sur le Tout* »... Quelle est la nature de cette autorité et comment s'exerce-t-elle ? À celui qui l'a trouvée, qui donc la détient, l'assume, l'exerce, rien n'est plus comme avant. S'étant trouvé lui-même, « *le monde n'est pas digne de lui* ». Il connaît le monde comme il est et non comme il paraissait avant ce « renversement » : « *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui* ». Un mode de penser, celui du monde, (du cadavre), est devenu caduc ; il est définitivement périmé, et « *personne ne pourra le reconstruire* ». L'autorité de la personne s'est volatilisée comme un songe qu'on abandonne au réveil. Il n'y en a plus ; on n'en veut plus. Volatilisées aussi ses constructions, comme châteaux de sable qu'efface la marée.

L'homme attaché à l'histoire et à ce qu'elle véhicule n'accepte pas le langage de la gnose, il se regimbe, il se révolte. C'est sa survie qui est en jeu. Le gnostique, lui, a accepté de mourir. La Libération l'a laissé sans passé et sans devenir. Toute explication, toute justification, toute construction, établie à partir de l'espace-temps, est périmée. Le mental a flambé. Il ne reste rien à quoi s'accrocher. Tout y a passé : même les maîtres avec leurs enseignements : « *À celui qui blasphème contre le Père, on pardonnera* » ; « *Si vous rencontrez les patriarches, tuez les patriarches. Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha...* ». Si le monde subsiste, si le mental persiste, c'est comme un mirage. Vouloir défendre le mental et ses acquisitions c'est prendre le contre-pied de la gnose. Pour tenter de le préserver, on aura recours au gros bon sens : « *Ceux qui le critiquent en ont bien besoin* ». Des arguments comme celui-ci démontrent que ceux qui les profèrent sont restés dans le camp de la personne et que, par conséquent, ils n'ont pas autorité pour se prononcer. L'autorité est liée à la réalisation de l'unité. Avant, c'est le psychique qui parle. Après, c'est le gnostique. Si le psychique pouvait reconnaître le gnostique – par bonheur, il est aveugle -, il constaterait que celui-ci n'est nullement handicapé. Libéré du poids de la mémoire et du tourment des projections, il est même étonnamment précis, alerte et réaliste

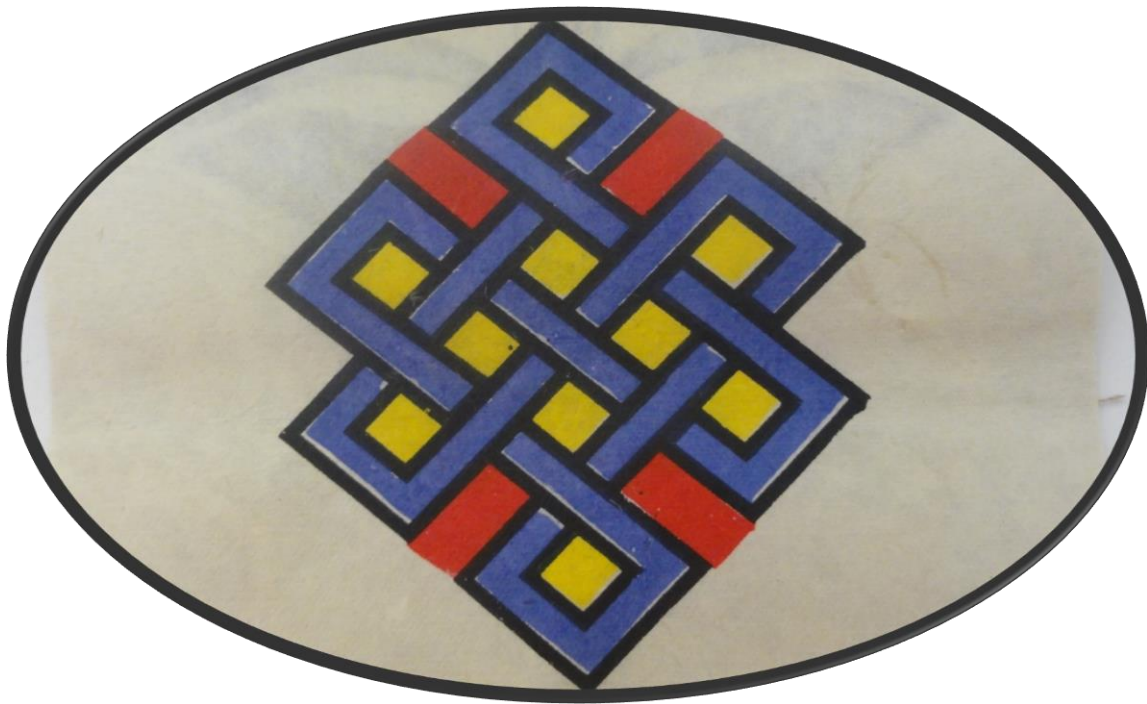
dans sa gestion du quotidien. Parce qu'il n'attend plus rien, il a tout. Il est tout. Parce qu'il a trouvé la Vie, il a « *trouvé le corps* ». Plus précisément, le corps, dégagé d'un mental tyrannique, est affecté à l'Être réel. Bien que différencié de lui en apparence pour le révéler en l'actualisant, il le réintègre en réalisant qu'il n'est pas autre que Lui.

Après l'épreuve, le mental trouve d'emblée sa juste place comme chez l'animal et parler encore de lui paraît vain et débilitant. Ce qui est fait n'est plus à faire, jamais plus.

Celui qui défend le mental ne se rend pas compte qu'il prolonge la vie d'une pseudo-entité qui ne sait où elle commence ni où elle finit.

Émile

*



Le nœud sans fin symbolise l'interdépendance des phénomènes

**COMMENTAIRES
DE
L'ÉVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 71

***Jésus a dit :
Je renverserai cette maison,
et personne ne pourra la reconstruire.***

J'ai fait un rêve, un drôle de rêve, un rêve dans un rêve. Je me trouve dans une vaste salle. Je vois une porte sur ma gauche. J'entre dans une petite pièce, un peu sombre. Tout au fond j'aperçois La Joconde. En sortant par l'autre côté, j'entends un guide en train de donner à un groupe de touristes une foule d'explications savantes et passionnées à propos de ce célèbre tableau. Intéressé je tends l'oreille mais curieusement n'en retiens aucune. Je sors de la salle et à ce moment, qui vois-je devant moi ? La Joconde. Non pas le tableau, mais Mona Lisa en personne. Elle me dit : Je suis un rêve !

La Joconde n'est donc qu'un rêve ! Mon rêve s'écroule ! Tout est rêve. Un rêve dans le rêve ? C'est toujours un rêve. Je dors mais mon cœur veille. On ne connaît bien qu'avec le cœur, dit le renard au petit Prince. C'est donc sur l'intelligence du cœur qu'il faut compter. Et non sur un quelconque et hypothétique Da Vinci Code. La Joconde m'indique la Voie.

Je sais que Je Suis, par-delà le monde, par-delà les apparences, par-delà tous les rêves. Mon mental m'entraîne dans toutes les directions, mais Je ne suis ni ce corps ni ce mental. Mon mental a bâti toute une série de protections, de barrières, de voiles pour abriter ce grand personnage qu'il s'est forgé et qu'il croit sérieusement être. Mais les fondations de cette forteresse ne sont pas stables. Elles reposent sur du sable. Elles reposent sur des rêves.

La personne s'est voilée la face pour ne pas voir que Je suis. Mais la personne n'a aucune consistance, elle n'est qu'une pure illusion. Aussi lorsque souffle le vent de la Gnose, elle ne peut tenir debout et est emportée au loin. La personne se dissipe comme une bulle de savon, s'évanouit comme un rêve. Je Suis transperce le grand personnage, Jésus renverse le château de sable. Bas les masques ! Renverser la maison, tuer le grand personnage, voilà la vraie, la grande guerre sainte. Inutile de chercher à sauver les meubles ! Lorsque s'écroule la maison, il n'y a plus personne. Cette maison était hantée par un fantôme de passage. Maison hantée, maison de passe ou maison de passage ? En réalité, il n'y a jamais eu de maison ni personne pour la hanter. Autant en emporte le vent qu'il n'a qu'un baiser seulement...

Lorsque tout fuit, seul Je Suis. Et Je demeure en tout sans plus avoir le sentiment d'être quoi que ce soit, ni qui que ce soit... Il ne reste que le sourire, le sourire énigmatique de la Joconde, le sourire merveilleux du Bouddha... L'évangile de la Joie...

Drôle de rêve !

Yves

*

Quel que soit ton rêve, tu ne peux pas t'y trouver, car tu ne t'y es jamais perdu. L'idée que tu puisses te trouver ou bien que tu te sois déjà trouvé se nomme l'enfer, parce qu'elle fait de toi un objet dans le temps. Et te rend dépendant...

Celui qui prétend être réalisé fait partie du rêve. Il fait partie de l'enfer, car l'enfer est la différence. Quand il y a un être réalisé, il y en a un autre qui ne l'est pas et cela, c'est l'enfer. Dans les *Upanishads*, c'est très clairement exprimé : celui qui prétend être un *jnâni* n'en est pas un. Et celui qui prétend être un maître a besoin de rencontrer son maître. De cette manière, qui peut prétendre être réalisé ? Des êtres réalisés, il y en a seulement en rêve. Ce sont donc des fantômes réalisés. Et qui se soucie d'un fantôme réalisé ? Des fantômes, qui d'autre !

Oh, mon Dieu, un fantôme réalisé ! Mais qui se soucie que l'un prétende être réalisé et l'autre, pas ? La réalité ne s'en préoccupe pas. Quelle différence cela fait-il si l'un dit être réalisé et l'autre, pas ? Les deux affirmations sont fausses ! Qu'ils se disent réalisés ou non, l'un et l'autre sont ce qu'ils sont. Aucune différence. Car de toute façon, tu es Cela. Tu peux prétendre tout ce qui te chante, qui s'en soucie ?...

La réalité absolue, qui est le rêveur absolu, ne peut pas « ne pas rêver ». Bien qu'elle soit la liberté, elle doit se réaliser. C'est un paradoxe.

La liberté signifie qu'il n'y a pas de second. Telle est la liberté : libre d'une seconde réalité, mais la réalité n'est pas libre par rapport à la réalisation, car la réalisation est la réalité de par sa nature. Donc il n'y a pas deux. Comme elle est la réalisation, elle ne peut pas s'éviter elle-même. Donc ceci est la Vie, et la Vie ne peut éviter la Vie. C'est donc la liberté en action, la danse de la liberté. Le Soi étant emprisonné par le Soi, il n'y a pas de prisonnier. Et personne pour s'en soucier.

Comme il n'y a pas de deux, il n'y a pas de dépendance, pas de contrôle. Étant par nature sans second, Cela ne peut même pas se contrôler soi-même, car pour contrôler, il faut « deux ». Cela est donc tout-puissant, mais sans pouvoir. Cela est l'énergie, mais Cela ne peut rien en faire, rien décider, rien vouloir. Cela est omnipotent, mais absolument incapable de tout contrôle. Et cette impuissance qui est l'absence absolue de tout contrôle, c'est la liberté.

Karl
Commentaires sur l'Évangile de Thomas, p. 35-36

*

LA MAISON RENVERSÉE

Au logion 98 je suis invité à tuer un grand personnage en commençant au préalable par transpercer le mur de ma maison. Le personnage qui me cache la lumière de l'esprit est bien celui qui se trouve dans ma maison. Ma maison est vaste à la mesure de ce que j'ai appris, elle est un monde personnel ; elle est le temporel et le phénoménal. Tant qu'elle est debout je tourne en rond comme un oiseau en cage. Tant que je la vois solide, rigide, elle m'emprisonne. Une fois renversée, le monde n'est plus créé mais manifeste, le personnage est un rôle, le déroulement des choses, un jeu, qui apparaissent et disparaissent et dépendent de mon attention. La physique quantique découvre que les phénomènes observés dépendent de l'observateur dans une certaine mesure, s'approchant à petits pas d'un propos de Nisargadatta : « *Vous créez un monde puis vous vous en plaignez ! Voyez-vous comme est grande votre inconsistance ?* ». Et page 148 de « *Être rien, c'est être tout* » : « *Vous connaissez seulement les affaires courantes des cinq éléments, et cette connaissance est limitée dans le temps. Ma connaissance est différente de la vôtre. Je ne dépends pas de votre connaissance. Je suis intemporel. Je ne fais pas l'expérience du jour et de la nuit, et je suis complet et parfait. Votre journée commence avec des attentes. Comment pouvez-vous être complet ?* »

Ce qui se déroule alors s'enroule, cieux ainsi que la terre, sans craintes ; la montagne s'éloigne, la maison se renverse, le personnage est éliminé, le monde est cadavre. Je suis bouleversé, mais prévenu dès le logion 2. Je suis émerveillé de ce jeu cosmique de construction et destruction qui, dans l'équilibre, me révèle solitude, complétude et liberté.

« *Quand le Soi, qui est au-delà de toute émotion et de toute conscience, est réalisé, toutes les choses perdent leur signification et leur importance* » (p. 150).

Christian

*

La "maison" évoquée par Jésus, c'est le refuge dans la construction mentale, l'"abri mensonger" dont parlait Krishnamurti, les concepts, les "réalités" fabriquées, dogmatiques, ce qui dans notre sensation intime sonne comme : "c'est un fait, c'est comme ça, et pas autrement" et qui faisait dire à Steve : "Ça, c'est la mort intérieure !".

Philippe

Cahier de méditation, tumtumblog, 20/07/2013

*

Il a vécu, pensé, agi, parcouru la vie, et toujours pour s'intégrer au mieux dans ce Monde Manifesté, afin de recevoir de la Reconnaissance et peut-être aussi pour être un peu Aimé.

Il a cherché à construire autour de lui une niche environnementale qui lui soit favorable et qui corresponde à sa compréhension et à sa philosophie du monde, afin de répondre au besoin d'être quelqu'un et de donner un Sens à sa vie. Il s'est ainsi construit une « Maison », souvent remplie d'Ego et de Dualité, avec cette recherche et ce besoin de reconnaissance sociale et aussi affective.

Mais voilà qu'un esprit de Lumière, venu de « l'Indicible », vient lui apprendre que tout ceci est « Irréel », qu'il faut démolir cette Construction, qu'elle est devenue inutile, qu'il n'y avait pas de vrais besoins, que ceux-ci sont artificiels, qu'on peut s'en détacher, et surtout qu'il n'aura plus ni le désir ni la volonté de la refaire.

Alors il suffirait donc de ne plus insister, de renoncer, et même de déconstruire, pour seulement Être, se fondre avec Amour à travers tout ce qui paraît exister, sans espérer, ni attendre, ni demander quoi que ce soit, et prendre la vie comme elle vient, en se laissant porter par les vagues de l'infini océanique.

Et là se trouve la Plénitude qui permet de se dissoudre dans le Grand Tout.

Jean-Paul

*

Très court logion, mais ô combien bouleversant.

Renverser la maison, c'est fort et définitif.

Impossible de ne pas penser à la pierre d'angle du logion 66.

Il s'agit certainement d'une maison sans pierre d'angle qui repose sur les « fondations » de l'ego.

Seul Jésus peut y parvenir et que dit le propriétaire de la maison ? Cela survient quand il est prêt.

Je ne peux penser qu'à l'éveil et à ce qu'en dit Bernard avec le ressenti du troupeau d'éléphants.

Il y a donc renversement de la maison, c'est-à-dire mort de quelque chose qui ne pourra être reconstruit, parce qu'il n'y aura personne pour vouloir retourner dans l'ancienne situation. Impossible de vouloir ou accepter une reconstruction, c'est absolument définitif.

Marie-France

*

À celui qui souhaite discerner la réalité ne s'offre qu'une voie : s'identifier à l'Un qui est Esprit, et ne pas considérer comme un vol qualifié cette reconnaissance du caractère unique de l'Esprit. Il ne s'agit pas de « me » faire l'égal de Dieu, mais de reconnaître que « me », « moi », est Dieu ayant conscience de Dieu et rien d'autre. Il s'agit d'abandonner le présomptueux qui a tenté de se faire plus grand que Dieu, qui a essayé de faire de la Perfection de l'Être déjà accomplie quelque chose de plus parfait. Il s'agit de partir du Principe Parfait d'Être total et, à l'intérieur de celui-ci, de reconnaître qu'il convient d'abandonner un imposteur impossible, un bâtard sans père, un fantôme inexistant...

William Samuel

Le Livre de la Conscience..., InnerQuest, p.135.

*

Jésus est suffisamment clairvoyant pour ne pas se livrer à des promesses fallacieuses ou annoncer des événements qui pourraient ne pas se produire. Il est clair, net et précis : « *Je renverserai cette maison, et personne ne pourra la reconstruire* ». Ce qu'il vise ici, c'est le mental prétentieux et ses constructions chimériques.

Or le monde, vu par le mental, s'inscrit dans une continuité spatio-temporelle linéaire ou cyclique, dont le savant démontre le caractère relatif et que le gnostique qualifie d'illusoire. Mais ce dernier qualifie également d'illusoire l'entité psychosomatique, autrement dit, la personne qui perçoit cette continuité : le mental construit la personne en annexant le corps, et, ce faisant, il s'appuie sur une donnée, sinon chimérique, du moins relative, celle de l'espace-temps. Les fondations de cette « maison » sont donc contestables. Rien d'étonnant dès lors que la personne ne sache pas maîtriser les forces qu'elle met en branle, oscillant toujours entre la schizophrénie et la paranoïa.

Des êtres, dont le nombre est infime, ont la nostalgie d'une vie autre ; ils réalisent qu'ils ont vécu sous une fausse identité et que ce qu'ils sont réellement est sans commune mesure avec ce qu'ils croyaient être : « *Vous règnerez sur le Tout* », dit Jésus. « *Vous êtes l'Absolu* », dit Nisargadatta. « *Vous êtes absolument autonomes* », dit U.G... Le « renversement » s'accomplit d'une façon imprévisible au terme d'une recherche passionnée. Tout ce qui est antérieur à ce renversement se trouve annihilé. Le passé est caduc, le futur n'est pas encore envisageable, l'histoire n'a pas de sens, la personne est morte. Le corps en revanche est l'occasion pour le Réel de se reconnaître ; il n'est pas le Réel mais il permet à celui-ci de s'actualiser et de prendre conscience de sa toute-puissance. Le mental, caractérisé par le monde, n'a plus cours, bien que la gestion du quotidien continue comme avant. Tout a changé mais le mental collectif ne

s'aperçoit de rien. La maison est bien par terre, mais le monde n'y voit rien. Personne ne peut la reconstruire parce que le monde ne voit pas qu'elle est renversée et parce que l'intéressé n'est plus.

Je suis ici-partout-maintenant-toujours.

L'attention que je me porte annihile le support et ses limites. Je suis l'illimité, l'inengendré, venant de nulle part, allant nulle part. Pourtant, je me perçois vivant, triomphalement vivant. Comme je dis : je suis, je peux dire : je vis, je parle, je me reçois, je me contemple. Toujours pas de passé ni de futur dans cette prise de conscience, pas de construction non plus. Ce que les sens perçoivent venant de l'extérieur est aussitôt absorbé, digéré dans un vide omniprésent.

Je suis. L'univers ? connais pas ! Le jour, la nuit ? des concepts ! La maison ? un autre concept ! Et pourtant quelqu'un conduit la voiture. La preuve : elle roule, passe devant les gendarmes arrêtés au péage : je les entends demander : « Vos papiers d'identité, s'il vous plaît ? »

Le personnage interpellé réagit, présente sa carte d'identité, qu'on lui rend avec un sourire esquissé et un salut : « Bonne route ! » Le « s'il vous plaît » était donc sans feinte. La personne vérifiée était bien là. La carte, avec date de naissance, signe particulier, photo reconnaissable, tout parlait d'elle, de son identité, de son histoire... Elle était à nouveau là avec ses soucis, ses peurs, ses hargnes, avec cette différence toutefois qu'elle était de l'ordre du souvenir et non de la réalité. Il fallut l'irruption du passé pour qu'elle prît quelque consistance, une irruption intempestive qui du reste ne tarda pas à s'estomper. Sans elle, on continue d'échanger. Ça fonctionne bien, plutôt mieux que du temps où elle se prenait pour quelqu'un. On connaît toujours aussi bien le calcul des intérêts, mais sans la préoccupation de défendre les siens plutôt que ceux des autres. Les réflexes également marchent bien et le comportement ne laisse deviner aucun signe d'intolérance.

Cependant, le jour où tout a basculé, la conscience personnelle a été balayée, les souvenirs relégués avec la mémoire. Il n'y a plus personne même quand les automatismes d'antan sont sollicités. Il y a du répondant, mais la personne ne répond plus. Curieusement, plus je la traque, plus je rencontre le néant : non, plus jamais la maison ne pourra être reconstruite.

Sur ses ruines invisibles, la vision que l'œil ne voit pas mais par laquelle l'œil voit, la vision de Je Suis que la personne ne saurait désormais voiler.

Émile

*

RECHERCHES

RENVERSER LA MAISON. RENVOYER L'ARCHITECTE



Arbre de la Bodhi, Bodhgaya, Bihar, Inde

De naissance en naissance, j'ai erré à travers le samsâra, en cherchant vainement l'architecte de cette maison. Quelle douleur que de naître et de renaître sans cesse !

Ô architecte de cette maison, je t'ai trouvé, maintenant tu ne bâtiras plus de maison. Tes poutres sont toutes brisées, le faite de l'édifice est détruit ! Mon mental est libéré car je suis parvenu à l'extinction de la soif.

Dhammapada 153-154

Ce véritable cri de joie (*udâna*) a été poussé par le Bouddha lors de son illumination sous l'arbre de la *Bodhi* (l'éveil). L'architecte est ici *tanhâ* (le désir, la soif, l'attachement à l'existence) symbolisé par *Mâra*, le démon qui tente de séduire le Bouddha. Prisonnier du *samsâra* (le cycle des naissances et des morts), l'homme, en proie à la soif est amené à renaître et à reprendre corps (l'entité psychosomatique symbolisée par la maison) : « *Le présent Nâma-rûpa (Nom-et-forme) renaît* » (*Milindapañha* II, 22). Le *samsâra* perpétue la douleur. En dépendance de la naissance, se produisent la vieillesse et la mort. Pris dans le torrent de l'existence, l'être naît, s'use et se dissout et par sa dissolution provoque l'occasion d'autres naissances. Il s'agit d'un processus constant qui se poursuit d'instant en instant, comme la course effrénée des pensées dans le mental. S'attacher à l'idée de transmigration, c'est croire à la survie possible de son ego car s'il y a bien transmigration, il n'y a par contre personne qui transmigre. Ce sont les éléments psychiques du défunt qui donnent naissance après la mort à une nouvelle personne : « *Je ne dis pas que la même personne renaît. Elle meurt, et pour de bon. Mais sa mémoire subsiste avec ses désirs et ses peurs. Ils procurent l'énergie qui donne une nouvelle personne* » (Nisargadatta).

L'ignorance une fois dissipée, le mental lâche prise. Le corps du Bouddha qui prononce ces paroles est toujours là en apparence, mais la maison est renversée. Il n'y a plus d'architecte pour reconstruire quoi que ce soit. L'extinction de la soif est la signification même du terme *Nirvâna* : « *Libère-toi du passé, libère-toi du futur, libère-toi du présent pour passer sur l'autre rive. Lorsque ton mental est totalement libéré, tu n'es plus soumis au cycle des morts et des naissances* » (*Dhammapada*, 348).

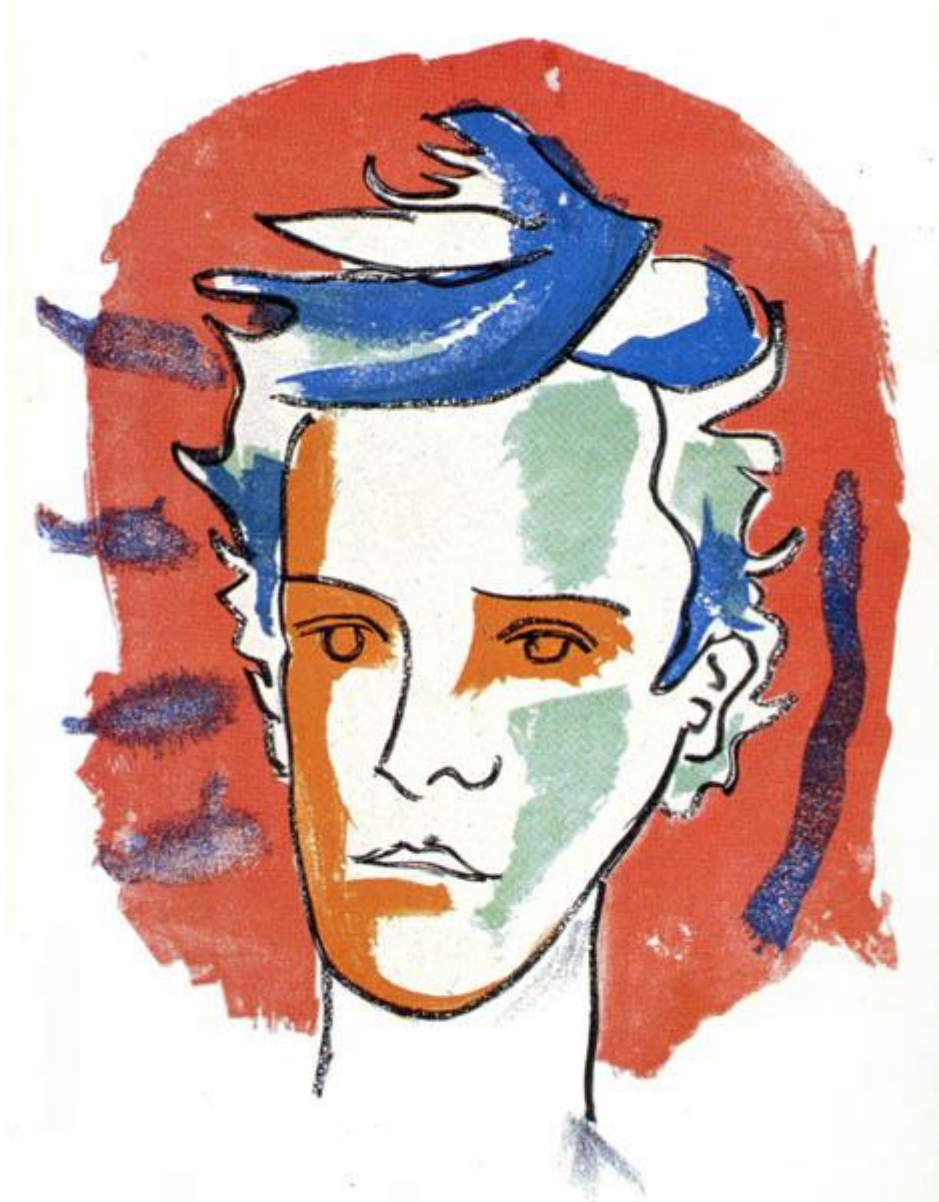
Yves



ARTHUR RIMBAUD

L'ALCHIMISTE DU VERBE

(Suite)



*Rien encore ! – Et vainement ai-je feuilleté,
pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs
de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle !
Aloysius Bertrand, L'Alchimiste*



Lorsqu'il intègre le Tout, le poète, en harmonie avec tous les éléments du cosmos, est Voyant. Cette quête apparaît déjà sous-jacente dans les premiers poèmes de Rimbaud, par-delà tous les cataclysmes et toutes les révolutions de notre monde :

Nous sommes
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra sa-
[voir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Où, lentement vainqueur, il chassera la chose
Poursuivant les grands buts, cherchant les grandes
[causes,
Et montera sur Tout, comme sur un cheval !
 (Rimbaud, *Le forgeron*)

De là naissent les sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.
 (Théophile Gautier, *Affinités secrètes*)

L'homme, la bête et l'arbre ont les mêmes secrets.
La sève est un sang pâle aux veines des forêts.
 (Jean Lahor, *L'Illusion*)

Mais une âme dans l'air flotte sur toutes choses,
Et docile au désir sans fin qui la poursuit,
D'elle-même s'essaye à ses métempsycoses.
 (Léon Dierx, *La nuit de juin*)

Tel est également l'intuition des romantiques allemands :

L'Un dans le Tout et le Tout dans l'Un
L'image de Dieu sur les herbes et les pierres
L'esprit de Dieu dans les hommes et les animaux.
C'est cela qu'il faut prendre à cœur.
Plus d'ordre établi commandé par l'espace et le temps...
 (Novalis, *Astralis*¹)

¹ In Henri von Ofterdingen II, trad Maria Michelin.

Tel est déjà l'enseignement d'Orphée ou de Pythagore. Telle est l'inspiration de Gérard de Nerval, auteur des *Vers dorés* :

*Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.*

*Respecte dans la bête un esprit agissant : ...
Chaque fleur est une âme à la Nature éclosée ;
Un mystère d'amour dans le métal repose :
« Tout est sensible ! » – Et tout sur ton être est puissant !*

*Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie
A la matière même un verbe est attaché ...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !*

*Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !*

« Car le mot c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu » chante à l'unisson le Hugo des *Contemplations* (Suite I, VIII) :

*Je suis en haut, je suis en bas, ...
Et je veille sur vous, d'en bas comme d'en haut.
(Sous les arbres II, XVII)*

Telle est *Au bord de l'infini* l'ultime révélation, *Ce que dit la Bouche d'ombre* :

*Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le Verbe.
Tout, comme toi, gémit ou chante comme moi ;
Tout parle. Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi
Tout parle ? Écoute bien. C'est que vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit !*

Tout est plein d'âmes. (VI, XXVI)

Tel est l'accomplissement du Grand Œuvre, dans la Joie d'où jaillit la Parole, dans la re-création du cosmos. Lorsque Malcolm de Chazal assure : « *Je suis expérimental et ma voie est alchimique²* », ça ne veut pas rien dire :

² Malcolm de Chazal, *L'Inde et moi* in *Comment devenir un génie*, Paris, Philippe Rey, 2006.

Le Grand Œuvre, c'est le Verbe retrouvé par le chemin à rebours de Création...

Le Grand Œuvre, c'est le matérialisme divin, la religion du vivant...

Le Grand Œuvre, c'est la montée au-delà des illusions des choses vers la Seule Réalité. Le Grand Œuvre, c'est retrouver Dieu par ses Manifestations.

Ici tout est un, et le poète est la vie, et la vie est l'âme – là rien ne sépare l'homme de la vie. L'homme est dans la vie donc dans Dieu. Et il connaît³ ...

Le **Grand Œuvre** comprend trois phases principales symbolisées par la couleur que prend la matière au fur et à mesure de l'opération : « *Les Philosophes Hermétiques regardent les couleurs qui surviennent à la matière pendant l'opération du grand œuvre comme les clefs de cet Art⁴ ...* » Les couleurs de l'**Œuvre** sont d'une splendeur et d'une intensité telles que nos yeux charnels ne peuvent au mieux en percevoir qu'un pâle reflet à travers les images de ce monde chatoyant. Pour les découvrir, c'est l'œil du cœur qu'il nous faut ouvrir.

L'Œuvre au noir (mélanosis en grec, nigredo en latin), placée sous le signe de Saturne, est une phase de torture et de putréfaction, de calcination et de mort : « *La noire est un indice de putréfaction et d'entière dissolution de la matière. Elle doit toujours précéder la blanche et la rouge⁵.* » En note à son roman éponyme, Marguerite Yourcenar écrit : « *La formule L'Œuvre au noir, donnée comme titre au présent livre, désigne dans les traités alchimiques la phase de séparation et de dissolution de la substance qui était, dit-on, la part la plus difficile du Grand Œuvre. On discute encore si cette expression s'appliquait à d'audacieuses expériences sur la matière elle-même ou s'entendait symboliquement des épreuves de l'esprit se libérant des routines ou des préjugés. Sans doute a-t-elle signifié tour à tour ou à la fois l'un et l'autre* » (*Œuvres romanesques*, La Pléiade/Gallimard, p. 844).

Cette première phase correspond à la *descente aux enfers* des mystères de l'Antiquité comme à la nuit obscure des mystiques. Dans certaines techniques archaïques de l'extase que l'on retrouve dans le chamanisme comme dans le rituel Chö tibétain, le yogi visualise le démembrement de son propre corps et son autodestruction par toutes sortes de démons. Il s'agit en fait d'un processus de délivrance de l'âme de la « prison » du corps, plus exactement de notre identification à une forme physique limitée et mortelle :

³ Malcolm de Chazal, *Petrusmok*, La Table Ovale, Maurice, 1979, p. 525.

⁴ Dom Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, art. Couleur.

⁵ Dom Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, art. Couleur.

Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'inconnu !

(Lettre du Voyant du 15 mai 1871)

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

(Une saison en enfer)

Je meurs de lassitude. C'est le tombeau, je m'en vais aux vers, horreur de l'horreur ! Satan, farceur, tu veux me dissoudre, avec tes charmes. Je réclame. Je réclame ! un coup de fourche, une goutte de feu.

(Nuit de l'enfer)

C'est pourtant au fond de cette Ténèbre que se cache la lumière. C'est en mourant que l'adepte peut renaître. Cette mort à soi-même est résurrection au Soi : « *La couleur noire, si tu comprends, est lumière de la pure Ipséité. À l'intérieur de cette Ténèbre, il y a l'Eau de Vie⁶.* »

L'Œuvre au **blanc** (*leukosis* en grec, *albedo* en latin), placée sous le signe de la Lune, est une phase de purification de l'âme, de seconde naissance, de réintégration de l'être. L'adepte sort des ténèbres du sépulcre et ressuscite dans la gloire : « *Les Philosophes disent que lorsque la blancheur survient à la matière du grand œuvre, la vie a vaincu la mort, que leur **Roi** est ressuscité, que la terre et l'eau sont devenues air, que c'est le régime de la Lune, que leur enfant est né, et que le Ciel et la Terre sont mariés ; parce que la blancheur indique le mariage ou l'union du fixe et du volatil, du mâle et de la femelle⁷... » À ce stade de la « spiritualisation du corps » se termine le *petit œuvre*. Les trois composantes de l'être humain semblent alors en harmonie : « *Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent, toujours, sans que s'émeuvent les **Rois** de la vie, les **trois mages**, le cœur, l'âme, l'esprit. Quand irons-nous, par-delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer - les premiers ! - Noël sur la terre ! ... »», dit Rimbaud dans *Matin*. Rimbaud voyant sa bonne étoile, l'étoile polaire des Mages qui guide le poète alchimiste jusqu'à la caverne matricielle d'où naît le Fils de l'Homme :**

*L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins*

⁶ Najm Râzi cité par H. Corbin, *L'homme de lumière...*, Présence, p. 172

⁷ Dom Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, article *Blancheur*.

*La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.*

Alors que le sonnet *Voyelles* associe les rois à la lettre E et au blanc, il est symptomatique que certaines traditions attribuent une couleur de peau précise aux rois mages. Ainsi selon un texte latin du Moyen-Âge, *Excerpta et Collectanea*, attribué à Bède le Vénérable, c'est Melchior, le roi vieux et **blanc**, à la barbe longue, qui offre l'or à l'enfant-roi. Le jeune Gaspard, imberbe et **rouge**, lui offre l'encens qui symbolise la divinité du Seigneur. Le nom de Gaspard est dérivé de Gathaspar, transcription arménienne de Goudopharna, ce roi des Indes qui selon les traditions apocryphes aurait accueilli l'apôtre Thomas. Quant à Balthazar, barbu au teint **sombre**, il offre la myrrhe ou le baume d'incorruptibilité au Fils de l'homme car celui-ci est destiné à mourir... et à ressusciter : il le reconnaît comme Guide ou Maître spirituel. L'Alchimie n'est-elle pas l'Art royal par excellence ? L'Art des sublimations et de la suprême tribulation : « *D'où viendra, sur son grand cheval blanc, l'inflexible cavalier de justice, quand les points cardinaux auront été changés⁸ ?* »

Le noir et le blanc sont des couleurs souvent opposées, mais aussi complémentaires. Elles ont pour point commun d'être toutes les deux une couleur neutre, une absence de couleur proprement dite. Après le noir et le blanc, nous pouvons entrer dans le vif du sujet :

*Le noir est une couleur, le blanc aussi ;
Tous deux participaient de l'Origine.
L'un appelant l'autre, l'un complétant l'autre,
Entre eux sans cesse la Vie fulgure, fait signe⁹.*

L'Œuvre au **rouge** (*iosis* en grec, *rubedo* en latin), placée sous le signe du Soleil, couleur du feu central de l'homme et du cosmos, image de la flamme amoureuse, est la phase de régénération totale dans l'union des opposés, qui donne l'Or c'est-à-dire l'Esprit : « *Enfin la couleur rouge se montre, et c'est la fleur de leur or, leur couronne royale...* » (Dom Pernety, id). À ce stade de l'« incarnation de l'esprit » se termine le Grand Œuvre alchimique proprement dit : « *Le grand Soleil produit l'œuvre car c'est par le Soleil que tout s'accomplit* » (Zosime de Panapolis, *Instructions à Eusébie*). Dans son explication des « *figures hiéroglyphiques* », Nicolas Flamel développe en ces termes la symbolique de la couleur rouge : « *Sur un champ violet obscur, un homme rouge de **pourpre**, tenant le pied d'un lion rouge de laque, qui a des ailes et semble ravir et emporter l'homme... Loué soit Dieu éternellement, qui nous a fait la grâce de voir cette belle et toute*

⁸ Eugène Canseliet, *L'Alchimie expliquée...*, J.-J. Pauvert, 1972, p. 251

⁹ François Cheng, *Enfin le royaume*, Poésie/Gallimard, 2019, p. 61

parfaite couleur de pourpre, cette belle couleur de pavot champêtre du rocher, cette couleur tyrienne, étincelante et flamboyante, qui est incapable de changement et d'altération » (in T. Burckardt, *Alchimie*, THOTH, p. 191). Teinture rouge violacée des Phéniciens, la pourpre de Tyr, aussi appelée pourpre impériale, pourpre royale, pourpre antique, est logiquement associée au sang, principe spirituel vital :

*Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie,
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons ...*

(Rimbaud, *Soleil et chair*)

L'adepte commence à voir la fin du tunnel et de ses doutes si longtemps source d'impatience et de frustrations, si bien décrites par Aloysius Bertrand : « Rien encore ! – Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe les livres hermétiques de Raymond Lulle ! » (*L'Alchimiste*). Par son sang le sacrifice est accompli : « J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions » (*Vies, Illuminations*). Le poète peut enfin en lui-même : « Sentir comme couler du soleil dans son sang » (A. Samain, *Panthéisme*). La pourpre annonce la restauration de l'homme dans son statut royal. Le rire joyeux du poète transcende désormais toutes les ascèses hermétiques « dans la colère ou les ivresses pénitentes » qui rappellent la fureur d'amour des mystiques rhénans approchant le feu de la déité :

*L'ire d'amour est un riche apanage
et qui l'entend, fût-ce un peu
je crois que de l'amour
il désire autre partage.
Ceux qui se trouvaient deux naguère
ne font qu'un désormais.*

(Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines*, Seuil, p. 123)

À l'Œuvre au noir de la "putréfaction" alchimique, où s'opère la séparation du corps et de l'âme ou plutôt de la fausse identification de l'âme-ego avec une forme physique, succède l'Œuvre au blanc, étape de la "sublimation" de l'ego pour aboutir à l'Œuvre au rouge, éblouissement du moi dans l'Or du Soi : « *Le*

Corps est rendu blanc par le travail ; l'Esprit est vraiment fait rouge par l'art. L'œuvre tend à la perfection de leur nature et c'est ainsi qu'est préparée la Pierre des Philosophes » (Lambsprinck, *Traité de la Pierre Philosophale*, p. 57). Les deux quatrains décrivent les étapes principales du Grand Œuvre, dont les couleurs correspondent aux trois étapes du Tryptique de la voie gnostique : le noir pour les ténèbres de l'occultation du monde ; le blanc pour les épreuves de la purification initiatique et le rouge pour le soleil de la Révélation se levant à l'horizon de l'être : « Le sang païen revient ! L'Esprit est proche... J'attends Dieu avec gourmandise... J'entre au vrai royaume des enfants de Cham... » (*Mauvais sang*).

Dans la *Divine Comédie*, Dante traverse l'enfer, le purgatoire puis le paradis. Au terme de son ascension, ébloui par un coup de foudre, il découvre « comme une roue au mouvement égal, L'Amour / qui meut le soleil et les astres ».

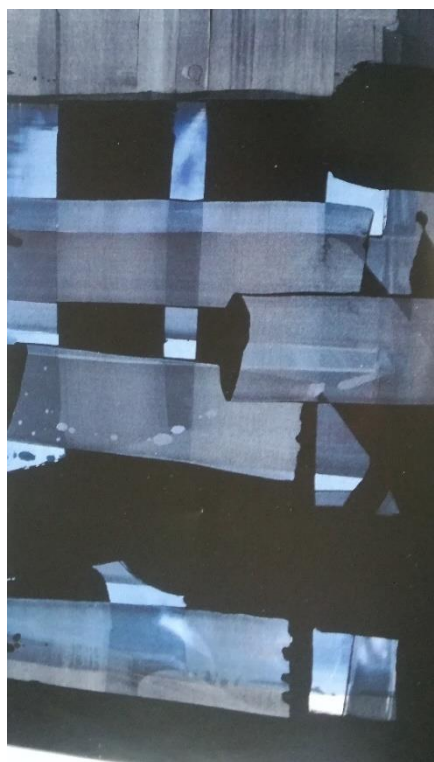
Yves

Dyables

A noir, E blanc, Rouge, U vent, O bledu : rayelles,
 Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
 A, noir corset velu des mouches éclatantes
 Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,
 Golfe d'ombre, E, foudroyant Des vapeurs et des tentes,
 Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
 I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
 Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;
 U, cycles, sibyllements divins des mers vides,
 Paix des pâtes semées d'animaux, paix des rides
 Que l'alchimie imprime aux grands fronts stannéens ;
 O suprême Clairon plein des stupides étranges,
 Silences traversés des mondes et des Anges :
 — O l'Omega, rayon diabolique de Ses Yeux ! — A. Rimbaud

Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)

JOUER DU SOULAGES



Avec mes mots, j'aimerais jouer du Soulages.
Comme jouer du Pierre Boulez.
C'est lié, car je suis attaché autant à l'un qu'à l'autre.
Pierre Soulages, le peintre de l'outrenoir.
Il vient d'avoir cent ans.

L'outrenoir, à rapprocher de cet extrait du Tao-tö king de Lao-tseu :

« Obscurcir cette obscurité
Voilà la porte de toutes les subtilités. »

Soulages : quel grand œuvre que le sien ! Grand œuvre qui nous invite à voyager dans l'espace-temps sidéral, au-delà de la nuit. Jusqu'à atteindre l'unité de la matière, son absolu – là où elle s'interroge – et, en réponse, la transparence des ténèbres...

Profond voyage ontologique, capteur de lumière après avoir dépassé la densité pour parvenir à l'intensité.

D'où ce petit texte, pour jouer du Soulages :



*P. Encrevé,
Soulages, L'Œuvre,
Gallimard*

Quête obscure
à grands traits sur la neige
Puissante de tous les feux
devant lesquels se mettre à nu

Et à grands traits sur la nuit
Où obstinément ne s'abolit
la neige de haute lice

Jacques

*

MAÏMONIDE ET MAÎTRE ECKHART CONVERGENCES ET DIVERGENCES



Wikimedia commons : Sermon de Maître Eckhart

« Toute parabole a deux visages. Le visage extérieur doit certes être beau, ... mais le visage intérieur doit encore être plus beau, de façon à être, comparé à l'extérieur, comme l'or vis-à-vis de l'argent. »

... Cette méthode parabolique, Eckhart l'emprunte à Maïmonide... Mais comme pour les autres auteurs auxquels il se réfère, Eckhart retient de Maïmonide ce qui correspond à la perspective de son ouvrage, ce qui l'amène à reprendre, à sa manière, la distinction entre le *Ma'asé béréchîth* (récit de la création), qui est la science physique (et qui correspond à son *Premier commentaire de la Genèse*) et le *Ma'asé mercabâ* (récit du char céleste) la science métaphysique (qui correspond au *Livre des Paraboles de la Genèse*). Dans le *Livre des Paraboles de la Genèse*, Eckhart évoque peu la création, il se contente de dire que *« la création s'effectue à partir du non-étant¹⁰ »*...

¹⁰ M.-A. Vannier, Introduction à Maître Eckhart, *Livre des Paraboles de la Genèse*, Les Belles Lettres, p. 19-20.

Théologie de la négation ou négation de la négation ?

« *Dieu seul existe véritablement*¹¹. » Mais comment définir Celui qui seul est ? Outre le Talmud, Maïmonide se réfère à la théologie négative de Philon d'Alexandrie, représentant de l'école judéo-platonicienne d'Alexandrie au I^{er} siècle de notre ère. Pour Philon, Dieu qui est indicible et incompréhensible ne peut être connu par l'intelligence, ni saisi par la sensibilité. Dieu ne peut être approché que par la grâce : « *L'incréd... ne ressemble à rien parmi les choses créées, mais il les transcende si complètement que même la plus pénétrante intelligence demeure bien loin de le saisir et doit confesser son impuissance*¹². » De même pour Maïmonide : « *L'existence de Dieu et l'existence de ce qui est hors de lui, ne s'appellent "existence" que par homonymie.* » Dieu n'est qu'une « *façon de parler* », une métaphore, une allégorie. S'adressant au commun des mortels, il précise : « *Cela doit suffire aux enfants et au vulgaire pour établir dans leur esprit qu'il existe un être parfait, qui n'est point un corps, ni une faculté dans un corps*¹³. » Le croyant ne peut se faire une idée de Dieu que dans la dualité et c'est pourquoi Maïmonide présente Dieu comme radicalement distinct de l'homme : « *L'Être nécessaire... auquel ne ressemble aucun des êtres qu'Il a produits... n'a absolument rien de commun avec ces derniers*¹⁴ » ; « *Dieu n'est point une faculté dans le corps de l'univers, mais Il est séparé de toutes les parties de l'univers. Le gouvernement de Dieu et sa providence s'attachent à l'ensemble du monde par un lien dont la véritable nature nous est inconnue et que les facultés des mortels ne sauraient comprendre ; car on peut démontrer d'une part que Dieu est séparé du monde et qu'Il en est indépendant, et d'autre part on peut démontrer aussi que l'influence de son gouvernement et de sa providence s'étend sur chacune des parties du monde, quelque faible et insignifiante qu'elle puisse être*¹⁵. »

Mystique, la philosophie de Maïmonide l'est tout autant que sa théologie est négative, tout en impliquant une discontinuité entre Dieu et l'homme : « *Entre Dieu et l'homme, il y a le néant et l'abîme... Comment franchir cet abîme ? Par l'acceptation du néant, d'abord. La négativité de l'approche divine, l'insaisissabilité de Dieu dans la perspective philosophique ne sont que des images pour cet abandon de l'homme au néant ; c'est en progressant à travers le néant que l'homme s'approche de Dieu... Par l'Amour, l'abîme entre Dieu et l'homme peut être positivement franchi... Grâce à l'Amour, le Silence sur les abîmes devient dialogue*¹⁶... »

¹¹ *Michné Tora* I, 2-4 in A. Safran, *Sagesse de la Kabbale* II, Stock, p. 152.

¹² *De Somnis (Des rêves)*, I, 184.

¹³ *Guide des perplexes* I, 35.

¹⁴ *Guide des perplexes* I, 58, p. 247 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 99.

¹⁵ *Guide des perplexes* I, 72, p. 373 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 92.

¹⁶ A. Neher, *La Philosophie juive médiévale*, in *Histoire de la philosophie* I, La Pléiade/Gallimard, p. 1034.

Dieu ne peut être connu que par la négation de tout ce qu'il n'est pas. L'Être accorde l'existence à tous les autres êtres mais ne s'identifie pas avec ceux-ci. Si toutes choses dépendent de lui, lui ne dépend d'aucune chose. Aucun attribut ne saurait lui être attribué : « *Sache que les vrais attributs de Dieu sont ceux où l'attribution se fait au moyen de négations, ce qui ne nécessite aucune expression impropre, ni ne donne lieu, en aucune façon, à attribuer à Dieu une imperfection quelconque*¹⁷. » On ne peut connaître Dieu à partir du cosmos, on ne peut Le saisir qu'en tant que Dieu. Dieu est Dieu, indépendamment du monde : « *Si... tu imagines que rien, à l'exclusion de Lui seul n'a d'existence, Lui seul continuera d'exister sans cesser d'être, quand bien même tous les autres existants viendraient à disparaître. Tous les existants dépendent, en effet, nécessairement de Lui, alors que Lui, béni soit-il, ne dépend pas d'eux et pas même d'un seul d'entre eux. C'est pourquoi la vérité n'est comparable à la vérité d'aucun d'eux*¹⁸. » Encore ne peut-on Le saisir que négativement, en quelque sorte par une non saisie : « *Les Attributs négatifs sont ceux dont il faut se servir pour guider l'esprit vers ce qu'on doit croire à l'égard de Dieu ; car il ne résulte de leur part aucune multiplicité, et ils amènent l'esprit au terme de ce qu'il est possible à l'homme de saisir de Dieu... Ainsi par exemple nous disons qu'Il existe, ce qui veut dire que sa non-existence est inadmissible... enfin nous comprenons que cet Être n'a point de semblable ; si donc nous disons : Il est unique, cela signifie qu'il n'y en a pas plusieurs*¹⁹. »

Dieu est Dieu en ce qu'il est l'Être unique en Lui-même et par Lui-même, non parce qu'Il serait le créateur du monde ou qu'Il serait doté d'attributs : « *... ces Actions diverses qu'on Lui attribue émanent d'une seule Essence simple dans laquelle il n'y a ni multiplicité ni absolument rien d'accessoire, de sorte que tout Attribut de Dieu qu'on trouve dans les Livres divins désigne son Action et non son Essence*²⁰... » Dieu transcende l'histoire, y compris celle du peuple juif : « *Le Dieu de Maïmonide ne remplit aucune fonction spécifique. Il est tout simplement Dieu*²¹. »

En révélant son Nom « *Je suis celui qui suis* », Dieu atteste son Être : « *Tout le mystère est dans la répétition, sous forme d'attribut, de ce mot qui désigne l'existence... le sujet est identiquement la même chose que l'attribut. C'est donc là une explication de cette idée : que Dieu existe, mais non pas l'existence ; de sorte que cette idée est ainsi résumée et interprétée : 'l'Être qui est l'Être', c'est-à-dire l'Être nécessaire*²². » Il est l'Être nécessaire en ce que de Lui émanent tous les êtres qui participent donc nécessairement de son Être : « *L'Existence de cet*

¹⁷ *Guide des perplexes* I, 58, p. 238 in I. Raviolo, *Maïmonide et Maître Eckhart*, p. 20.

¹⁸ *Le Livre de la Connaissance*, PUF, 1961, p. 29 in Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Paris, Cerf, p. 41.

¹⁹ *Guide des perplexes* I, 58, p. 242 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 111.

²⁰ *Guide des perplexes* I, 53, p. 211 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 101.

²¹ Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Paris, Cerf, p. 67.

²² *Guide des perplexes* I, 63, p. 282-283 in G. Roux, *Maïmonide*, Points, p. 158.

Être, laquelle est son Essence, ne Lui suffit point de manière à exister seulement Lui-même, mais qu'au contraire, il en émane de nombreuses existences²³... » L'existence ne précède pas l'essence : « son Essence est son Existence²⁴. » En Dieu l'existence ne fait qu'un avec l'essence : « Cet Être séparé, dans lequel il n'y a absolument aucune possibilité, mais qui existe par son Essence, c'est Dieu » ; « Il est donc clair que l'existence de Dieu – Être nécessaire, sans cause, et dont l'existence est en elle-même exempte de toute possibilité, - est démontrée par des preuves décisives et certaines²⁵... »

Englobant par son Nom tous les attributs, aucun attribut ne saurait décrire Dieu, ni Le limiter. La connaissance de Dieu ne peut reposer que sur celle de sa *déité*, étrangère à toute conception anthropomorphique, et non sur les fonctions qui lui sont attribuées... comme autant d'attributs, qui ne sont que des projections de l'imagination de l'homme : « Dieu, le Très-Haut, pour les hommes parfaits qui saisissent son être, ne saurait être qualifié par plusieurs attributs, et que tous ces nombreux attributs qui indiquent la glorification, la puissance, le pouvoir, la perfection, la bonté, etc., reviennent tous à une seule chose, et cette chose, c'est l'essence divine, et non pas quelque chose qui serait hors de cette essence²⁶. » L'Essence pure est nue et sans attributs : « Car, selon notre opinion, la Volonté divine se conforme également à la Sagesse ; tout en Dieu est une seule et même chose, je veux dire que sa Sagesse comme sa Volonté est son Essence car nous n'admettons pas les Attributs²⁷. »

La Kabbale juive distinguera plus précisément avec le Zohar entre l'Être infini, le Néant divin, le Dieu caché (*En Sof*) et son émanation, ses dix attributs fondamentaux (les Sephiroth) qui créent le monde et révèlent la Torah. En Sof (« sans limites », « sans fin », « illimité » « infini ») constitue le Premier des premiers, la Cause des causes, la Volonté absolue, l'Essence cachée et transcendante de l'Un dont le Nom est ineffable. Le Néant pose l'Être à travers le symbolisme du point primordial, ce centre de toutes choses d'où jaillit le Verbe. Le monde de l'En Sof n'est ni perceptible ni intelligible sauf à Dieu. Émané du premier Tout en ne faisant qu'un avec Lui, le monde second des Sephiroth permet une certaine connaissance de Dieu à travers ses attributs : « Ouvrez les portes afin que je puisse entrer²⁸. » Pour les kabbalistes, *Aïn*, le Néant divin, est par transposition des lettres, équivalent à *Ani*, le Je divin, qui se révèle en tant que : « Je suis ce que Je suis. »

²³ *Guide des perplexes* I, 58, p. 243 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 95.

²⁴ *Guide des perplexes* I, 57, p. 232 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 95.

²⁵ *Guide des perplexes* II, 1, p. 43 ; II, 2, p. 47 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 128.

²⁶ *Guide des perplexes* I, 20, p. 53 in G. Roux, *Maimonide*, Points, p. 160.

²⁷ *Guide des perplexes* III, 20, p. 151 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 114.

²⁸ Cf G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, p. 224.

Une telle interprétation peut s'appuyer sur les deux dénominations distinctes que la Bible donne à Dieu : le Tétragramme YHWH [יהוה], composé de quatre consonnes sans voyelle, qui ne peut être prononcé et Élohim [אֱלֹהִים] qui peut signifier aussi bien Dieu que les dieux : *Lui-les-dieux, l'Être-des-êtres*, transcrit Fabre d'Olivet. YHWH représente l'essence transcendante de Dieu, le Silence d'où jaillit le Verbe, l'affirmation de l'unicité absolue dont on ne peut rien dire : « *Ce qui fait que ce nom a une si haute importance et qu'on se garde de le prononcer, c'est qu'il indique l'essence même de Dieu*²⁹. » En dehors de YHWH, il n'y a rien d'autre, il n'y a pas non plus de dieu : « *Moi, YHWH, et rien d'autre. En dehors de moi pas de dieu (Élohim)* » dit Isaïe (45, 6). YHWH et Élohim ne font qu'un. Ils sont donc indissociables et apparaissent parfois simultanément, chacun dans son « rôle » : « *YHWH vit qu'il avait fait un détour pour voir et Élohim l'appela du milieu du buisson... Élohim dit à Moïse : Je suis ce que je suis [Ehyeh Asher Ehyeh אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה]*³⁰ ! » Si Élohim est le nom du Dieu créateur, donc du Dieu Qualifié, YHWH est le nom indicible et indéfinissable du Dieu Non-Qualifié, sans attributs : « *C'est pourquoi toutes choses sont en lui malgré les apparences, ou bien il est toutes choses et toutes choses sont lui, bénéficiant de sa divinité et la manifestant, éternelles comme lui*³¹. »

La vision de Dieu en tant que Néant (*das Nichts*) féconde l'œuvre de Maître Eckhart : « *Dieu est un Néant et Dieu est un Quelque chose. Ce qui est Quelque chose est aussi Néant. Ce que Dieu est, il l'est absolument... il n'est ni ceci, ni cela*³². » Dieu n'a ni image, ni forme. Il est une « *ténèbre éternelle cachée* » qui échappe à tout concept et à toute définition : « *Il est un être suréminent et un Néant superessentiel*³³. » En ce sens, Eckhart distingue Dieu (*Gott*) de la Déité ou Divinité (*die Gottheit*). Dieu est le Dieu créateur, le Dieu révélé, le Dieu trinitaire, celui qui est doté d'attributs. Il relève du monde de la manifestation. Il est second par rapport à la Déité qui est l'Un originel d'où tout procède, l'Essence (*das Wesen*) divine, inaccessible et inconnaissable : « *Maintenant, par la vérité éternelle, et par la vérité inaltérable, et par mon âme, je vous supplie de bien m'entendre. Je vais dire maintenant ce que je n'ai jamais dit : Dieu et divinité sont aussi loin l'un de l'autre que ciel et terre. Je dis plus : l'homme intérieur et l'homme extérieur sont aussi loin l'un de l'autre que ciel et terre ... tout ce qui est dans la divinité est un... Dieu agit, la divinité n'agit pas. Elle n'a pas à œuvrer ; il n'y a point d'œuvre en elle. Elle n'a jamais envisagé aucune œuvre. Entre Dieu et la*

²⁹ *Guide des Perplexes* I, 61, p. 270 in I. Raviolo, *Maimonide et Maître Eckhart*, p. 20.

³⁰ Exode III, 4 ; 14.

³¹ Martin Cailloux, *Joyaux bibliques*, p. 255.

³² Sermon 71, JAH III, p. 77-78.

³³ Sermon 83, JAH III, p. 152.

divinité, il y a la même différence qu'entre action et inaction³⁴ ». La divinité ou déité ne peut être évoquée que par négation. C'est « l'Un dans sa simplicité, sans aucun mode ni propriété, là où il n'est en ce sens ni Père ni Fils ni Saint-Esprit et où il est cependant un quelque chose qui n'est ni ceci ni cela » (I, 2 p. 56).

Brahman n'est ni ceci, ni cela enseigne l'Advaita Védanta qui opère une distinction de même type entre Dieu avec forme (Sakara) et Dieu sans forme (Nirakar), entre Dieu Qualifié (Saguna) et Dieu Non-Qualifié (Nirguna). On peut ainsi distinguer le Dieu impersonnel du Dieu personnel, le Dieu transcendant du Dieu immanent. Du point de vue de la manifestation, Dieu est l'Être Immense (le « Je suis » d'où est issue toute la création) ; du point de vue du non-manifesté, il est le Néant primordial, le Vide indifférencié qu'aucune catégorie ne peut atteindre, qu'aucun attribut ne saurait décrire :

*Il n'y avait pas l'être, il n'y avait pas le non-être en ce temps.
Il n'y avait ni l'espace, ni le firmament au-delà...
À l'origine les ténèbres couvraient les ténèbres,
Tout ce qu'on voit n'était qu'onde indistincte...
Cherchant avec réflexion dans leurs âmes,
Les sages trouvèrent dans le non-être le lien de l'être³⁵.*

Comme les mystiques juifs, Eckhart rappelle, dans le *Commentaire de la Genèse*, que Dieu est « ineffable, innommable, admirable » : « Dieu est au-dessus de tout ce que nous pouvons exprimer en parole³⁶. » Étant la cause première, « Dieu est au-dessus de tout vocable³⁷. » Dieu échappe à la connaissance que nous pouvons en avoir. Eckhart ne soutient pas que Dieu est l'être, mais que « l'être est Dieu » (« esse est Deus ») : « Il est certain que toutes choses tiennent leur être de l'être même, comme toutes les choses blanches sont blanches par la blancheur. Si donc l'être est autre que Dieu, le créateur sera autre que Dieu³⁸. » Mais L'être qui est Dieu est un « être plus élevé », un « être au-dessus de l'être », un non-être qui est le non-être de l'Un. L'Un est « la négation de la négation, ce qui est la forme la plus pure de l'affirmation et l'accomplissement du terme affirmé³⁹. » Dieu n'est pas l'Être, mais « pureté et plénitude d'être » (*puritas et plenitudo essendi*), pure essence qui englobe toutes choses sans être ce qu'elles sont. Transcendant la multiplicité, cette pure essence est insaisissable, inconnaissable, innommable : « Quand il écrit sur Dieu, le lumineux Denys dit : il est au-dessus de

³⁴ Sermon *Nolite timere eos* in *Telle était Sœur Katri, Cahiers du Sud*, p. 97-99.

³⁵ *Rig Veda* 10, 129 in *Le Véda*, trad. J. Varenne, Les Deux Océans, 1984, p. 331.

³⁶ Sermon 59, JAH, II, p. 196.

³⁷ Sermon 20a, JAH, I, p. 174.

³⁸ *Prologue à l'Opus tripartitum* in *Histoire de la philosophie I*, La Pléiade/Gallimard, p. 1488.

³⁹ *Commentaire de l'Exode* n. 147, LW II, p. 485

l'être, il est au-dessus de la vie, il est au-dessus de la lumière ; il ne lui attribue ni ceci ni cela et il veut dire qu'il est on ne sait quoi, très loin au-dessus... Quand l'âme parvient dans l'Un et y pénètre en un total rejet d'elle-même, elle trouve Dieu comme un néant ... Il est un être qui a en lui la totalité de l'être⁴⁰. »

De telles conceptions sont loin d'être nouvelles puisque Maître Eckhart se réfère expressément à la théologie de Denys l'Aréopagite : « *Nous disons donc que la cause de toutes choses, et qui est au-delà de tout, n'est pas sans essence ni sans vie, ni sans raison, ni sans intelligence et qu'elle n'est pas un corps. Elle n'a ni forme, ni figure, ni qualité, ni quantité, ni masse. Elle n'est dans aucun lieu. Elle n'est pas vue et on ne peut la saisir par les sens. Elle ne se perçoit pas par les sens et ne leur est pas perceptible. Elle ne connaît ni désordre, ni agitation, elle n'est pas troublée par les passions matérielles⁴¹ ».*

On les trouve également, exprimées plus nettement encore, chez les gnostiques. Ainsi pour Basilide « *Dieu est le non-être..., le non-être a fait le non-être. » Rien n'existait avant le temps, pas même Dieu : « Il y eut un temps où rien n'était ; ce rien n'était pas une des choses existantes, mais, pour parler nettement, sans détour, sans aucune espèce d'artifice, absolument rien n'était... Rien donc n'existait, ni matière ni forme, ni accident, ni le simple ni le composé, ni l'inconnaissable ni l'invisible, ni homme ou ange ni Dieu ni aucune de ces choses, qui sont appelées par des noms ou perçues par l'esprit ou les sens. Le non-être Dieu (ouk sur theos) qu'Aristote appelle Pensée de la pensée (noesis tes noeseos), sans pour autant la conscience, sans perception, sans but, sans destin, sans passion, sans désir, avait la volonté à créer le monde. Je dis « avait la volonté » seulement par la parole, parce qu'en réalité il n'avait ni volonté, ni idées, ni perceptions ; et par le mot « monde », je ne veux pas dire le monde réel, qui est le résultat de l'extension et de la division, mais plutôt de « La graine du monde ». La graine du monde contenait en elle-même, en tant que graine de moutarde, toutes les choses qui ont finalement évolué, telles que les racines, les branches, les feuilles émergeant du germe de la plante⁴². »*

Alors que selon une interprétation littérale de la Bible, le monde a été créé *ex nihilo* par Dieu, Maïmonide suggère qu'une interprétation allégorique pourrait être compatible avec la physique péripatéticienne qui stipule l'éternité du monde : « *Sache que si nous évitons de professer l'éternité du monde, ce n'est pas parce que l'Écriture proclamerait le monde créé ; car les textes qui indiquent la nouveauté du monde ne sont pas plus nombreux que ceux qui indiquent la corporéité*

⁴⁰ Sermon 71, JAH III, p. 78.

⁴¹ *La Théologie mystique* IV, Paris, Migne, 1991.

⁴² Hippolyte, *Élenchos* VII, 20 sq, cf. H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, p. 150.

*de Dieu*⁴³. » Ainsi le premier verset de la Genèse (du grec γενεσις : naissance) peut-il être rendu par : « Dans le principe (Bereshith) crée Dieu/dieux (Élohim) le haut (les cieux) et le bas (la terre)... » (ou encore : « le début et la fin »), au lieu de « Au commencement... » En effet, « le mot... qui désigne le principe est reshit, car il est dérivé de rosh, la tête, qui est le principe⁴⁴. »

Le latin « *In principio* » rend mieux le sens ésotérique de la Genèse que le français « *Au commencement...* », dont l'étymologie latine *cum initium* sonne cependant plus juste (avec le principe, l'origine, le fondement - qui est celui de toute initiation). Dans le Principe – qu'en Lui-même Il est - il n'y a pas de commencement, il n'y a pas de temps, il n'y a que l'éternité, nous dit Maître Eckhart : « *In principio... Là j'ai éternellement reposé et somméillé dans la connaissance cachée du Père éternel, demeurant intérieurement inexprimé. Dans cette pureté il m'a éternellement engendré comme son Fils unique dans la même image de son éternelle paternité, afin que je sois Père et engendre celui dont je suis engendré... In principio... Oui, Dieu lui-même ne repose pas là où il est le premier commencement, il repose là où il est un terme et un repos de tout être... Qu'est-ce que le terme suprême ? C'est la ténèbre cachée de l'éternelle Dèité, elle est inconnue, elle ne fut jamais connue, elle ne sera jamais connue*⁴⁵... »

Eckhart reprend ici l'image aristotélicienne de Dieu comme moteur immobile de toutes choses : « *Dieu est un bien immuable qui meut toutes choses. L'immuabilité de Dieu met toutes choses en mouvement*⁴⁶. » Dans l'Évangile selon Thomas, Jésus se réfère à ce double aspect de Dieu, à la fois repos et mouvement, Père et Mère, tel qu'il se révèle en nous-même :

*S'ils vous demandent :
quel est le signe de votre Père qui est en vous ?
dites-leur :
C'est un mouvement et un repos.*

log. 50

*Celui qui connaîtra le Père et la Mère,
l'appellera-t-on fils de prostituée ?*

log. 105

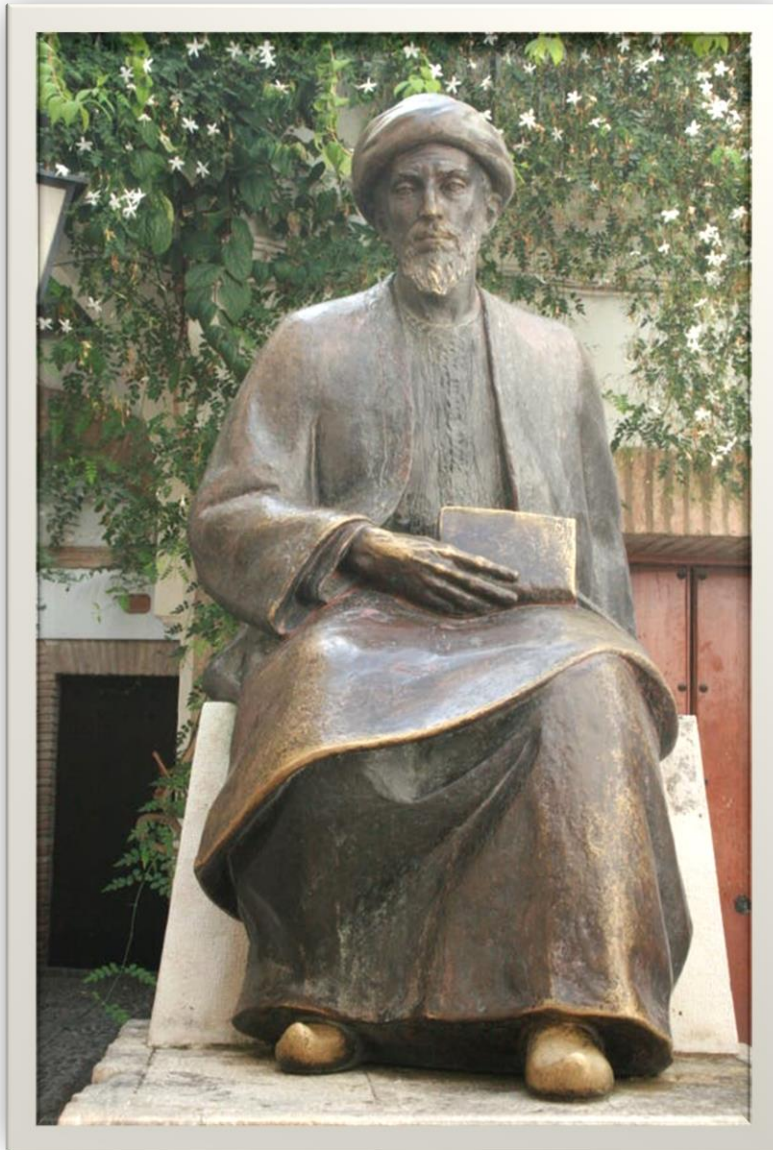
Yves

⁴³ *Guide des Perplexes* II, 25 in Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Cerf, p.62.

⁴⁴ *Guide des Perplexes* II, 30, p. 231 in G. Roux, *Maïmonide*, p. 140.

⁴⁵ Sermon 22 ; JAH II, p. 193 ; 195.

⁴⁶ Sermon 13, JAH I, p. 128.



Statue de Maïmonide dans l'ancienne Juderia de Cordoue

Le vieux Miguel. Gardien de la synagogue depuis toujours. Il était devenu aveugle mais continuait à remplir son office. Les pauvres filets de lumière ou les vagues sensations qui parvenaient dans son monde d'ombres liquides lui suffisaient pour reconnaître chacun des habitants de la Juderia, pour sentir la présence de tout intrus ; on disait que c'était Maïmonide qui le guidait. L'esprit du médecin philosophe du XII^e siècle sortait la nuit de sa statue de bronze et utilisait le corps du vieux Miguel pour se promener en toute quiétude dans les ruelles de Cordoue, mais le jour, en échange de ce service, il guidait le vieillard pour que celui-ci ne perde pas son emploi.

Hugo Pratt, *Corto Maltese*, Denoël/Folio, p. 11.

À PROPOS DU SERMON 86 DE MAÎTRE ECKHART *INTRAVIT IESUS IN QUODDAM CASTELLUM...*



Le Christ dans la maison de Marthe et Marie
Jan Vermeer van Delft Huile sur toile, 1654-55
National Gallery of Scotland, Edinburgh

Marthe et Marie accueillent Jésus

En ce temps-là, Jésus entra dans un village. Une femme nommée Marthe le reçut. Elle avait une sœur nommée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Quant à Marthe, elle était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissé faire seule le service ? Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. »

Luc 10.38-42

Devenir un dans le Christ

Cet Évangile a donné lieu à diverses interprétations qui, majoritairement, valorisent Marie au détriment de Marthe. La première est alors considérée comme la représentante de la vie contemplative ou de la vie du monde à venir par opposition à la seconde qui représente la vie active ou la vie d'ici-bas en ce qu'elle empêche d'être pleinement à Dieu. Mais dans ce concert, une voix discordante se fait entendre, celle de Maître Eckhart. Celui-ci, en effet, met en valeur la maturité de Marthe capable de servir tout en parlant au Seigneur qu'elle reçoit. Une Marthe troublée et soucieuse de l'attitude de sa sœur, tout à l'écoute, certes, mais peu engagée dans le concret de cette existence présente qui est aussi un don de Dieu. Le Christ la rassure : Marie a choisi la meilleure part, celle qui convient à son état de commençante avide de consolations spirituelles. À chacun, donc, de laisser résonner ces interprétations et de chercher à unifier la Marthe et la Marie qui l'habitent, dans une quête de Dieu en constant devenir.

Paroisse ND de l'Assomption, Sainte-Marie, Réunion, 21 juillet 2019



Maurice Denis, *Marthe et Marie*, L'Ermitage, Saint-Pétersbourg

Maître Eckhart cité par un prêtre catholique à l'appui d'un prêche public ? À la Réunion de plus, où son nom et son œuvre sont totalement inconnus ? La voix discordante de Maître Eckhart peut-elle enfin se faire entendre ? En fait, ce texte a été simplement imprimé et remis aux fidèles avec d'autres pour les aider à suivre la cérémonie, mais sans que le curé le reprenne en chaire. Il n'en demeure pas moins que c'est bien la première fois que nous entendons dans une église une telle allusion au grand mystique rhénan, et unique métaphysicien de l'Église. Il est vrai que nous n'allons pas souvent à la messe.

Le récit lucanien établit une opposition tranchée entre Marthe qui, s'activant aux fourneaux, réclame l'aide de sa sœur et Marie qui, assise, se contente de boire passivement les paroles de Jésus. Traditionnellement les commentateurs bibliques privilégient Marie comme modèle de vie contemplative et ne voient en Marthe - dont le nom est dérivé de l'araméen *martâ* signifiant *maîtresse de maison, hôtesse* - qu'une allégorie de la vie active.

Mais dans ce concert, une voix discordante se fait entendre, celle de Maître Eckhart. C'est dans le Sermon 86, l'un des plus longs et des plus structurés, que Maître Eckhart, s'intéresse aux rôles respectifs de Marthe et de Marie en valorisant la figure de Marthe. Même si Jésus répond que Marie « a choisi la meilleure part », Maître Eckhart souligne que la foi de Marie est celle d'une débutante, alors que celle de Marthe est accomplie. Leurs attitudes respectives correspondent à deux degrés de satisfaction, sensible pour Marie, spirituelle pour

Marthe : « *La satisfaction selon la sensibilité, c'est que Dieu nous donne consolation, joie, contentement... Je parle de la satisfaction spirituelle quand la cime la plus élevée de l'âme n'est pas abaissée par toute la joie, qu'elle ne se noie pas dans la joie, mais demeure puissamment au-dessus d'elle.* » Maître Eckhart dévoile alors les trois chemins vers Dieu.

Le premier chemin est *la recherche de Dieu dans toutes les créatures par une action multiple, par un amour ardent.* C'est le chemin de Salomon lorsqu'il dit : « *En toutes choses j'ai cherché le repos.* »

Le second est un chemin sans chemin par un ravissement inexprimable et éphémère, *libre et cependant lié, où l'on est élevé et ravi très loin au-dessus de soi et de toutes choses sans volonté et sans image, bien que ce transport ne soit pas permanent dans son essence.* C'est le chemin de saint Pierre alors qu'il est *au pourtour de l'éternité et non pas dans l'unité.*

Le troisième n'est pas à proprement parler un chemin mais plutôt un « *chez-soi* » qui permet de « *voir Dieu sans intermédiaire, dans son essence.* » Lorsque Jésus dit : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* », il faut comprendre : « *...un Christ une Personne, un Christ un Père, un Christ un Esprit, trois "un" (...) un cher Christ en qui tout cela est... Être conduit en Dieu sur ce chemin avec la lumière de sa Parole, enveloppé par l'amour de l'Esprit de tous deux, cela surpasse tout ce que l'on peut exprimer par des paroles.* » Et c'est là une véritable merveille : « *Quel merveilleux état à l'extérieur et à l'intérieur : saisir et être saisi, voir et être vu, embrasser et être embrassé ; c'est le terme où l'esprit demeure en paix, dans l'unité de la chère éternité.* »

Pour Maître Eckhart, Marthe, comme tous les amis de Dieu, est non pas dans le souci, mais avec le souci. Elle est près des choses, non dans les choses. Au sein même des choses, Marthe est pleinement détachée des choses. Se complaire « dans les choses » c'est en rester prisonnier. Être « près des choses », c'est vivre dans le monde, sans être du monde. C'est voir mieux l'autre le chemin qui lui reste à parcourir : « *En disant "Marthe" la première fois, il indiquait sa perfection dans les œuvres temporelles. En disant "Marthe" pour la seconde fois, il indiquait que rien ne lui faisait défaut de tout ce qui est nécessaire pour la béatitude éternelle.* » C'est pourquoi Marthe s'inquiète pour Marie : « *Tu es troublée pour beaucoup de choses.* » Marthe craint en effet que Marie ne demeure prisonnière de l'état de ravissement qu'elle éprouve auprès de la personne de Jésus et qu'elle ne puisse dès lors progresser au-delà. Ayant fait le deux un en Jésus, Marthe est parfaitement accomplie dans le service quotidien. : « *...l'œuvre temporelle est aussi noble que toute autre assimilation à Dieu car elle nous rend aussi proches de Dieu que la plus haute assimilation qui puisse nous être donnée, excepté seulement la contemplation de Dieu dans la nudité de sa nature.* » Unie

en l'Un, Marthe voit l'Un en toutes choses car son Dieu est le Dieu des petites choses : « *Oui, toutes choses deviennent pour toi Dieu purement et simplement, car en toutes choses tu ne penses à rien d'autre et n'aimes que Dieu purement et simplement* », précise Eckhart au Sermon 103.

Cependant « *trois choses sont nécessaires dans nos œuvres. Il faut agir avec ordre, circonspection et réflexion.* » Marthe a dépassé l'état de grâce passager dont jouit sa sœur pour atteindre, par la grâce de Dieu, un état de détachement qui ne tombe pas du ciel mais s'accomplit dans l'action : « *Marthe était dans un état de vertu mûre et affermie, avec un esprit libre que rien n'entravait. Elle souhaitait donc que sa sœur fût dans le même état, car elle voyait que celle-ci n'était pas accomplie dans son essence. C'est la maturité du fond de son être qui lui faisait désirer que sa sœur fût établie en tout ce qui concerne la béatitude.* »

Alors que pour les théologiens Marie est la préférée en raison de « *la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée* », Maître Eckhart attribue à Marthe « *la maturité du fond de son être* », « *la cime la plus élevée de l'esprit* » que Marie ne possède pas encore. Rester dans la joie, c'est risquer d'y rester et de stagner indéfiniment. Marie, la contemplative, n'est pas encore « Marie », car elle a un but et espère profiter de la personne de Jésus. Elle devra passer par Marthe pour être vraiment accomplie : « *Marie fut d'abord Marthe avant de devenir Marie, car lorsqu'elle était assise aux pieds de Notre-Seigneur, elle n'était pas Marie ; elle l'était selon son nom, mais non pas dans son être...* »

À l'écoute de Jésus, Marie est encore « *pleine de désir : elle désirait sans savoir quoi et voulait elle ne savait quoi.* » Or il ne suffit pas d'écouter, il lui faut encore, comme Marthe, trouver l'interprétation des paroles de Jésus pour les vivre au quotidien « *car la vie donne la connaissance la plus noble. La vie connaît mieux que la joie ou la lumière tout ce que l'on peut obtenir en cette vie, Dieu excepté... La lumière permet de connaître soi-même et Dieu, mais non soi-même sans Dieu, or la vie permet de se connaître soi-même sans Dieu.* »

Marie est plongée dans la joie qu'elle puise aux paroles de Jésus. Il lui reste à découvrir la Vie avec son corps comme avec son âme. La Parole n'est pas donnée comme un dogme. Son sens se découvre en notre essence : « *Marthe était tout à fait accomplie, c'est pourquoi elle dit : "Seigneur commande-lui de se lever." Comme si elle disait : "Seigneur, je voudrais bien qu'elle ne soit pas assise pour la joie ; je voudrais qu'elle apprenne la Vie afin qu'elle possède celle-ci essentiellement. Commande-lui de se lever afin qu'elle devienne parfaite." Elle ne s'appelait pas Marie lorsqu'elle était assise aux pieds du Christ. Je nomme Marie un corps bien exercé obéissant à une âme sage.* »

Marthe nous appelle non à jouir d'un ravissement éphémère dans le renoncement mais à trouver ici et maintenant dans l'action désintéressée, sans but ni esprit de profit personnel, le Royaume lové en nous :

*Le Royaume, il est le dedans
et il est le dehors de vous.
Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus...*

(log. 3)

Maître Eckhart conclut : « *Or certaines gens veulent parvenir à être libérées des œuvres. Je dis : cela ne peut pas être (...). Quand les saints deviennent saints, seulement alors ils commencent à exercer les vertus, car alors ils recueillent un trésor de béatitude éternelle.* » Il reste en ce sens dans la droite ligne de Thomas d'Aquin : « *La vie contemplative est tout simplement meilleure que la vie active qui est préoccupée de ce qui concerne les actions corporelles, mais une vie active dans laquelle quelqu'un transmet aux autres les fruits de ses contemplations en prêchant et en enseignant, est plus parfaite qu'une vie livrée uniquement à la contemplation, car une telle vie présuppose une grande richesse contemplative. Et c'est pour cela que le Christ a choisi une telle vie⁴⁷.* » Ainsi le saint ne perd pas son aura lorsqu'il se manifeste en ce monde :

*Il y a de la lumière
au-dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier.*

(log. 24)

Le détachement ne consiste pas à fuir le monde dans l'indifférence, mais à demeurer Soi-même au cœur du long fleuve tranquille de l'existence. Le gnostique vit dans le monde, sans être du monde. « *La Voie c'est ta vie quotidienne* », dit le maître zen Nan Chuan. À l'issue de la X^e étape de *l'art de dresser la vache*, l'éveillé, après avoir dressé et transcendé l'animal (sa nature propre) qu'il avait perdu (de vue), revient sur terre se mêler à la foule des humains au milieu de leurs activités les plus ordinaires : « *Poitrine et pieds nus je me rends sur la place du marché. Mes vêtements poussiéreux sont en désordre mais mon sourire est immense. Nul besoin pour moi de miracles. À présent, auprès de moi, les arbres morts se couvrent de fleurs !* »

Rien ne retient le gnostique d'être pleinement accompli dans l'action, même la plus intense. Sur le champ de bataille de Kurukchetra, Krishna enjoint à Arjuna de partir au combat. Un guerrier ne doit pas fuir, puisque son dharma est

⁴⁷ *Somme Théologique*, III, q. 40, a. 1, ad 2.

de se battre. Le gnostique ne fuit pas le champ d'épreuves de l'existence :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie.*

(log. 58)

Nul ne peut renoncer totalement à l'action mais l'action n'a de sens que si elle est désintéressée : « *Le gnostique obtient la libération en accomplissant l'action sans attachement* » (Bhagavad Gîtâ V, 5). Tout attachement à l'action est contreproductif. Eckhart vise ainsi au Sermon 2 « *tous ceux qui sont liés avec attachement à la prière, au jeûne, aux veilles et à toutes sortes d'exercices et d'austérités extérieurs.* » Jésus est tout aussi radical :

*Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,
et si vous faites l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits...*

(log. 14)

Qui agit avec un but et dans un esprit de profit est encore guidé par son mental : « *L'homme ne peut espérer atteindre la perfection en renonçant à l'action. Le véritable renoncement consiste à abandonner non pas l'action, mais l'attachement à l'action. Agis parce que tu dois agir, sans désirer les fruits de l'action et en restant libre* » (Bhagavad Gîtâ V, 6). Qui s'abandonne à Dieu, qui se renonce, œuvre de l'intérieur. Il ne se contente pas des œuvres extérieures accomplies par simple obéissance ou pour faire preuve d'une vertu. Il laisse agir en lui la volonté divine : « *Mon Dieu que ta volonté soit faite et non la mienne.* » Il n'a d'autre volonté que celle du Seigneur, car son âme fécondée par le Verbe n'a d'autre horizon que celui de la vie éternelle : « *Quand tout ceci est accompli, Dieu introduit autre chose dans le fond de l'âme : une volonté éternelle avec le commandement plein d'amour de l'Esprit saint.* »

Le Royaume englobe et transcende tous les contraires. Je ne peux le connaître qu'à travers ma nature originelle. Je ne peux le trouver que si je sais qui je suis : « *Seul l'Un est bon* », dit Jésus (Mt 19.17).

Une seule chose nous est nécessaire et cette chose, c'est l'Un : « *C'est pourquoi le Christ parle de "l'unique nécessaire". Qu'est-ce à dire ? Cet unique est Dieu. Il est nécessaire à toutes les créatures... D'où la parole du Christ. Comme s'il disait : "Sois rassurée, Marthe, elle a choisi la meilleure part ; ceci doit disparaître. Le plus haut degré que la créature puisse atteindre, elle*

l'obtiendra, elle deviendra bienheureuse comme toi". »

L'Un est nécessaire à tous, mais ce n'est que par le détachement de tout que les créatures peuvent se détacher des créatures et posséder l'Un, ou plutôt voir l'Un en toutes choses : *« le pur détachement est au-dessus de toutes choses, car toutes les vertus ont quelque peu en vue la créature, alors que le détachement est affranchi de toutes les créatures. Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit à Marthe : **Unum est necessarium**, c'est-à-dire : Marthe, celui qui veut être en paix et pur doit posséder une chose : le détachement »*, précise Eckhart dans le traité *Du détachement*.

Or, si l'on suit le raisonnement de Maître Eckhart dans le sermon 2, qui est comme un doublon du sermon 86, c'est précisément Marthe qui reçoit Jésus au seuil du château fort de l'âme. Si Marie est vierge pour accueillir la parole de Jésus, Marthe est déjà fécondée par celle-ci. Par son esprit, Marthe a enfanté Jésus en elle : *« Si l'être humain était toujours vierge, il ne produirait aucun fruit. Pour qu'il soit fécond, il est nécessaire qu'il soit femme. "Femme" est le mot le plus noble que l'on puisse attribuer à l'âme, bien plus noble que vierge. Que l'être humain accueille Dieu en soi, c'est bien, et dans cet accueil il est vierge. Mais que Dieu en lui devienne fécond, c'est mieux... »*

Ce symbolisme du château intérieur se retrouve, mais dans le cadre de l'orthodoxie dualiste chrétienne, chez Thérèse d'Avila pour laquelle la septième et ultime étape est celle de l'oraison de l'Unité, dans laquelle l'âme, unie à Dieu par le mariage spirituel, laisse l' Aimé vivre et agir en elle, devenant elle-même source d'eau vive féconde : *« Voilà, mes sœurs, ce que je veux que nous tâchions d'atteindre ; et pas pour jouir, mais pour servir, désirons ces forces, et occupons-nous, par l'oraison, de les obtenir... Marthe et Marie doivent offrir ensemble l'hospitalité au Seigneur, le retenir toujours auprès d'elles⁴⁸... »*

À chacun, donc, de laisser résonner ces interprétations et de chercher à unifier la Marthe et la Marie qui l'habitent, dans une quête de Dieu en constant devenir... afin de redevenir par une interrogation permanente ce que Dieu est en nous par nature. Si Marie se pose alors que Marthe se meut, chacun porte en soi, sous le signe du Père, une Marthe et une Marie, le repos et le mouvement, le repos dans le mouvement et le mouvement dans le repos : « Marie était très louée d'avoir choisi ce qu'il y a de meilleur, mais la vie de Marthe était elle aussi tout à fait profitable, car elle servait le Christ et ses disciples... Dans cette activité, on n'a rien d'autre qu'un état de contemplation en Dieu ; l'une trouve son repos dans l'autre et atteint ainsi la perfection. Dans l'unité de la contemplation, Dieu vise la fécondité de l'activité. Dans la contemplation tu te sers seulement toi-même,

⁴⁸ *Le Château intérieur*, Septièmes Demeures IV, 12, *Œuvres complètes*, DDB, 1979, p. 1036.

alors que dans les œuvres vertueuses tu sers la multitude⁴⁹. »

*S'ils vous demandent :
quel est le signe de votre Père qui est en vous ?
dites-leur :
C'est un mouvement et un repos.*
(log. 50)

*Venez à moi
parce que mon joug est bon
et douce mon autorité,
et vous trouverez pour vous le repos.*
(log. 90)

Ainsi je concilie l'activité la plus intense avec la sérénité qui sied à mes devoirs. Je me révèle dans le mouvement comme dans le repos. Je n'ai jamais quitté le repos, je ne me suis jamais perdu dans le mouvement. Le samsâra est le nirvâna, le nirvâna est le samsâra car nirvâna et samsâra ne sont que deux faces d'une seule et même réalité. Au sein du samsâra, je reste au centre de moi-même. J'agis mais personne n'agit en moi :

*Qu'advienne dans votre centre
un homme averti !*
(log. 21)

*Qui sait par le repos passer peu à peu du trouble au clair
et par le mouvement du calme à l'activité ?*
(Tao tō-king, XV)

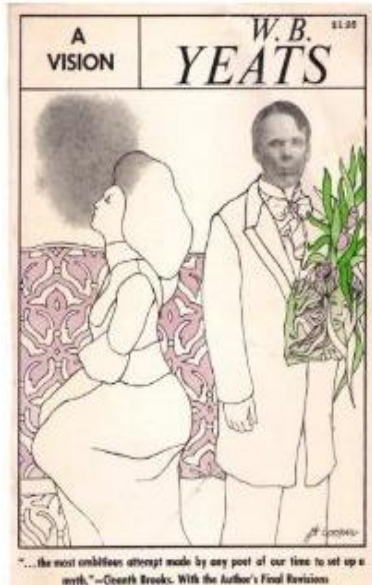
Yves

Références :

- Éric Mangin, *La figure de Marthe dans le Sermon 86 d'Eckhart*, Revue des Sciences Religieuses 74/3 (2000), p. 304-328.
Maurice de Gandillac, *Deux figures eckhartiennes de Marthe*, in : *Genèses de la modernité*, Paris, Cerf, 1992, p. 354.
Maître Eckhart, *Traité*s, trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Seuil, Paris, 1971
Maître Eckhart, *Sermons* trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Seuil, Paris, I, II, III, 1974-1979
Maître Eckhart, *Le Silence et le Verbe, Sermons 87-105*, trad. É. Mangin, Seuil, Paris, 2012

⁴⁹ Maître Eckhart, *Sermon 104 a*, dans *Le Silence du Verbe. Sermons 87-105*, Seuil, p. 175.

YEATS ET LA GNOSE DE L'IMAGINATION



Considéré comme le plus grand poète irlandais du XX^e siècle, William Butler Yeats naît en 1865 à Sandymount, près de Dublin, dans une famille protestante. Son père est avocat mais aussi un peintre proche des préraphaélites et sa mère est originaire du comté de Sligo. Il passe son enfance et son adolescence entre Dublin, où il prend conscience de son identité irlandaise tout en s'initiant à l'hermétisme, et Londres où il fréquente artistes et écrivains de son temps. Premier éditeur des *Livres prophétiques* de William Blake, il étudie également le *Journal spirituel* d'Emanuel Swedenborg ainsi que les écrits de Jacob Boehme. Outre les poètes anglais, il se passionne pour la *Séraphita* de Balzac et la *Divine Comédie* de Dante, le théâtre *nô* et les *Mille et une nuits*, la Kabbale et les philosophes grecs. Adepte très tôt de la Société de Théosophie, il adhère à la tradition védantique sous l'influence de son professeur indien, le brahmane Mohini Chatterjee.

Yeats publie en 1889 son premier recueil de poèmes *Les Errances d'Ossian*. Il tombe passionnément amoureux de Maud Gonne, belle et fervente militante de l'indépendance, mais qui décline sa demande en mariage. Elle sera sa Béatrice et l'inspiratrice d'un grand nombre de poèmes comme *La Rose du Monde* où, reposant près du trône de Dieu avant la création du monde, elle est l'archétype du Beau. En 1912, il rencontre à Londres Rabindranath Tagore et rédige la préface de l'édition anglaise du *Gitanjali* (L'Offrande lyrique). Il traduit avec l'aide de Shri Purohit Swami, les *Dix principales Upanishads*. Ce dernier lui dédie sa traduction de la *Bhagavad Gîtâ*. Prix Nobel de littérature en 1923, Yeats se retire de la vie politique en 1930. Il envisage un temps de se rendre en Inde, mais son état de santé ne le lui permet pas. Il s'installe à Menton en 1938 et meurt à Roquebrune-Cap-Martin l'année suivante, échappant ainsi à « la terreur qui doit venir », qu'il avait pressentie dans *A Vision*⁵⁰.

⁵⁰ cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 2.

S'inspirant du folklore irlandais, il reprend les mythes celtes comme les mythes grecs dont il cherche l'unité, cette « *Unity of Image* » qui est celle de l'Origine, de l'*Animus Mundi*, afin de « *toucher au vrai dans les rêves du ciel*⁵¹. » On a ainsi pu parler chez lui d'une « *Gnose de l'Imagination* ». Le terme Imagination est à prendre non pas au sens vulgaire de la « *folle du logis* » mais à celui d'*Imagination créatrice*, en tant que principe créateur universel. Tel est le sens que lui donne Henry Corbin qui préfère lui substituer celui d'*Imaginal*, pour désigner le monde intermédiaire, le *mundus imaginalis*, entre notre monde matériel et l'Absolu, sans forme et sans image : « *Le mundus imaginalis... est un monde qui n'est plus le monde empirique de la perception sensible, tout en n'étant pas encore le monde de l'intuition intellectuelle des purs intelligibles. Monde entre-deux, monde médian et médiateur...*⁵² ». C'est le *alam al mithal* des mystiques soufis : « *En vérité, l'univers est imagination, et il est Dieu selon sa réalité essentielle. Celui qui comprend cela, saisit les secrets de la vie spirituelle*⁵³. » Et c'est aussi pour les romantiques le lieu privilégié de la manifestation de l'Être : « *L'Imagination primaire est, selon moi, la Faculté vivante et l'Agent premier de toute perception humaine. Elle est comme la répétition dans l'esprit fini de l'acte éternel de création dans l'infini Je suis*⁵⁴. »

« *Une seule chose fait un poète, l'Imagination, la Vision divine* », assure William Blake dont la « *grande mission* » consiste à :

*Ouvrir les Mondes Éternels, ouvrir les Yeux immortels
De l'Homme vers l'intérieur dans les Mondes de la Pensée, dans l'Éternité
Qui se dilate à jamais dans le Sein de Dieu, l'Humaine
Imagination.*

*...dans votre sein, vous portez votre ciel
Et la terre et tout ce que vous contemplez. Même s'il semble que ce soit
à l'extérieur, c'est à l'intérieur,
Dans votre Imagination dont ce monde de la mortalité n'est qu'une ombre.
Car toutes choses existent dans l'Imagination humaine*⁵⁵.

La quête du poète-voyant (*vates* en latin, *fili* en irlandais) est celle de l'Unité. Tout poète authentique est Voyant en ce qu'il n'a d'autre aspiration que celle de son retour à l'Un : « *L'état d'âme du voyant, qui n'est plus entravé par les expériences particulières du corps, se déploie et entre dans les expériences particulières d'un cercle toujours grandissant d'autres vies et d'autres êtres, car de plus en plus il se fondera avec cette portion de l'état d'âme essentiel qui est*

⁵¹ Coole Park... in W.B. Yeats, *Quarante-cinq poèmes*, Poésie/Gallimard, p. 107.

⁵² H. Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn' Arabi*, Flammarion, 1977, p. 7.

⁵³ Ibn' Arabi, *La Sagesse des Prophètes*, Albin Michel/Spiritualités vivantes, 1974, p. 161.

⁵⁴ S. T. Coleridge cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 28.

⁵⁵ W. Blake, cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 111 ; 28 ; 95.

*commun à tout ce qui vit... Quand un homme est une fois entré à nouveau dans cet état ancien qui fut le sien, il perçoit toutes choses, semble-t-il avec les yeux de Dieu*⁵⁶. »

Prophète et magicien, le poète se donne pour mission d'ouvrir les portes de la perception, à l'exemple de l'aède d'autrefois qui « *gardait aussi les portes, semble-t-il, de ces esprits moins éphémères, le génie de la famille, le génie de la tribu, ou peut-être, quand il avait l'âme assez puissante, le génie du monde*⁵⁷. » En Inde, le Kavi promeut le cosmos par son chant : « *N'est-ce pas le Poète qui imprime l'élan à cette essence du Dieu puissant, du Dieu originel*⁵⁸? » Il chante par ses vers l'univers dans la vision de l'Un : « *J'avais une conviction inébranlable, venue je ne sais comment ni d'où, que d'invisibles portes s'ouvriraient comme elles s'étaient ouvertes pour Blake, comme elles s'étaient ouvertes pour Swedenborg, comme elles s'étaient ouvertes pour Boehme, que cette philosophie trouverait ses manuels de dévotion dans toute la littérature imaginative*⁵⁹. »

Fin connaisseur et traducteur des Upanishads, Yeats écrit dans son autobiographie, *Le Tremblement du voile* : « *Je sais maintenant que la révélation vient du Moi, mais de ce Moi à la mémoire immémorielle qui façonne la coquille ouvragée du mollusque et l'enfant dans le sein maternel, qui apprend aux oiseaux à construire leur nid ; et que ce génie est une crise qui, à certains moments, unit ce Moi enfoui à notre esprit banal de tous les jours*⁶⁰. »

La quête du poète n'est autre que celle du gnostique, retrouver en soi-même sa virginité originelle, sa joie première, son « *visage d'avant sa naissance* », diraient les maîtres zen :

*...Je recherche
Le visage qui fut le mien
Avant qu'il n'y ait le monde*⁶¹.

*La mort et la vie n'existaient point
Avant que l'homme ait tout créé*⁶²...

*Puisqu'il est vrai que, toute haine chassée,
L'âme recouvre l'innocence première*

⁵⁶ Yeats, *The Works of William Blake*, cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 121-122.

⁵⁷ Yeats, *Essays...*, cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 116.

⁵⁸ *Atharva Veda* 4.1, *Le Veda*, trad. Jean Varenne, Les Deux Océans, p. 338.

⁵⁹ cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann p. 29.

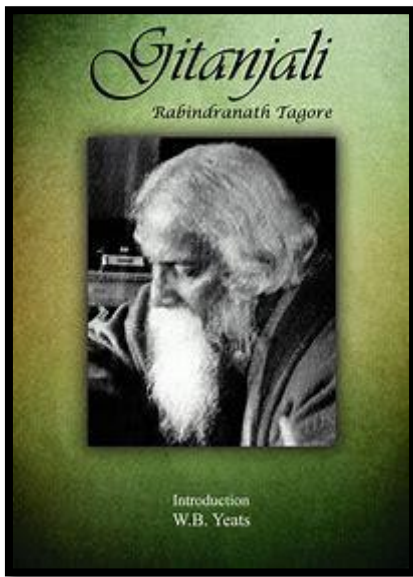
⁶⁰ Id.p. 28.

⁶¹ W.B. Yeats, *Quarante-cinq poèmes*, Poésie/Gallimard, p. 145.

⁶² *La Tour*, in W. B. Yeats, *La Rose...*, Points, p. 217.

*Et apprend enfin qu'elle est soi-même sa joie,
Sa paix et sa terreur,
Et que son doux vouloir est le vouloir du Ciel⁶³.*

*Un sentiment de plénitude déborde alors
Et s'épanche au bassin de l'esprit,
Si intense que l'homme soudain devient sourd, muet et aveugle,
L'intellect ne distingue plus
Ce qui est de ce qui devrait être, le connaissant du connu.
Il monte donc au Ciel⁶⁴.*



Dans la quête de la Beauté, poésie et sagesse se rejoignent puisque toutes deux issues d'une même tradition, celle de la *Sophia* ou *Philosophia perennis*. Yeats écrit dans sa préface à *L'Offrande lyrique (Gitanjali)* de Tagore : « Une tradition, dans laquelle poésie et religion sont une seule et même chose, a traversé les siècles en s'enrichissant, au contact de gens instruits ou illettrés, de métaphores et d'émotions, et a restitué au plus grand nombre la pensée des érudits et des âmes nobles. Si la civilisation du Bengale se poursuit sans interruption, si cet esprit commun qui, ainsi qu'on le présume, habite en tous et n'est pas, comme chez nous, morcelé en une douzaine d'états d'esprits qui ignorent tout l'un de l'autre, même un peu de la quintessence de ces vers sera parvenue, dans quelques générations, au mendiant dans les rues⁶⁵. »

Qu'est-ce que la Vérité ? On ne peut y parvenir par la raison, ni par le mental. Seule l'intuition transcendante, celle de l'œil du cœur peut nous la révéler :

*Où ai-je trouvé cette vérité ?
Dans la bouche d'un médium,
Du néant elle est sortie⁶⁶...*

Que celui qui cherche ne cesse de chercher. À l'exemple de William Blake qui, rappelle Yeats :

*... cognait contre le mur
Jusqu'à ce que la Vérité obéisse à son appel⁶⁷.*

⁶³ cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann p. 22.

⁶⁴ *Dialogue du Moi et de l'âme*, Id. p. 104.

⁶⁵ Id. p. 13-14.

⁶⁶ Id. p. 29.

⁶⁷ Id. p. 4.

Le travail du poète est semblable à l'œuvre hermétique dont Yeats reprend le symbolisme dans *Rosa Alchemica* : « *L'œuvre du Feu incorruptible est-elle achevée ? ... L'or parfait est sorti de l'athanor.* » De même que le vil métal est transmuté en or alchimique, le poète accède à l'immortalité dans une danse cosmique, celle de son *Anima*, de l'*Éternel Féminin* qui l'habite et le guide jusqu'au ciel de la Sagesse : « *Je dansais avec une auguste femme immortelle, qui avait des lys noirs dans les cheveux, et son geste rêveur semblait porteur d'une sagesse plus profonde que l'obscurité entre les étoiles*⁶⁸. »

Entraîné par la danse de cette sagesse universelle, Yeats reprend et enrichit des symboles archaïques mais toujours vivants et évocateurs, comme celui de l'arbre cosmique, que l'on retrouve dans toutes les traditions. L'un de ses poèmes semble directement inspiré de Kabir :

*Ô châtaignier, porte-fleurs aux puissantes racines
Es-tu la feuille, la fleur ou bien le tronc ?
Ô corps balancé en musique, ô regard de lumière
Comment donc séparer le danseur de la danse*⁶⁹ ?

*L'Être est dans Brahman et Brahman est dans l'Être
Ils sont à jamais distincts et pourtant toujours Un
Il est Lui-même l'arbre, la graine et la forme
Il est Lui-même la fleur, le fruit et l'ombre
Il est Lui-même le soleil, la lumière et le monde qu'il éclaire.*

*Les collines, la mer et la terre dansent
Le monde des hommes danse dans le rire et les larmes*⁷⁰.

D'autres poèmes semblent directement issus des grands textes sacrés de l'Inde :

*...Du fond de la caverne une voix s'élève
Et tout ce qu'elle sait, ce n'est que "Aie joie"*⁷¹.

*Cet homme-là atteint la joie, vit à jamais dans cette joie*⁷².

*Il est un arbre qui dès sa plus haute branche
Est mi-brasillement de flammes et mi-verdure*

⁶⁸ Id. p. 67.

⁶⁹ *Parmi les écolières* in W. B. Yeats, *La rose...*, Point, p. 253.

⁷⁰ Kabir cité par K. Raine in W. B. Yeats, *La rose...*, Point, p. 253 n. 1.

⁷¹ *Les Gyres* in W.B. Yeats, *Quarante-cinq poèmes*, Poésie/Gallimard, p. 157.

⁷² *Katha Upanishad* 2-13.

*D'un feuillage touffu tout mouillé de rosée ;
Chaque moitié n'est qu'une et cependant le tout ;
Et toutes deux consomment ce qu'elles recréent⁷³ ...*

*Il est un arbre, connu sous le nom d'Arbre Asvattha,
dont les racines sont en haut, les branches et le feuillage en bas.
cet arbre est l'arbre de la création qui produit les désirs⁷⁴.*

*En son jardin, Krishna planta le grand arbre Pârijâta
dont le parfum se répandit à une lieue à la ronde.
En s'approchant on pouvait retrouver la mémoire d'une vie antérieure.
Ainsi, se tournant vers cet arbre,
les Yâdavas se contemplaient eux-mêmes en leur forme céleste originelle⁷⁵.*

Comment ne pas évoquer ici le logion 19 de l'Évangile de Thomas ?

*Vous avez en effet cinq arbres dans le paradis
qui ne bougent ni été ni hiver
et leurs feuilles ne tombent pas.
Celui qui les connaîtra
ne goûtera pas de la mort.*

Le jeu des images, des mythes et des symboles est au cœur de toute initiation authentique. Mais seul le gnostique parvient, à la lumière de la Révélation, à transcender celui-ci en en découvrant le sens profond pour renaître à Soi-même :

*La vérité est semée en tous lieux depuis l'origine.
Beaucoup la voient semée. Peu la voient récoltée...
La vérité n'est pas venue dans le monde, nue,
mais voilée d'images et d'archétypes...
Il faut vraiment renaître par l'image...
c'est cela la résurrection⁷⁶ ...*

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera,
et son image sera cachée par sa lumière⁷⁷.*

⁷³ Incertitude in W. B. Yeats, *La rose...*, Point, p.269.

⁷⁴ *La Gitâ*, Les Deux Océans, p. 36.

⁷⁵ *Vishnu Purâna* 5, 31.

⁷⁶ *Évangile selon Philippe* 16 ; 67.

⁷⁷ *Évangile selon Thomas* 83.

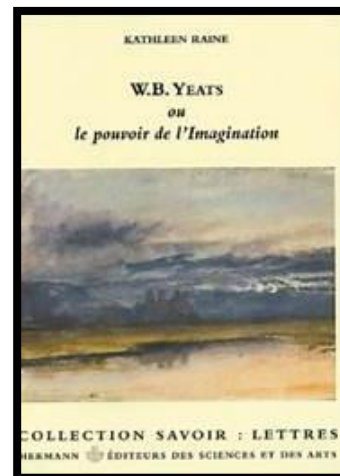
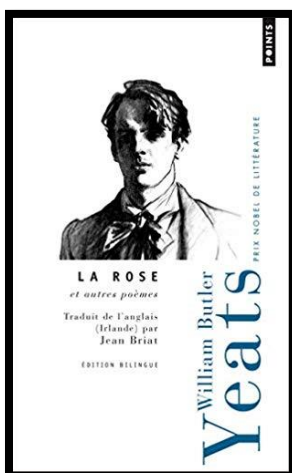
Yeats n'a pu connaître les paroles vivantes de Jésus, ces « *perles de l'origine* » livrées au monde en 1945 avec la découverte de la bibliothèque de Nag-Hammadi. Il y aurait retrouvé la source de sa propre gnose, lui qui ne se rattachait à aucune église mais se revendiquait du Christ universel, celui de l'Âtman des Upanishads :

*Mon Christ, selon moi, ... est cette Unité d'Être que Dante comparait à un corps humain aux proportions parfaites, l'Imagination de Blake, ce que les Upanishads ont nommé Soi. Et cette unité n'est pas distante et donc compréhensible intellectuellement, mais immanente*⁷⁸ ...

*Quand nous agissons à partir du moi personnel, nous avons tendance à lier notre conscience à un centre brûlant. Quand, au contraire, nous permettons à notre imagination de prendre son essor loin de cet état d'âme égoïste, nous sommes porteurs de la lumière universelle et nous nous fondons dans l'état d'âme universel*⁷⁹.

Yves

Références :



W. B. Yeats, *La rose...*, trad. J. Briat, Points, 2008.

W. B. Yeats, *Quarante-cinq poèmes...* trad. Y. Bonnefoy, Poésie/Gallimard, 1993.

K. Raine, *W. B. Yeats ou le pouvoir de l'Imagination*, Hermann, 2002.

K. Raine, *W. B. Yeats the initiate*, The Dolmen Press, Mountrath, 1986.

Anthologie bilingue de la poésie anglaise, La Pléiade/Gallimard, 2005, p. 1114 ; 1857.

*

⁷⁸ Yeats, *A General Introduction...*, cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 38.

⁷⁹ Yeats, *The Works of William Blake*, cité par K. Raine, *W. B. Yeats...*, Hermann, p. 121.

LAMARTINE ET L'INDE

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Plus connu pour son œuvre poétique, Alphonse de Lamartine est aussi un militant actif de la cause abolitionniste de l'esclavage (mais aussi de la peine de mort). Lors de la révolution de 1848, il joue un rôle décisif dans la proclamation de la République et l'adoption du drapeau tricolore. Il est ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire et l'un des signataires du décret d'abolition de l'esclavage. Parallèlement à son activité politique, il poursuit sa carrière littéraire. Retiré de la vie politique, il publie un *Cours familial de littérature* dans lequel il évoque avec enthousiasme l'esprit de l'Inde. Il écrivait déjà en 1838 : « *La philosophie indienne éclipse toutes les autres... L'Inde, c'est l'Océan, nous ne sommes que ses nuages... La clef de tout est aux Indes.* »

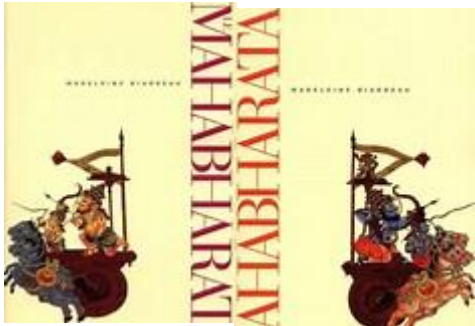
*

Le sujet de la grande épopée indienne du Mahâbhârata est la guerre de deux grandes races et de deux dynasties qui se disputèrent, dans les temps immémoriaux, la possession des plaines de l'Inde. Il n'existe en aucune langue un tableau plus grandiose que celui de la ruine du parti vaincu et du massacre de la famille royale. Priam, Hector, Hécube, l'écroulement de Troie, dans Homère, n'ont pas cette répercussion des chutes d'empires dans le cœur de l'homme. La scène des lamentations des femmes et des vieillards sur les cadavres de leurs époux et de leurs fils, semble être écrite par un ancêtre gigantesque d'Eschyle. C'est à la fin de ce poème que le dernier des héros... s'élève de cime en cime, pour fuir la mort, sur les hauteurs de l'Himalaya, ces Alpes de l'Inde, et que les dieux l'y reçoivent sur un char aérien pour lui donner asile dans le ciel. Mais au moment d'y entrer on lui défend d'y pénétrer avec son chien, qui l'a suivi seul jusqu'à ces limites du monde. Le héros refuse le ciel même, s'il lui est interdit d'y introduire avec lui son fidèle compagnon, et les parents et les amis qu'il a laissés dans les angoisses de la vie terrestre. Les dieux, touchés de ce dévouement, se laissent fléchir ; ils l'admettent avec ses proches et avec le fidèle animal dans les demeures célestes. Symbole de sacrifice de soi-même à l'amour des hommes, exemple de cette charité qui plaît aux dieux, et qui s'étend au-delà des hommes à toute la création animée ou inanimée.

Références : Lamartine, *Opinions sur Dieu, le bonheur et l'éternité d'après les Livres sacrés de l'Inde*, Paris, Éditions Sand, 1984, p. 127.

*

Lamartine n'ayant eu à sa disposition qu'une version tronquée du Mahâbhârata, nous croyons utile de compléter sa présentation, en suivant l'édition de Madeleine Biardeau au Seuil.



Après leur victoire sur les Kaurava, les Pandava règnent sur leur royaume pendant trente-six années. Apprenant la mort de Krishna et la disparition de la ville sacrée de Dvaraka, ils comprennent que leur temps est venu et décident de renoncer à tout. Après avoir pris l'habit des ermites, les cinq frères, ainsi que leur épouse Draupadi, traversent les Himalayas et se dirigent vers le mont Meru, suivis d'un chien errant. Un par un, ils meurent d'épuisement. À chaque fois, Yudhishtira, le roi sage qui a tout tenté pour éviter la guerre, en explique la cause (Draupadi pour avoir préféré Arjuna à ses autres époux, Sahadeva et Nakula pour leur vanité, Arjuna pour son orgueil et Bhima pour sa gourmandise). Yudhishtira reste seul avec le chien. Indra lui annonce qu'il a obtenu l'immortalité. Yudhishtira refuse d'abandonner le chien qui l'a suivi si fidèlement. Il n'y a pas de place au paradis pour l'animal, répond Indra. Yudhishtira insiste. Le chien prend alors la parole et révèle être Yama (ou Yama Dharmaraja, le dieu de la Mort, roi du Dharma). Arrivé au ciel d'Indra, Yudhishtira y voit Duryodhana, le roi injuste responsable de la guerre, et les Kaurava, ses ennemis vaincus, en train de festoyer en compagnie des dieux. Il demande à retrouver ses frères et leur épouse. Les dieux conduisent alors Yudhishtira dans les mondes souterrains. Ses frères lui disent n'avoir d'autre soulagement à leurs peines que le parfum que répand sa seule présence. Indigné de voir les siens en enfer bien qu'ils aient combattu pour le dharma tels des chevaliers sans peurs et sans reproches, Yudhishtira décide de rester avec eux. À ce moment les ténèbres se dissipent. Indra arrive avec tous les dieux pour expliquer à Yudhishtira que tous les rois doivent d'abord avoir vu l'enfer au moins une fois avant de monter aux cieux.

Mais tout cela n'est qu'une illusion, une farce jouée par les dieux. Ayant acquis la délivrance définitive (moksha) pour avoir accompli parfaitement son devoir (dharma) de guerrier (kshatriya) sur terre, Yudhishtira parvient au monde où il n'y a plus ni bien ni mal, ni bons ni méchants, là où chacun reprend sa nature divine originelle.



KARL RENZ ET LE MAHÂBHÂRATA

Les maux de tête commencèrent à la fin des années 80, d'abord dans la nuque et seulement une à deux fois par semaine. Après environ une année, ils se transformèrent en constante migraine. Je me réveillais et me couchais ainsi. Plus je la combattais, plus elle empirait. Aucun médicament, naturel ou chimique, n'avait le moindre effet. La seule échappatoire était le sommeil ou une sorte de méditation - bien que j'aie toujours été opposé à toute soi-disant " pratique spirituelle ". Mais cette douleur permanente me permettait de tomber dans un état d'absence chaque matin, juste après le réveil. Dans cet état, la douleur se réduisait à une vibration lumineuse dans la conscience. Il ne subsistait alors plus personne pour souffrir. La plupart du temps, j'émergeais de cette méditation après quatre ou cinq heures et avec " MOI " revenait la douleur. Du paradis à l'enfer. Ensuite, toutefois, je réussissais à gagner mon atelier et à peindre avec plus ou moins de succès, créant ainsi un semblant de routine dans ma vie.

Quatre ans passèrent ainsi, jusqu'au moment où, un matin, je sortis de ma méditation après seulement deux heures et allumai la télévision pour m'informer une fois encore des cours de la bourse. Je tombai par hasard sur une dramatique diffusée à la BBC, le Mahâbhârata.

Le Mahâbhârata est une grande épopée héroïque avec des dieux mythologiques dans laquelle le Seigneur Krishna tente, au cours de nombreuses leçons, de faire comprendre à Arjuna qu'il n'a pas de libre arbitre et que, malgré son attitude totalement pacifiste, il se trouvera engagé dans des combats et des guerres et tuera d'innombrables adversaires.

En fait, je voulais immédiatement changer de chaîne pour passer aux cours boursiers, car à cette époque, c'est ainsi que je subvenais à mes besoins tant bien que mal, ma carrière d'artiste ayant été réduite pratiquement à zéro à cause de mes migraines. Mais quelque chose me retint. D'abord sans grand intérêt, mais bientôt de plus en plus intrigué, je suivis le développement de la pièce. Tout le monde finit par périr et Krishna emmena le frère d'Arjuna, Yudhishtira - qui entre-temps était devenu un vrai disciple -, au paradis où il vit tous ses ennemis passant joyeusement leur temps. Il demanda ce qu'étaient devenus ses amis, sa famille et Krishna rétorqua qu'ils avaient tous échoué en enfer. " Je veux être avec mes amis ; la joie du paradis, en comparaison, ne signifie plus rien pour moi ", répondit Yudhishtira. Donc, il partit pour l'enfer. Là, il vit tous ses amis et sa famille souffrant des mille feux de l'enfer et sombra lui-même dans la plus profonde tristesse. Après quelque temps, Krishna lui demanda s'il pourrait accepter de demeurer ainsi à jamais.

Entre-temps, j'étais absorbé de telle manière, totalement identifié à Yudhishthira, que la question s'adressait à moi. Lui - ou moi - répondit : " Oui. Il n'y a aucun désir de changer ou d'éviter la peine ou la souffrance ; si cela doit durer jusqu'à la fin de mes jours, et bien qu'il en soit ainsi. " Entre-temps, mes maux de tête avaient tellement empiré qu'au même moment, une explosion de pure lumière envahit ma perception par l'arrière de la tête.

Ce fut un moment d'acceptation absolue ; le temps s'arrêta, Karl et le monde avaient disparu pour faire place à une sorte d'Êtreté dans une lumière éblouissante, un silence vibrant, complet en lui-même, et j'étais " cela ".

Après une " éternité " (trois ou quatre heures au cadran de la montre), Karl et le monde étaient de nouveau présents, mais la migraine avait disparu, ne laissant qu'une acceptation absolue et la connaissance que le temps apparaît en ce que je suis, et que ce que je suis est antérieur au temps. Que tout ce qui est dans le temps, toute sensation, ne peut toucher ce qui est en lui-même absolu, ce qui est la vie même.

Par une suite d'événements et de circonstances, lesquels, à aucun moment, ne furent voulus, décidés ni influencés par " Karl " - en dépit et non en raison de toute recherche -, l'acceptation absolue, l'amour parfait, la base première de l'existence étaient devenus conscients de leur nature.

Et toute expérience, quelle qu'elle soit, jamais ne fut ni n'est " mon " ou " ton " vécu, mais la vie se vivant elle-même dans tout ce qui est et n'est pas.

Et tu es Cela. C'est ta nature véritable, éternelle, précédant l'émergence du temps et de l'espace et de tout ce qui y apparaît, éternellement non affectée : la conscience pure et absolue se percevant elle-même en elle-même.

Extrait du site internet de Karl Renz



MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

LA CASSURE

Le cœur change d'affectation. La personne qu'il servait est morte. Le fil ténu qui la faisait tenir à l'existence un beau jour a cassé. Vers la fin, effiloché, il est devenu de plus en plus fragile. Deux parts de l'existence de cette personne s'effondraient, deux blocs tombaient et se volatilisaient, d'un côté le passé avec son avoir, son savoir, son vouloir et son pouvoir, de l'autre le futur avec ses projets, ses rêves, ses espoirs, ses fantasmes. Bref, le parcours existentiel de la naissance à la mort se trouvait brusquement stoppé. Il ne s'arrêtait pas à un moment donné repérable comme un événement dans le temps. Non, rien ne permettait d'enregistrer l'accident car la continuité qui cessait ne comportait pas ce présent qu'on a l'habitude de faire intervenir lors d'un constat. Donc pas de présence, mais la cassure qui, en stoppant la continuité, annihile le parcours. Hier n'a pas plus de sens que demain. On y est complètement inintéressé. La vie paraissait liée à cette existence et voilà qu'elle continue sans elle. Pourtant, on s'endort, on se réveille, on mange, on boit, on pisse, on chante, on rit, on réagit, on est même plus sensible, plus irritable, plus vulnérable qu'avant. On se contrôle moins, parfois même pas du tout et on en est étonné. Avec le fil qui a cassé, c'est toute une structure qui s'est rompue faute de schémas familiaux, sociaux, professionnels, moraux. Le naturel prend le pas sur le conventionnel, le spontané sur les conditionnements. Les automatismes de la vie végétative jouent toujours, dégagés de la gestion de l'avoir et des investissements prévisionnels, ils fonctionnent même avec une précision et une efficacité accrues. C'est tout à coup l'air du Grand Large. On cherchait à sortir d'une prison qu'on n'en finissait pas d'explorer ; or tout à coup, comme à l'issue d'un rêve, on se rend à l'évidence subite et aveuglante qu'il n'y a pas de murs, pas de prison, que c'était un grand, un immense, un formidable leurre. D'un instant à l'autre la gestion du patrimoine devient obsolète. L'imprévoyance va de soi. On n'a rien à faire. Du reste a-t-on jamais fait quelque chose ? Tout au plus peut-on dire que ça se fait. C'est merveilleux de se réveiller dans cet état de totale vacance ; plus de fardeau à

porter. On a définitivement déposé les armes. Quelle jubilation que d'être partout et toujours sans affaire ! Pour rien au monde on ne voudrait se laisser happer à nouveau par cette hydre hideuse et étouffante. Le souffle haletant a cédé la place à la grande respiration de la vie. Ce cœur qui a connu la servitude, la compression et la peur continue de battre après la mort de la personne. Il était au service d'une existence éphémère et contraignante ; le voilà requis par la Vie elle-même, la Vie d'avant l'existence, désormais promu à la fonction grandissime et sanctissime de permettre à la Vie, ignorante d'elle-même et des dons merveilleux qu'elle dispense, de se révéler à elle-même et pour elle-même et de prendre conscience de ses richesses inépuisables.

Émile
31.05.91



Autrice : Caroline Sury

PRIÈRES



II

Le Rien, unique contenant intelligible d'un univers libre et pur comme la pensée de Dieu, supérieur à toute notion de fini et d'infini, le Rien a été répudié par l'homme. Le soleil de la mémoire des origines s'éteint avec l'astre physique épouvanté par le spectacle de la crucifixion. La conscience adamique de la relation primordiale s'obscurcit. L'esprit humain est chassé de la lumière paradisiaque dont la transmutation s'effectue dans la sainte, sainte idée d'un extérieur, région lucide de l'exaltation, du sacrifice, de la charité, de la liberté ; de la

liberté, bénie soit-elle. Le Roi murmure : Où est l'espace ? et sa cécité lui répond : L'espace est en moi, dans mes ténèbres sans commencement ni fin. Alors les nombres de la connaissance, de la beauté et de la paix, le Un céleste, merveilleux, merveilleux, *hosanna in excelsis* ; le Deux spirituel qui se transmue en lumière et sang, *in unitate Spiritus Sancti* ; le Trois, Maître du grand rituel de réciprocité, *per omnia secula seculorum* ; tous les grands et miséricordieux Nombres, jusqu'au Dix du retour du fils prodigue à la Maison du Père, *Amen* ; les Nombres de la sagesse de l'Amour, un à un, ceignent l'épée de la Loi et rentrent dans le soleil des soleils, où les attendent les indestructibles Trônes. Le pitoyable Roi du Monde pose sa dextre sur la tête de son épouse, en signe de dure domination sur la nature corporelle. Dans la senestre, il élève l'universelle Pomme, fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, emblème de la misérable royauté qui se nourrit de terre et oublie que le temps en fait sa pâture. Dans ce globe impérial, le Seigneur, un jour, viendra planter la Croix. À la place des Nombres sacrés surgissent dans la pensée d'Adam les signes infernaux et corporels de la Division et de la Multiplication sans fin. C'est dans le Seigneur, c'est dans sa paix, que je veux dormir et reposer.

Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz
Bibliothèque russe et slave

*

ÎLES GRENADINES

Elle est retrouvée.

Quoi ? – L'Éternité.

C'est la mer allée avec le soleil.

Arthur Rimbaud

Puissantes sensations dès que le grand voilier se penche vers les gouffres, suivant le lit des alizés.

Puissantes sensations que l'on retrouvera longtemps après avoir cessé de naviguer.

Autre temps, autre lieu et autre pesanteur, d'île en île, sous l'emprise du vent et des courants profonds qui finissent toujours par affleurer.

Et regard autre, redoutant ce que les vagues, les vagues incessantes, donnent à lire sur l'inanité du monde et attendant à chaque instant le démenti de la lumière ; elle qui guide le voyage.

De cela dépend le destin du marin auquel il appartient alors de convertir la métaphore en une réalité qu'il fasse sienne – à commencer par le temps qui la gouverne – après l'avoir conçue et mise au monde.

Cette réalité qu'il a désormais en charge, qui va le dépasser, mais qu'il lui faut maîtriser pour qu'elle devienne son œuvre.

Une œuvre constante, à perte de vue sur la mer, à ne jamais perdre de vue. C'est là tout l'enjeu.

Tout l'enjeu du désir qu'il ne faut surtout pas décevoir !

C'est à cela que tient la vie.

Et l'amour, quand il se présente...

Sinon, c'est, à nouveau, le ressassement perpétuel des vagues.

Jacques

*

PAROLES DE L'INSTANT

L'instant vécu a raison de la mort pour l'éternité.

Défie-toi du mental, pas de l'esprit.

Lorsqu'il n'y a pas malheur, y a-t-il bonheur pour autant ?

L'instant est de l'or pur.

Hasard et nécessité.
Cécité faisant loi !

Comme le couple qui se forme, l'enfant qui vient au monde est condamné à mort.

Jouissons de l'instant sans nostalgie du futur.

Tu fermes les yeux et il n'y a plus rien.
Et pourtant tout est là.
C'est-à-dire rien.

En regard de l'absolu, la vie est une irréalité palpable qui ne permet pas de le connaître, sauf à en être l'intuition même.

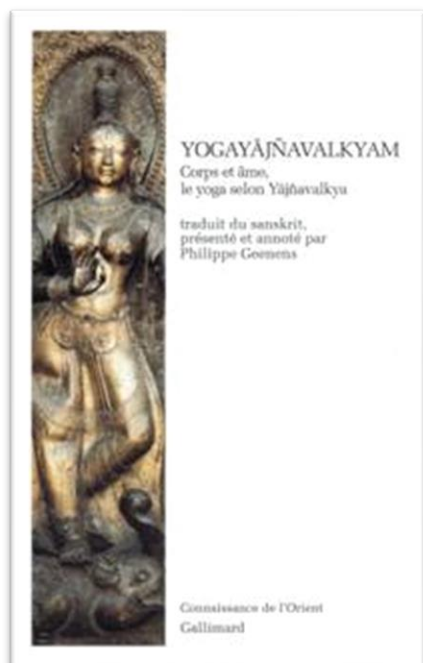
En soi, tu es le seul maître, mais tu l'ignores.

Mentalement, tout n'est que problème à résoudre.

Jacques

MIETTES DE GNOSE

SAMÂDHI



Yājñavalkya déclara :

« Je vais maintenant te parler de la concentration (*samâdhi*) qui est une tranquillité débarrassée des limitations existentielles...

La concentration, c'est instaurer l'harmonie entre l'âme individuelle et l'âme suprême.

La concentration sur l'être le plus intérieur, c'est s'en tenir à l'Absolu !...

Il faut méditer sur l'être, s'y tenir, de sorte que rien d'autre n'arrive, sinon l'être !...

Comme l'eau calme peut bien se joindre dans l'océan à l'analogue, on atteint la concentration ici, seulement dans l'être analogue...

Il est le sentiment, le sage et la sagesse du yoga !
En vérité, sans cesse il est cela...

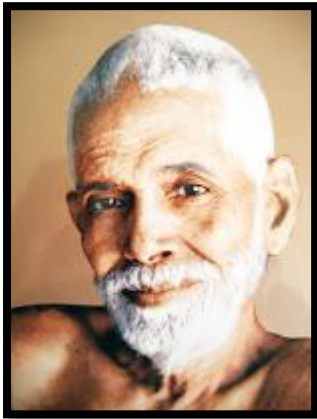
Par la connaissance bénéfique,
En vérité réalise les actes éternels...

*Lorsqu'on a déserté la prolixité,
L'extinction est l'accessible réalité. »*

Extraits de : Yājñavalkya, *Âme et corps*, traduit du sanskrit, présenté et annoté par Philippe Geenens, Folio/Sagesses, Gallimard, 2018, p. 83-87.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

TÉMOIGNAGES SUR RAMANA MAHARSHI



Je suis venue à Tiruvannamalai afin de vivre auprès d'un Maître incarnant la sagesse hindoue, et tandis qu'un cours pour débutant m'eût mieux convenu, je me trouve trébuchant, de but en blanc, dans l'aride silence du Védanta qui, à la fin des Védas, propose l'essence de la connaissance hindoue.

Jeune, le Maharishi avait écrit en vers tamouls : "Lumière de la Conscience qui tout embrasse, c'est en toi que se forme l'image de l'univers, qu'elle y demeure et s'y dissout, mystère qui détient le miracle de la vérité. Tu es le Soi intérieur, le "Je" vibrant dans le cœur. Cœur est ton nom, ô Seigneur !"

Les raisons qui avaient donné vie à cette phrase m'envahissent, abolissant en moi la solitude, et cette plénitude me fait oublier le lieu et le temps. Profonde, unique, précieuse, elle est incommunicable. En ouvrant les yeux, je vois le soleil couchant souligner d'or un nuage majestueux. N'est-ce pas le symbole même de ma méditation : la lumière de la conscience, joie immuable, n'est-ce pas l'origine de toute forme ? N'est-ce pas la voie véritable ?

Ella Maillart, *Ti-Puss ou l'Inde avec ma chatte*, Rennes, La Tramontane, 1951.

*

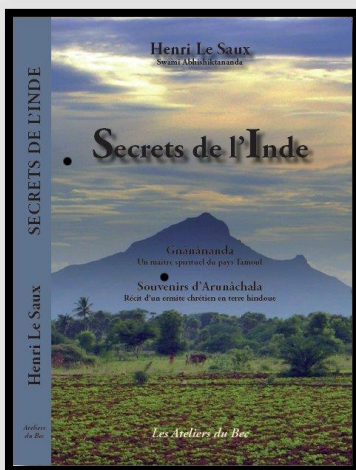
La leçon facile vient du sage, un homme qui vit dans la paix et la maîtrise absolue de soi, qualités qui émanent de lui (il n'est pas particulièrement beau mais tellement bon et candide), ce qui fait l'effet d'un baume. La leçon plus subtile, que je n'ai pas encore apprise, est la suivante : cet homme unique, dont la vie a été intense depuis l'enfance, a réussi à l'aide d'un sixième sens à explorer la voie difficile qui mène à la racine de la conscience; il existe là une énergie qui est éternelle, qui n'a rien à voir avec le corps et qui est régie par les lois - cachées pour nous - qui gouvernent l'univers. Dans notre ignorance, nous appelons certaines choses "mauvaises" parce que nous ne pouvons pas comprendre que le bon peut surgir du mal, et que tout est le résultat de causes préalables. Ce n'est que par la soumission, le détachement, par l'effort de connaître le vrai soi - cette part de la

conscience profonde et éternelle qui est en chacun de nous - que nous trouverons le bonheur permanent que nous poursuivons, aidant par là-même l'humanité à s'élever au-dessus de notre état semi-animal.

Des familles entières viennent se prosterner devant lui, s'allongeant trois fois, d'abord avec leurs bras étendus vers l'avant, ensuite ramenés le long du corps, tandis qu'une joue puis l'autre touchent le sol qu'ils embrassent enfin. Les jeunes enfants qui essaient de faire cela sont charmants et reçoivent le même sourire lumineux que les singes qui viennent mendier, ou la vache qui, chaque fois qu'on omet de l'attacher, vient voir le sage. On lui pose peu de questions parce que peu de questions se posent : dès que l'on se trouve près de lui, on se rend compte que la plupart des questions ne sont que des mots et ne font pas partie des choses vraiment vitales. Sa présence agit dans un sens positif qui nous fait sentir : La réponse est en moi et pour qu'elle soit de quelque profit, je dois la trouver moi-même.

Ella Maillart, *lettre à sa mère*, 5 novembre 1940.

*



Mais si le corps était là gisant sous les couvertures, l'esprit, lui, était toujours à l'ashram de Sri Ramana. C'étaient les chants des Védas tels que je les avais entendus là-bas qui résonnaient sans cesse à mes oreilles. C'était ce vieillard allongé sur son divan, c'était cette foule qui se pressait religieusement autour de lui, dont l'image constamment dansait devant mes yeux. Dans mes rêves de fiévreux, ni vraiment éveillé, ni vraiment endormi, c'était le Maharishi qui, désespérément, me revenait, le Maharishi avec tous les sages et tous les gurus avec l'Inde qui déborde tout temps, et dont il était pour moi le symbole vivant et fascinant. C'était aussi dans les rêves des tentatives sans cesse frustrées de faire pénétrer sans rien briser de mes constructions mentales antérieures ces impressions si fortes, qui avaient jailli en moi au contact du Maharishi, toutes nouvelles sans doute, mais déjà trop fixées en moi pour pouvoir jamais se laisser rejeter au-dehors. Quand je me réveillais de ces jours de fièvre, je compris jusqu'à quelle profondeur en moi avait percé cette première rencontre avec Sri Ramana et le mystère d'Arunâchala.

Henri Le Saux, *Souvenirs d'Arunâchala*, Épi, 1978.

*

CONTES

LA ROSE DE BAKAWALI

(par Malou d'après la traduction de Joseph Héliodore Sagesse Vertu Garcin de Tassy, dans *Allégories, récits poétiques et chants populaires*, 1876 BNF Gallica)
Suite et fin

La Rose de Bakawali n'est autre que le Graal : « Les philosophes et les soufis ont établi que les perfections de Dieu sont son essence. Avant la création des choses, c'était le temps de l'existence invisible, ou de la parole. Alors Dieu existait en Lui-même ; le soleil lumineux de son essence était caché derrière le voile du mystère. Lorsqu'il voulut se manifester au dehors pour prouver que la Parole est aussi manifeste, alors il créa l'univers. C'est ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le miroir du néant. » (Garcin de Tassy). Le monde est le miroir de Dieu. Il est Dieu se réfléchissant Lui-même en Lui-même. Qui se connaît soi-même ne peut que s'aimer Soi-même : « ... le proverbe disant que celui qui se connaît lui-même connaît son Créateur s'applique bien à l'homme car il connaît et sa propre essence et celle de Dieu ». Je crois chercher le Soi, mais c'est Lui qui me cherche. Et je ne puis le trouver nulle part ailleurs qu'au dedans de moi-même.



Rose verte, Jardin de Cendrillon, Réunion.

Il tombe dans un bois au milieu des ronces et des épines. Un jour, il est près d'un grand bassin de marbre où les fées se baignent, elles reconnaissent le joueur de tambour qu'elles ont vu à la cour d'Indra. Il s'empresse de leur demander des nouvelles de Bakawali, savent-elles où elle se trouve, est-ce loin d'ici ? « *La route est longue et difficile. La vie d'un homme ne suffirait pas pour y parvenir...* » répondent-elles.

Taj est désespéré. Décidément, il ne cesse de passer de la joie à la tristesse. Il n'a pas plutôt réussi à porter la couronne royale que celle-ci lui tombe de la tête. Il n'a pas plutôt savouré la douceur de la rose que déjà il ressent la douleur des épines. Le temps de l'union est-il toujours si fugace et éphémère.

Il montre un si profond désarroi que prises de compassion, elles l'emportent sur l'île où elles savent que Bakawali est enfermée dans un temple fermé le jour, ouvert la nuit. Elles le déposent dans une ville animée. À lui maintenant, de chercher l'endroit où se dresse le temple !

Taj se rend au bazar. À un brahmane, il demande des informations sur les temples et leurs divinités. Il apprend qu'il est au royaume du roi Chitr-saïn. Et qu'il est un nouveau temple, dans le sud de l'île, construit depuis peu, qui est fermé le jour mais ouvert la nuit. Personne ne sait à quelle divinité il est dédié.

Il se met en route et trouve le temple. Il attend la nuit, voit les lourdes portes s'ouvrir. Il entre et découvre Bakawali. Heureux de se retrouver, ils parlent ensemble toute la nuit. Avant que ne pointe l'aurore, Bakawali prend une perle à une boucle d'oreilles, la donne à Taj et lui dit : « *Vends-la ! Tu en feras bon usage.* »

Taj achète une maison, prend des domestiques, se fait des amis, visite la ville, passe toutes les nuits avec Bakawali.

On lui rapporte que la fille du roi, Chitrawat, est d'une grande beauté. Elle émeut tous les cœurs, les hommes en sont fous et cherchent à l'entrevoir chaque fois qu'il leur est possible. Le roi lui laisse toute liberté de choisir son mari. Qui sait, peut-être l'un d'entre eux, sera-t-il celui qu'elle choisira ?

Taj lors de sa découverte de la ville, avait aperçu ce ballet des hommes sous les fenêtres de la princesse. Ce qu'il n'avait pas vu, c'est qu'à son passage, elle, Chitrawat, l'avait vu et qu'elle avait reçu en plein cœur la flèche de l'amour au point qu'elle en était toute bouleversée.

Elle envoie une vieille femme, de celles qui ont l'art de la parole et d'attirer les hommes dans ses filets, parler à Taj. Celui-ci lui répond de ne pas perdre plus

de temps. Tout prince qu'il est, il a choisi d'abandonner sa couronne royale pour devenir un pauvre voyageur errant. Il refuse tout net ce mariage car son cœur n'est pas enclin à cet amour.

Fâché de ce refus, le roi cherche, avec l'aide de son vizir, à lui tendre un piège.

Taj ayant tout dépensé de l'argent tiré de la perle de Bakawali, se souvient de la pierre du serpent qu'il a cachée dans sa cuisse. Il se fait ouvrir la cuisse par un chirurgien et une fois la blessure guérie, il va au bazar pour la vendre au joaillier qui sera intéressé. Une pierre comme celle-ci n'est pas une pierre ordinaire. Personne ne peut en estimer la valeur. Ils rapportent le fait au roi qui s'en empare avec joie. Cette pierre fait de lui son prisonnier. Il tient Taj-ulmuluk. Le vizir donne l'ordre de l'arrêter.

Dans sa geôle, Taj souffre tant et tant de ne plus voir chaque nuit, sa chère Bakawali, qu'il en devient fou. La douleur, le désespoir, le font pleurer, gémir, crier, frapper les murs de son cachot.

Le roi, alerté, envoie sa fille. Sa beauté le fera peut-être changer d'avis. Chitrawat se vêt de ses plus beaux atours. Maquillée, parfumée, elle se présente devant Taj en déployant ses charmes, son sourire, ses regards enjôleurs, sa chevelure ornée de perles, sa voix au parfum de miel. Taj reste indifférent devant cet étalage de ruses. Chitrawat est humiliée. Elle use encore de ruse en faisant mine de tomber évanouie. Taj, bouleversé, la relève et, soudain, lui annonce qu'il accepte le mariage.

Sorti de sa prison, il se prête aux rituels de préparation du mariage. Mais au milieu de la nuit, il peut, enfin, se rendre, au temple de Bakawali.

Les deux amants se retrouvent avec joie. Ils se disent les tourments, la souffrance de la séparation. Mais découvrant ses mains et ses pieds rougis au henné, le cœur de Bakawali en est blessé. Rouge de colère, elle lui dit : « *Ô, mon prince, voici plusieurs jours que tu n'es pas venu mais tu reviens couvert de belles couleurs. Tu as entaché notre union de ton infidélité et tu oses encore me parler d'amour ? Tu te laisses aller aux plaisirs de la vie alors que mon corps reste ici, pétrifié ? Maintenant que tu as serré une autre rose contre ta poitrine, mon cœur est assombri. Je meurs de douleur, consumée jour et nuit de la violence de mon chagrin pendant que tu te livres aux délices du plaisir. Ô cruel, tu as détruit ton amour !* »

Taj entendant ces paroles douloureuses, rappelle à Bakawali son amour unique et sans borne : *« Ma chère âme, certes, je suis prince, je possède le trône et le pouvoir mais je suis aussi ton esclave dévoué. Je suis tout entier à toi, je t'ai donné mon cœur et tu peux en disposer. Pour toi je n'hésiterai pas à sacrifier ma vie. Que m'importent tous ceux qui m'entourent, depuis que mes yeux t'ont vue, personne ne peut plus arrêter mon regard. Tu l'occupes tout entier. Tu n'as pas d'égale dans ce monde, c'est de ton cœur que je suis épris. Je ferai tout ce que tu me demanderas. Pour toi, je me jetterais au feu, je me précipiterais dans un puits. Tu détiens ma vie et ma mort. J'ai été contraint à ce mariage, je m'y suis soumis pour continuer à venir te voir. Sans lui, je serais emprisonné. Je serais mort, tu n'aurais plus rien su de moi et tu aurais sombré dans les tourments les plus noirs jusqu'à en perdre toi-même la vie. Crois-moi, si j'ai accepté ce mariage c'est par amour pour toi en non par amour de la vie. »*

Bakawali ne décolère pas : *« Comment peux-tu mentir ainsi ? On ne peut forcer quelqu'un à se marier ! Je sais maintenant ce qu'il en est de ta fidélité et de ton amour. Quitte ce temple, cours à ta passion nouvelle et abandonne-moi à ma peine ! Dans l'état où je me trouve, il ne me reste plus qu'à invoquer Dieu. »*

Ces mots de Bakawali emplissent Taj-ulmuluk d'une si profonde douleur qu'il se met à genoux et pleure. Ses pleurs entraînent les pleurs de Bakawali. Quand ils ont fini de pleurer, Bakawali dit : *« Je me suis fâchée mais je ne veux que ton bonheur. Ce que tu as fait est très bien. Je me sacrifierai pour toi. Quand bien même des milliers de femmes vivraient auprès de toi, tu resterais le bien-aimé de mon cœur et de mon âme. »*

À l'aurore aux doigts de rose, Taj rentre rejoindre Chitrawat encore endormie.

Désormais il passe chaque nuit avec Bakawali et chaque journée avec Chitrawat. Celle-ci brûle d'amour pour Taj, mais elle se heurte à la douce indifférence de Taj. Elle ne comprend pas que ce feu qui la consume ne se communique pas à ce prince qu'elle a choisi pour époux. Elle s'en plaint à son père qui fait épier jour et nuit, les faits et gestes de Taj.

Ayant appris qu'il se rend chaque nuit dans un temple, il ordonne de le faire détruire et d'en jeter les pierres dans la rivière.

Taj en est désespéré. Impuissant, il se tourne vers Chitrawat, la regarde, et cette fois, écoute ses désirs.

* * *

ॐ भूर् भुवः स्वः तत् सवितुर् वरेण्यम्।
भर्गो देवस्य धीमहि धियो यो नः प्रचोदयात् ॥

*AVM Bhur bhuvah svahah tat savitur varenyam
Bhargo Devasya dheemahi dheeyo yonah prachodayaat*

*Ô Toi qui transcendes le temps
Soleil qui est Être Conscience Béatitude
Par la contemplation de ta lumière absolue
Éclaire-nous et confère-nous la Connaissance suprême
Gayatri mantra*

Taj se rend souvent sur les lieux du temple. Sur son emplacement, un laboureur cultive la terre et y sème des graines de moutarde. Une fois mûres, il en fait de l'huile. Après y avoir goûté, lui et sa femme, un événement étonnant se produit. La femme stérile jusqu'ici se trouve enceinte. Elle met au monde une fille d'une grande beauté. Le bouche à oreille fait connaître cette chose extraordinaire à la ville tout entière. Taj ne cesse de venir se promener de ce côté. Un jour, il fait venir le laboureur et sa fille et reconnaît dans ses traits le visage de sa chère Bakawali. Il accorde au brave homme une somme d'argent conséquente en lui recommandant de prendre grand soin d'elle et de lui donner la meilleure éducation. La beauté de la jeune fille grandit avec elle. À sept ans, les demandes en mariage affluent en grand nombre. Le père, par délicatesse pour Taj-ulmuluk, refuse toutes les demandes et annonce que sa fille choisira elle-même son mari.

Elle a dix ans quand Taj fait connaître son désir de la prendre pour épouse. Comment un laboureur deviendrait-il le gendre du roi ? Bakawali alors révèle au laboureur son nom et sa nature céleste. Elle lui dit que Taj-ulmuluk est celui qui sera son époux mais qu'il doit encore attendre deux ans.

Au jour de ses douze ans, le char céleste et son cortège de fées apporte à Bakawali la robe et les parures de circonstance. Ainsi vêtue d'une magnifique robe et parée de bijoux les plus précieux, elle montre à son père un chaudron rempli de pièces d'or enfoui derrière sa maison avant de le quitter. Installée sur le chariot d'or porté par les fées, elle rejoint Taj en son palais.

* * *

Elle s'avance seule jusqu'à eux. Elle salue et embrasse chaleureusement Chitrawat comme elle aurait embrassé sa sœur en lui disant que sa présence ne doit rien changer entre eux. Taj et elle se retrouvent et se racontent mutuellement les événements vécus l'un sans l'autre.

Les fées envahissent l'île et la ville. Le roi, Chitr-saïn, inquiet, accourt au palais de sa fille. Taj-ulmuluk le reçoit avec les honneurs qui lui sont dus et prend le temps de lui raconter son histoire liée à celle de Bakawali. Chitr-saïn, heureux, prend la main de sa fille et la met dans la main de Bakawali scellant ainsi leur lien indéfectible.

Taj monte dans le chariot d'or, Bakawali s'installe à sa droite, Chitrawat à sa gauche. En un instant, ils sont transportés au palais de Taj-ulmuluk. Le palais qui semblait endormi, s'éveille à leur arrivée. Lakkha et Mahmouda les accueillent avec joie.

Les familles de la terre et du ciel se rejoignent. Que la fête commence !



Rose de porcelaine, Jardin Gonthier, Rivière Saint-Louis, Réunion.



Céline Notheaux : *De son coup de glotte au A*

« Les réalités sont multiples comme les voiles qui sont infinies. Ne pas oublier de les tirer. »

En Égypte la tête du bœuf ou de la vache sert à signifier un mot commençant par une voyelle. La Vache est le symbole de la déesse Hathor, Déesse du Ciel et de l'Amour qui soutient le soleil entre ses deux cornes. La Vache sacrée dont le ventre porte les étoiles représente la voûte céleste. Le mystère des voiles de la Déesse Isis est évoqué dans le roman d'Apulée : *L'Âne d'or*. En Inde, ce sont les voiles de Mâyâ qui obscurcissent le rayonnement de l'Absolu. Lever les voiles de la Divinité, c'est révéler la lumière, au risque de s'y perdre. Selon un hadith, « Dieu se cache par soixante-dix mille voiles de lumière et de ténèbres ; s'Il les enlevait, les fulgurations de Sa Face consumeraient quiconque Le regarde. »

**COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE DU
29-30 NOVEMBRE / 1^{er} DECEMBRE 2019**



Abbaye de Pontigny

Ce séminaire de fin d'année 2019 nous a permis de nous retrouver en petit comité chez Marie France, dont il convient de souligner à nouveau les qualités d'accueil. Plusieurs thèmes ont été abordés en fonction de l'ordre du jour préparé par Jacques. Nous avons été heureux de pouvoir échanger entre nous en toute convivialité. Il est si rare de pouvoir parler et écouter à ce niveau dans notre existence mondaine de tous les jours. Après avoir approfondi le logion 70, nous avons ainsi évoqué la vie et l'œuvre de Jung, Maître Eckhart, Rimbaud ou Luis Ansa...

Maya nous a apporté des précisions intéressantes sur Jung. Ainsi lorsqu'il parle du Soi, ce n'est pas à l'Atman des Upanishads, sans forme et identique au Brahman, qu'il se réfère. C'est plutôt à une sorte de centre de la personnalité, d'archétype de la conscience et du moi, regroupant l'inconscient personnel et l'inconscient collectif. Cette entité a pris pour lui une forme, celle d'Abraxas (grec : *Ἀβραξας*), étrange divinité gnostique avec une tête de coq et des pieds se terminant en serpents. Jung envisageait par contre par-delà un élément transcendant nous

rapprochant du divin. Une objection a toutefois été levée. Si Jung s'est effectivement intéressé à l'hermétisme et à la gnose, sa démarche psychanalytique a-t-elle vraiment un intérêt pour un gnostique ? Une telle thérapie n'est-elle pas au mieux une étape intermédiaire, encore bien éloignée de la gnose pure ?

Maître Eckhart ne cesse d'être découvert et redécouvert, y compris par ceux qui dans l'Église veulent aujourd'hui le réhabiliter pour mieux le récupérer. Mais seul le gnostique sait entendre le gnostique et sa voix résonne toujours en nous chaque fois que nous nous penchons sur son œuvre. Nous nous sommes plus particulièrement intéressés aux sources citées par Eckhart et notamment à Maïmonide dont Christine nous a montré l'importance que lui accordait le maître rhénan. Les prochains cahiers seront consacrés à ce parallèle entre ces deux grands maîtres médiévaux mais toujours d'actualité.

Gnose et poésie font bon ménage. Le Rimbaud des *Voyelles* était-il gnostique sans le savoir ? Ce qui est sûr c'est que son *Alchimie du Verbe* l'a précipité sur la voie d'une initiation sauvage qui l'a conduit à voir « ce que l'homme a cru voir » puis à se retirer dans le silence de l'inexprimable. Lorsque nous écoutons Claude réciter *Le Bateau ivre*, n'avons-nous pas l'impression d'entendre une longue litanie de mantras, à l'image des hymnes védiques...

Christian nous a fait découvrir les voies du chamanisme à travers « *Les sept plumes de l'Aigle* » et les écrits de Luis Ansa qui insiste sur l'importance du corps et des sens dans « *La Voie du sentir* ».

Il nous a aussi parlé de Mata Amritanandamayi plus connue sous le nom d'Amma dont il a écouté quelques discours qui lui ont paru clairs, simples, directs tout en étant non-dualistes. Christine nous confirme l'aura que dégage Amma et la sensation de paix que l'on ressent lorsque l'on est en sa présence. Ce qui peut déranger, c'est le véritable culte dévotionnel dont elle fait l'objet en Inde. Mais il faut bien voir que nous sommes dans un monde culturel radicalement différent du nôtre. Reconnaisant en Amma l'incarnation de Devi, les Indiens la vénèrent comme telle, c'est-à-dire comme une déesse avec tout le faste et l'éclat que cela suppose chez eux. Alors que l'Inde traite les éveillés comme des manifestations divines, l'Occident préfère les rejeter, autrefois en les éliminant physiquement, de nos jours en les ignorant. Et c'est grâce à ce culte, que les Gurus sont les seuls en Inde à pouvoir lever des fonds qui permettent de financer des œuvres charitables. Amma a ainsi pu créer hôpitaux, écoles, universités au Kérala et dans toute l'Inde.

De retour chez lui, Christian nous a laissé par mail ses impressions sur ce séminaire, le premier pour lui à Pontigny :

« Merci pour ce séminaire passionnant et ces réunions qui perdurent 25 ans après qu'Émile n'y participe plus. Son esprit est-il toujours présent, à défaut de sa parole vivante ?

À la lumière du chamanisme fondé sur le sentir du corps et sur l'abandon de la pensée dominatrice je vois combien et à quel point nous sommes si handicapés par la domination en nous de la tête qui pense, du ventre qui s'émeut, et du cœur qui attend. Nous parlons énormément des gnostiques historiques et autres, de leur histoire, de leur époque, du contexte de leur existence, mais nous parlons bien peu EN gnostiques, focalisés sur leur histoire et négligeant leurs paroles, alors que le gnostique n'a pas d'histoire, et c'est quand même là la clé de voûte ou la pierre d'angle. Qu'est-il dit quand on affirme que le gnostique n'a pas d'histoire ? sinon qu'il n'est pas ce qui paraît, ni gloire historique ni quotidien ordinaire, mais qu'il est CE QU'IL DIT. Alors, que disons-nous ? Allons-nous jusqu'à notre dernier souffle subir l'anthropomorphisme de notre domestication ou bien entendons-nous enfin et tout de suite que formes et noms ne sont que vapeur et fantômes ? Les vieilles habitudes nous poussent à la culture des images et des histoires surtout lorsque nous sommes en groupe, même celui-ci ; d'ailleurs elles nous poussent à cultiver ...la culture, le savoir... Comme l'a fait remarquer quelqu'un pendant le séminaire, bien sûr que tout ce qui est dit peut être vu comme intellect, ou pris comme tel PAR l'intellect. Car lorsqu'une chose est dite elle est reçue et déformée par les grilles de lecture de chacun. Une parole et des propos "habités" c'est-à-dire éprouvés par la bouche qui parle pourra être vue comme limitée à des concepts par celui à qui elle ne "parle" pas. Abandon est un maître mot pour moi depuis quelques années, je le partage avec vous, avec toute la puissance qu'il peut avoir quand je lui accorde mon entière attention. »

Ce à quoi Jacques a répondu : « Tu as raison, Christian, le dialogue devrait s'inscrire dans le seul silence, celui qui résulte du simple senti... Cela étant, j'ai été très heureux de ton retour parmi nous, qui n'a, pour autant, pas tenu le senti de côté !... Continue bien sur cette voie. »

Christian a certes raison de trouver que nous avons trop tendance à parler des gnostiques et de l'histoire d'une gnose qui est pourtant sans histoire puisqu'elle est sans commencement et sans fin... Ceci dit, il nous importe de discriminer les gnostiques et la gnose authentiques de leurs contrefaçons. Il est important de comprendre pourquoi et comment certains gnostiques persécutés de leur temps font aujourd'hui l'objet d'une tentative de récupération. C'est notamment le cas de Maître Eckhart qui « a voulu en savoir plus qu'il convenait. » La grande vertu du gnostique c'est aussi de savoir être à l'écoute et sentir comment

le long fleuve de la Gnose s'écoule à travers les siècles par tant de bouches différentes : « *Heureux sont-ils ceux que l'on a persécutés dans leur cœur.* »

D'ailleurs si l'on se réfère aux premiers cahiers Métanoïa et aux ouvrages d'Émile, ce dernier a consacré une bonne partie de son œuvre à une recherche historique et psychanalytique : étude d'un point de vue gnostique des personnages mythiques de Moïse et de Saint Paul, réhabilitation de Thomas Judas ainsi que des textes gnostiques, à commencer par l'*Évangile selon Thomas* et la bibliothèque de Nag Hammadi... Ce qui est fascinant chez Émile c'est la multitude des angles de vision pris par lui comme autant de repères pour orienter ses recherches : la Gnose bien sûr, mais aussi l'histoire, l'archéologie, l'exégèse biblique, les religions comparées, la psychanalyse... sans oublier les paroles des éveillés de Lao-Tseu à Hui-Neng, d'Eckhart à Nisargadatta.

Durant ce séminaire, nous avons grâce à Christian découvert la *Voie du sentir* selon Luis Ansa ... Quelle joie de rencontrer une nouvelle voix à l'unisson de l'Un ! Une nouvelle lueur dans ce monde d'occultation. Une nouvelle occasion d'explorer la Gnose.

Enfin, à l'issue de notre dernière rencontre, a été diffusée une émission très intéressante animée par Michel Cazenave et consacrée à Maître Eckhart que l'on peut retrouver sur youtube : **Maître Eckhart ou la plénitude de l'abîme.** www.continents-interieurs.info/ Isabelle-Raviolo / Michel-Cazenave / Maitre-Eckhart. Par ailleurs Anasuya nous a donné de ses nouvelles à propos de son dernier livre dans une interview réalisée à Fleurance, le 7 août 2018 dont voici les références : **Toutes les couleurs du soleil levant - Interview avec Anasuya** <https://youtu.be/AeEDei5wj60> - <https://youtu.be/ejGUYxBFZIY>



COURRIER DES LECTEURS

Le 11 janvier 2020

Bonsoir Yves,

Juste un conseil.

Je suis atterrée par l'attitude d'une amie qui n'hésite pas à affirmer, malgré mes vaines protestations pourtant quelque peu étayées, peut-être pas assez, que l'antisémitisme a pris sa source dans l'attitude des juifs qui ont voulu crucifier Jésus ! Pour elle le nouveau testament, c'est... parole d'évangile.

Bien que nous nous intéressions peu à la crucifixion, pourrais-tu me conseiller quelques auteurs, qui se seraient lancés dans la tentative de faire des hypothèses sur les circonstances de la mort de Jésus, si celle-ci a bien eu lieu de cette manière, et notamment l'influence et l'attitude des Romains, qui craignaient trop les Juifs épris de liberté ou révolutionnaires ?

Dans cette éventualité, je te remercie par avance. Et après j'abandonnerais l'idée, auprès de cette personne, de tenter d'ouvrir ce débat...

Christine

*

Le 12 janvier 2020

Bonjour Christine

J'ai lu récemment quelques articles bien étayés sur le sujet de l'antisémitisme dans La Croix, mais je n'ai pas gardé ces numéros que tu peux peut-être retrouver en consultant ce journal dont la version numérique semble plus ouverte que la version papier.

Tu trouveras plusieurs éléments de réponse dans mon livre *En quête de la source*, p. 53 et suivantes ainsi que les références des ouvrages que j'ai consultés, y compris d'auteurs catholiques...

L'une des études les plus sérieuses et les plus complètes est celle de Raphaël Draï, *Lecture de l'évangile selon Luc*, Hermann, 2014.

Même s'il n'évoque pas uniquement le procès de Jésus, tu peux également consulter avec profit l'ouvrage de Bart D. Ehrman, *Jésus avant les évangiles. Comment les premiers chrétiens se sont rappelés, ont transformé et inventé leurs histoires du Sauveur*, Bayard, 2017 p. 214 et suivantes.

L'Église a abandonné la thèse absurde du peuple déicide depuis Vatican II. Jésus n'était-il pas juif si l'on suit les évangiles ?

Aucun auteur sérieux ne soutient encore la thèse de la responsabilité du peuple juif dans la mort de Jésus.

Ton amie retarde un peu. Mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre !

Je suis d'accord avec Luis Ansa lorsqu'il affirme qu'il est grand temps de décrucifier le Christ !...

Yves

*

Je te renvoie également à mon livre sur *Judas*, p. 30 et suivantes :

Le procès de Jésus est une invention tardive destinée à dédouaner les Romains du meurtre de Jésus afin de mieux charger les Juifs (E. Pagels, *The origin of Satan*, Vintage Books, p. XXI). Le texte des évangiles développe un mythe, non un récit historique à prendre au pied de la lettre. Image du Judaïsme, archétype du *déicide*, Judas trahit Jésus comme le peuple élu trahit l'Alliance. Tous deux renient Jésus et le livrent à Satan. Leur responsabilité est identique. Judas est la mauvaise conscience du christianisme : *L'existence de Judas et sa trahison ne sont pas historiques, car le nom de « Judas » sonne en hébreu comme le nom « Juif »*. *C'est pourquoi Judas a été créé en sorte de pouvoir accuser le Judaïsme d'avoir trahi Jésus. Judas est le Judaïsme, il montre tout simplement l'anti-judaïsme des premiers chrétiens* (J. D. Crossan, *Who killed Jesus?* HarperSanFrancisco, p. 71)... Judas est le prototype du *Juif errant*...

Yves

*

Le 13 janvier 2020

Cher Yves,

Je viens de terminer de lire les articles du Métanoïa. Merci pour cet envoi. C'est très exactement ma conception de ce qu'est la Vérité. Cela me fait du bien de ne pas me savoir trop seul à parler de Jésus le gnostique bien plus que de Jésus le catholique. Je suis justement en train d'adapter mes trois thèses d'un Jésus né un siècle avant notre ère et ayant passé toute son enfance dans le village de Gamla au nord-est de Tibériade, jusqu'à l'âge de 12 ans...etc. Je le fais sous forme de questions-réponses afin que cela soit plus facile pour le lecteur. J'ai établi cette thèse en juxtaposant très exactement trois sources de la vie de Jésus :

1 – Le Jésus le plus ancien, le Maître de Justice essénien de Qumrân (appelé le Juste) ;

2 – Le Jehoshuah juif tel qu'il apparaît dans le Talmud (et autres). Ces deux maîtres nés un siècle avant notre ère, en l'an 105 comme me le confia un frère druze ;

3 – Le Jésus catholique absolument inconnu des historiens grecs et romains, ainsi que des archives du judaïsme. Même Flavius ne mentionne que Jean Baptiste !

Je retrouve ainsi la plupart des dates importantes de son histoire jusqu'à sa crucifixion en l'an 64 avant notre ère, à l'âge de 41 ans. On trouve un infanticide en Palestine en – 88, le seul, selon les sources consultées, qui eut lieu en Palestine, infanticide qui causa la fuite en Egypte de milliers de Juifs, dont Jehoshuah. Je retrouve une trahison, un jugement, une crucifixion et une résurrection, sans oublier les 2 et 3 des parents ayant le nom de Joseph et Myriam. J'ai même retrouvé les affirmations d'un Père de l'Eglise qui faisait naître Jésus à cette époque.

Bref j'ai rassemblé un nombre de preuves suffisantes pour tenter une enquête plus approfondie (par des personnes plus érudites et en meilleure forme physique pour aller sur place). Ma dernière entreprise fut d'aller voir cette ville de Gamla en ruine qui n'avait pas bougé depuis sa destruction et comportait l'une des plus vieilles synagogues d'Israël, lieu d'où l'on chercha à jeter Jésus dans le vide...

Michel

*

Le 14 janvier 2020

Bonjour Michel

...Je suis d'accord pour reconnaître que l'idée de Christ (Messie) est antérieure à notre ère puisque c'est une invention du peuple juif. Il y a effectivement bien des points communs entre le Maître de Justice essénien et le Christ des églises chrétiennes. Nous estimons à Métanoïa que le christianisme tel que nous le connaissons est une invention de Paul qui n'a jamais connu Jésus ni reçu son enseignement et qui, à partir d'une vision, a créé les mythes fondateurs de la nouvelle religion. Émile Gillibert a largement exploré ce champ d'investigation dans *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*. Dès lors ce sont les paroles de Jésus telles qu'elles sont retranscrites dans l'*Évangile selon Thomas* qui nous intéressent plus que le personnage historique dont les canoniques développent la légende dorée.

En ce qui concerne Flavius Josèphe, voilà ce que j'ai trouvé dans le livre de Jacques Duquesne. Flavius Josèphe, auteur de la « *Guerre des juifs* » et des « *Antiquités judaïques* », fait au 1^{er} siècle de notre ère une brève allusion à Jésus. Cette allusion a longtemps semblé suspecte à cause des ajouts ultérieurs des copistes chrétiens. Il existe toutefois une version, rapportée dans des documents syriens, qui semble aujourd'hui plus authentique. Flavius Josèphe y écrit : « *À cette époque-là, il y eut un homme sage, dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir* (Jacques Duquesne, *Jésus, J'ai lu*, p. 257) ». À vérifier bien sûr. Par ailleurs Tacite parle des chrétiens rendus responsables par Néron de l'incendie de Rome : « *Celui qui est à l'origine de ce nom est Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été condamné à mort par le procureur Ponce Pilate* (Annales, XV, XLIV, 3 trad. P. Grimal in *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, p. 775) »...

Yves

*

Le 19 mars 2020

Ça y est, le monde est enfin gnostique !!! Pourquoi battez-vous la campagne ?... Log 78... Un disciple demande à un maître : Pouvez-vous me parler de Dieu ? Il répond : Pourquoi es-tu sorti ??? RESTEZ CHEZ VOUS !!! Restez en vous.

Christian

*

Le 22 mars 2020

Oui, Christian, ceux qui ont sur eux des vêtements délicats ne pourront connaître la vérité, car ils sont en dehors d'eux-mêmes.

Le confinement, c'est l'occasion de se "retrouver en soi".

Ne passons pas à côté de cette belle occasion !...

Jacques

*

Le 21 mars 2020

Bonjour à Toutes, et Tous

J'espère que vous allez bien ainsi que vos proches ? En ce temps digne d'un film de sciences fictions, mais qui est très riche aussi pour ceux qui peuvent, pour se retrouver Soi ! Contempler, créer, méditer... Aussi de mon côté tout va bien...

J'ai la grande chance de vivre près du poumon de Paris, et d'avoir le lac Daumesnil, donc pour ma promenade d'équilibre, c'est un grand luxe !!! Cette période actuelle m'amène donc à me poser profondément et être dans le présent, au fond c'est une opportunité d'un voyage IMMOBILE et INTÉRIEUR !!!

Ne rien prévoir, ÊTRE... Juste là et maintenant ...

Nadia



Heureux êtes-vous, monakhos, élus, parce que vous trouverez le Royaume. Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez. (log. 49)

Une rencontre inattendue



XAVIER GORCE, LE MONDE DU 31 MARS 2020

*...ils sont venus au monde vides
et en sont même à tenter de repartir vides.
Mais voilà, maintenant ils sont ivres.
Quand ils auront rejeté leur vin,
alors ils changeront de mentalité.*

Log. 28

BIBLIOGRAPHIE

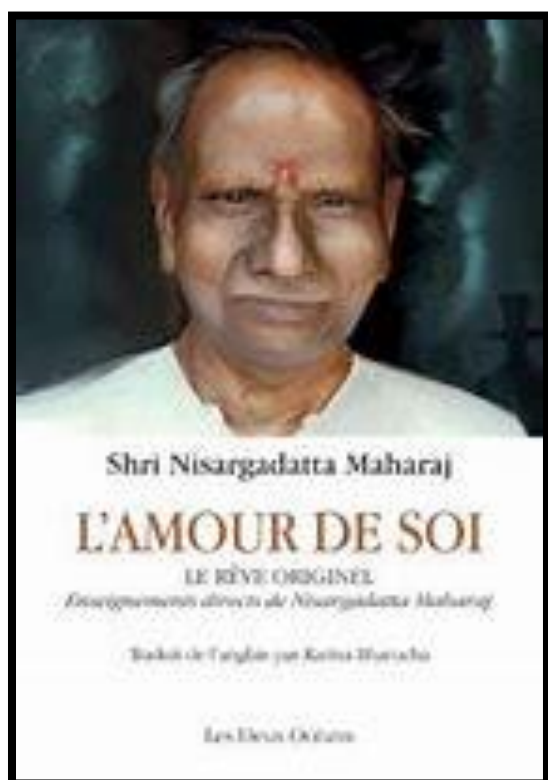
SHRI NISARGADATTA MAHARAJ

L'AMOUR DE SOI

LE RÊVE ORIGINEL

Traduit de l'anglais par Karina Bharucha

Les Deux Océans, 2019



Shri Nisargadatta Maharaj est incontestablement l'un des plus grands maîtres non dualistes de tous les temps. Il s'exprimait en marathi, sa langue natale, et ses paroles étaient ensuite traduites en anglais. Le traducteur devrait avoir une connaissance fine, non seulement des enseignements de Maharaj, mais aussi des subtilités de son langage et de son idiome pédagogique.

Ceux qui ont eu la chance de se trouver en présence de Nisargadatta Maharaj, estiment que son enseignement a atteint sa plus haute intensité au cours des cinq dernières années de sa vie. À cette époque, un jeune disciple, Dinkar Kshirsagar, assistait aux satsangs. Chaque fois qu'il était frappé par les paroles de Maharaj, Dinkar les notait scrupuleusement en marathi dans un cahier. Même s'il ne prenait pas note de chaque mot, ces citations méticuleuses et non filtrées constituent l'essence même des enseignements vi-

vants en train de se manifester à travers Maharaj. Fidèles reflets du message de Maharaj, ces extraits illustrent son enracinement inébranlable dans le Soi ainsi que sa compassion naturelle pour le chercheur spirituel.

Initialement publiés en langue marathi, sous le titre *Atmaprem*, ces satsangs ont été ensuite traduits en anglais par Mohan Gaitonde, le « traducteur du soir » de Nisargadatta Maharaj, qui a eu le privilège d'être à ses côtés de 1979 à 1981. Des années de traduction intuitive des paroles de Maharaj en sa présence, lui ont permis d'avoir en quelque sorte l'oreille du Maître. La traduction de cet ouvrage est donc un merveilleux cadeau !

*

Vous n'êtes pas votre corps, mais vous êtes la conscience dans le corps, en raison de laquelle vous avez la conscience « je suis ». C'est sans mots, juste de l'être pur. C'est devenu l'âme du monde. En l'absence de votre conscience, il n'y aura pas l'expérience du monde. Alors vous êtes la conscience... La méditation signifie que vous devez tenir la conscience seule. La conscience doit prêter attention à elle-même ? Cette conscience est *Ishvara* (Dieu)...

La connaissance « je suis » est Dieu. C'est *Ishvara*, ainsi que *maya*. *Maya* est le pouvoir de Dieu. Tous les noms de Dieu sont seulement les noms de cette conscience sous des formes différentes...

L'amour de soi qui est apparu dans le corps, c'est *Ishvara*. Afin d'apaiser cet amour, considérez-le comme le Guru, la Connaissance, la dévotion – et célébrez-le. Méditez sur l'amour de soi comme votre Guru. Il n'y a pas d'incarnations, de *maya*, ou de Brahman, comme l'amour de Soi.

Stabilisez-vous dans la méditation. Ayez la conviction que vous n'êtes pas votre corps, mais seulement la conscience pure. Alors, la fontaine de la connaissance du Soi jaillira de l'intérieur.

p. 19

Laissez tomber tout ce que vous n'êtes pas... Pensez seulement à ce que vous êtes vraiment. Oubliez le reste. Pensez seulement à comment vous en êtes venu à connaître votre existence, et quand.

Celui qui a un intellect vif devient libre en un rien de temps, juste en écoutant.

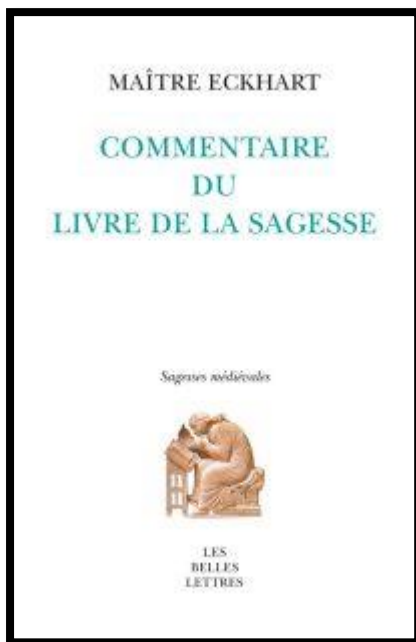
Il n'y a pas de « faiseur » ou d'arrangeur d'aucune de nos expériences, y compris celle du monde. Tout cela est un événement spontané. Le fait est qu'en réalité, il n'y a rien. Où est le milieu, quand il n'y a ni début ni fin ? Malgré cela, les gens sont occupés avec leurs pratiques selon leurs concepts. C'est difficile de demeurer tranquille ; donc, c'est naturel et confortable de s'impliquer dans des activités.

Après être venu ici, si quelqu'un se souvient vraiment, ne serait-ce que de quelques phrases, plus aucune spiritualité ne sera nécessaire.

p. 21

*

MAÎTRE ECKHART
COMMENTAIRE DU LIVRE DE LA SAGESSE
Traduction par Jean-Claude Lagarigue & Jean Devriendt
Introduction et commentaires par Marie-Anne Vannier
Les Belles Lettres 2015



Première traduction française du *Commentaire de la Sagesse*, cet ouvrage rend accessible une œuvre majeure d'Eckhart, en la situant dans son contexte : celui de son enseignement parisien. Illustrant l'unité organique de l'œuvre tripartite, qui est partiellement perdue, le *Commentaire de la Sagesse* nous donne un aperçu de cette grande synthèse théologique où, à partir de l'Écriture, qu'il lit en tenant compte de l'apport de Maïmonide et des Pères, Eckhart apporte sa propre vision de la sagesse. Articulant son commentaire autour de la figure du juste, il envisage le passage de la création à la création nouvelle et montre comment la Trinité rend possible la naissance de Dieu dans l'âme.

*

Cherchez le Seigneur dans la simplicité du cœur (Sg I, 1)

Il faut que tu comprennes que tu ne dois tendre vers rien d'autre que Dieu : tu ne dois rien chercher d'autre, ni te mettre en quête de rien d'autre que Lui. Alors si rien d'autre n'existe pour toi, Il sera pour toi un *fardeau léger*, parce que seul un moteur très haut placé est capable d'imprimer un mouvement très doux. En effet plus le moteur est haut placé, et plus le mouvement est doux... celui, en effet, qui envisage ce qu'il cherche comme quelque chose qui est hors de Dieu ou à côté de Dieu, ou bien encore autre que Dieu, ne juge pas bien à propos de Dieu. En effet rien ne peut être hors de Dieu... Et c'est pourquoi il est dit expressément juste avant : *Ayez de droites pensées à propos de Dieu*, et juste après : *Cherchez le Seigneur dans la simplicité du cœur...*

(p. 72)

*

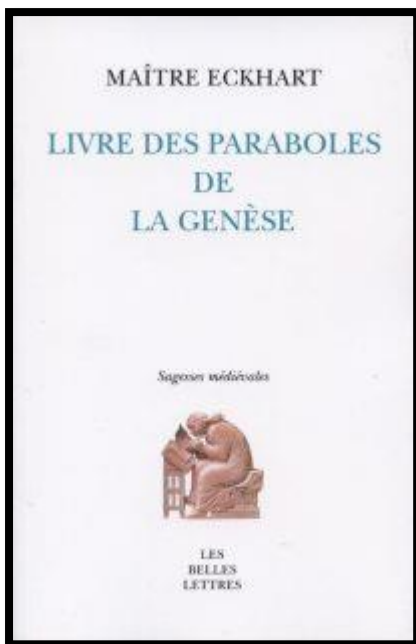
MAÎTRE ECKHART LIVRE DES PARABOLES DE LA GENÈSE

Traduction par Jean-Claude Lagarigue

Introduction par Marie-Anne Vannier

& Maxime Mauriège

Les Belles Lettres 2016



Traduit pour la première fois en français, le *Livre des Paraboles de la Genèse* est un ouvrage essentiel de Maître Eckhart, où l'on retrouve les grands thèmes de son œuvre : Dieu est un et trine, l'image de Dieu en l'homme ne peut être perdue. À l'instar de saint Augustin, Eckhart, *Magister in Sacra Pagina* et prédicateur, reprend plusieurs fois son commentaire de la Genèse pour en dégager le véritable sens. Sa méthode parabolique, empruntée à Maïmonide, n'a qu'un but : rendre ce texte fondamental de l'Écriture accessible à tous.

*

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre (Gn I, 1)

On explique ce passage de façon symbolique ou allégorique, sur le plan des réalités divines et des réalités naturelles...

Premièrement, on apprend comment il se fait que la procession du Fils et du Saint-Esprit par le Père demeure au sein de l'Un, ne procède pas hors de l'Un, ni ne sort de l'Un ; c'est pourquoi *ces trois sont un* (I Jn 5, 7). De même, on apprend que cette procession n'est pas une manière de faire quelque chose ni une création, et donc que ce qui procède n'est pas fait ni créé. De même, on découvre, deuxièmement, comment et pourquoi Dieu est un. Troisièmement, comment de l'un, en tant qu'il est un, procède toujours l'un ou l'unique. Pareillement, comment ce qui s'échappe de l'un vient se placer immédiatement dans le deux. Pareillement, comment un est un nombre plus grand qu'un autre...

p. 67

*

...Car du fait même que Dieu est purement et simplement le Principe, il s'ensuit que le Principe est Dieu et qu'il est un, et que son opération est, par voie de conséquence, nécessairement une, puisqu'elle est en Lui et par Lui. Ce qui est dans l'Un, en effet, est un...

(p. 84-85)

...dans les réalités divines, ce qui provient et est produit, mais n'est pas éconduit ou conduit dehors, c'est-à-dire hors de l'Un -autrement dit le Fils et le Saint-Esprit, qui ne sont pas hors de l'Un, mais sont une seule et même chose que l'Un ou l'Unité unique elle-même – n'est pas un effet du Père, ... ni fait hors du Père : le Fils et le Saint-Esprit sont en effet antérieurs et viennent avant l'effectuation et la création...

... le Fils est dans le Père, et le Père dans le Fils... Il en va de la même façon à propos du Saint-Esprit, qui est dans le Fils tout en ayant le Fils en Lui : Il est lui-même dans le Père tandis que le Père est en Lui, et il est lui-même avec le Fils et avec le Père... Il résulte de là que les réalités divines ne sont pas des choses faites ou créées, puisqu'elles sont antérieures à ces dernières, et que le Père n'est pas leur cause. Et il en va ainsi généralement à propos de toutes les réalités qui soit sont l'Un et se convertissent avec l'Un, soit proviennent de l'Un mais demeurent dans l'Un parce qu'elles sont antérieures à tout ce qui se place ou peut se placer hors de l'Un...

...celui qui procède est *autre* que celui dont il procède, mais n'est pas *autre* chose que lui...

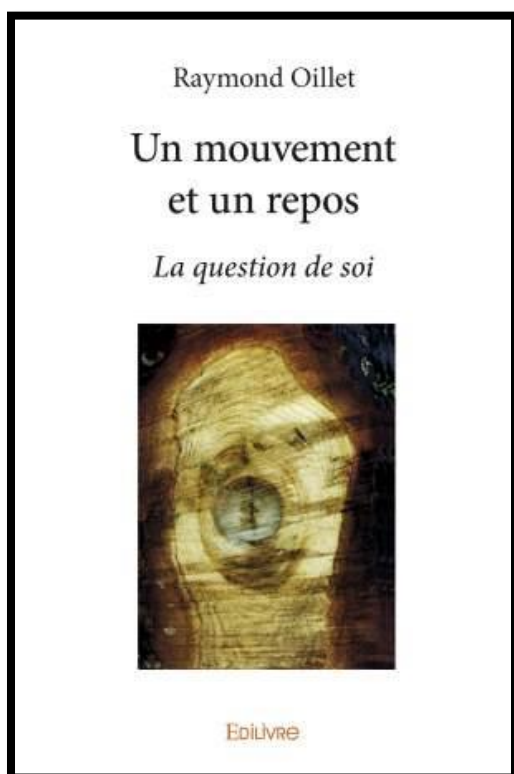
...Il n'y a qu'une opération qui est semblablement celle du Fils et du Saint-Esprit, à savoir celle du Père. Et c'est bien ce qui est dit ici : *Dieu créa*. Dieu est en effet un dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit... Dieu est en effet unique, tout comme son opération, qui n'est pas divisée en de nombreuses parties ; mais il réunit et rassemble en soi les choses nombreuses et divisées. Il en va ainsi aussi de l'un ou unité, qui n'est pas divisé par les nombres, puisqu'il réunit en soi les nombres...

... il faut savoir principalement que la nature ne fait pas de saut, mais que par un processus ordonné ou un ordre progressif, elle peut se défaire peu à peu et s'affaiblir lentement ; c'est pour cette raison que la première chute ou éloignement de l'un est dans le deux et seulement le deux...

p. 86-87

*

RAYMOND OILLET
UN MOUVEMENT ET UN REPOS
La question de soi
Édilivre 2020



Je suis heureux d'annoncer la publication par Edilivre de mon nouveau livre : *Un mouvement et un repos, la question de soi*. J'y reprends comme je l'avais fait précédemment dans *Connaissance du matin*, des articles de mon blog mais tous centrés cette fois sur la question de soi, c'est-à-dire l'identité du sujet et l'amphibolie. J'aborderai l'autre point de vue, celui de la réalité totale moi-monde dans un prochain livre. Mais la question traitée cette fois l'est essentiellement dans la perspective de dissiper tout malentendu : répondre à la question 'qui suis-je' ne consiste pas à renforcer son ego ou à légitimer quelque dimension psychologique de soi. Non, nulle introspection ici mais cet effort de connaissance qui vise à délivrer la co-connaissance des confusions de l'ignorance native, à découvrir cette vérité magnifiquement énoncée par le grand Soufi Ibn'Arabî : « Tu es Lui et tu n'es pas Lui »

Le travail que je présente ici n'est pas seulement un prolongement de mon précédent livre *Connaissance du matin* qui reprenait et enrichissait des thèmes déjà exposés dans la *Création* et qui ouvrait déjà les voies d'une *vie poétique* à propos de laquelle je me suis bien expliqué. Je propose cette fois une coupe encore plus franche dans le vif du sujet, soit le développement de la section consacrée à l'amphibolie, une coupe plus profonde concernant ces deux réalités qui n'en sont qu'une seule : *un mouvement et un repos*, comme il est dit dans la tradition que je vais évoquer, mais sans confusion, en accordant la plus grande attention à la *conjonction* miraculeuse, ce terme-là...

Le mystère, le seul vrai mystère est là tout entier : mystère de la création par débordement (*ebullitio*) et à fin d'exhaussement... épreuve et preuve, personnelle, et je le dis sans hésiter, j'ajoute : cosmique. Mais pas ce qui se rapporte à la création comme processus "objectif" de parution d'un monde ; ici plutôt ce qui se rapporte uniquement à l'identité et précisément l'identité du sujet :

Moi. Autrement dit la Vie. Le lieu éminemment subjectif de la parution de toutes choses.

Est-ce l’aveu d’un recours, voire d’un retour, à la dimension psychologique du “moi”, à l’introspection même ? Dans mes précédents livres, il apparaît bien que non – j’espère ! Jamais même !

Couverture : Silhouette, écorce (Photo RO)

*

L’*Évangile de Thomas*... détient toutes les clefs d’une gnose malheureusement bien éparpillée en ‘gnosticismes’ aux accents très diversifiés, stigmatisée par les premiers hérésiologues de l’ère chrétienne, méconnue encore tant qu’on veut la réduire aux croyances qui ont pu se répandre dans certains milieux du premier christianisme, un dualisme qui oppose bien et mal, diffusés presque magiquement pour illustrer une tragédie cosmique, ce combat titanesque entre lumière et obscurité, et l’attente finalement d’un salut promis à la fin des temps grâce à l’intercession d’un messie. Gnose signifiant aussi connaissance, des interprétations plus subtiles ont vu le jour, portant sur la connaissance de soi, la découverte intérieure de cette perle de sagesse incorruptible et cachée, dissimulée dans l’antre du cœur de l’authentique chercheur. Lumière délivrée cette fois, elle donnerait connaissance et pouvoir, le règne comme l’immortalité, une déification réalisée dès cette vie-ci. Croyances toutes dérivées d’un enseignement infiniment plus simple, et plus robuste aussi, avec ses questions elles-mêmes tellement plus éclairantes que ses réponses, un renvoi permanent au questionneur, aux penchants de cette pensée qui vise perpétuellement à l’objectivation, à l’assurance d’une existence indéfiniment préservée des flétrissures du temps et de la mort. On pourrait énumérer sans fin cette litanie de peurs et de préjugés, la constitution mentale, fondamentale de toutes les croyances religieuses, leur obscurantisme si bien dissimulé par leurs théologies aussi foisonnantes que contradictoires. Le Tout et l’Un, la Création et sa perpétuation en flux d’images apparaissant au miroir de la conscience, rivalité de contraires et jeu de conquête amoureuse, floraison d’intelligence et de sensibilité vive – Vie qui se donne en Deux et s’éprouve en esprit aux conditions mêmes de sa parution multiple, figurale : un miracle permanent ! Mais qui ne se dit pas non plus, ne se décline pas d’une seule logique, fût-elle multipolaire, englobante, totalisante : qui s’éprouve seulement, renvoyant ainsi à la royauté sans comparaison de qui dit ‘je’ et ‘moi’ sans ‘rejet ni lien réciproque’, à la royauté du sujet dialectique et néanmoins uni, de l’image formée et parfaite qui célèbre sa lumière matricielle, existence unique comme figure d’une essence éternellement féconde et cachée au secret même de sa manifestation paradoxale. Tout l’*Évangile de Thomas* se résume lui-même par ces mots :

... Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant. Mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté.

Au temps où vous étiez un, vous avez fait le deux : mais alors, étant deux, que ferez-vous ?

Quand vous ferez le deux un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans... une image à la place d'une image, alors vous irez dans le royaume... le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra la fin...
Heureux celui qui était déjà avant d'exister.*

Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout.

Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elle est cachée. Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera, et son image sera cachée par sa lumière.

... lorsque vous verrez vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent ni ne se manifestent, ô combien supporterez-vous ?

Celui qui boit à ma bouche sera comme moi : moi aussi je serai lui...

Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là.

J'ajouterai aujourd'hui ces logia qui traitent la question du monde et du corps, un problème capital de la pensée contemporaine :

Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui...

Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui.

Et je compléterai par ces logia de l'Évangile selon Philippe qui appartenait à la même bibliothèque enfouie au désert de Nag-Hammadi. Ils correspondent précisément aux logia de Thomas et les éclairent avec une force accrue :

Il faut t'éveiller dès ce corps, car tout est en lui : ressusciter dès cette vie.

Ce que nous appelons le monde n'est pas le monde réel, mais si on le voyait avec les yeux de l'Être qui l'informe, on le verrait incorruptible et immortel...

Le Logos est le secret de tout. Quelques-uns qui se connaissent eux-mêmes l'ont connu.

Certains plongèrent dans l'eau ; quand ils en remontèrent ils reconnurent la Présence en tout. C'est pourquoi il n'y a rien à mépriser...

Certains voulurent entrer dans le royaume des cieux en se moquant du monde ; ils en furent chassés, ils n'en étaient pas dignes...

La vérité n'est pas venue dans le monde, nue, mais voilée d'images et d'archétypes... Il faut vraiment renaître à partir de ces images, c'est cela ressusciter...

Si quelqu'un n'est pas d'abord ressuscité, il ne peut que mourir. S'il est déjà ressuscité il est vivant comme Dieu est vivant.

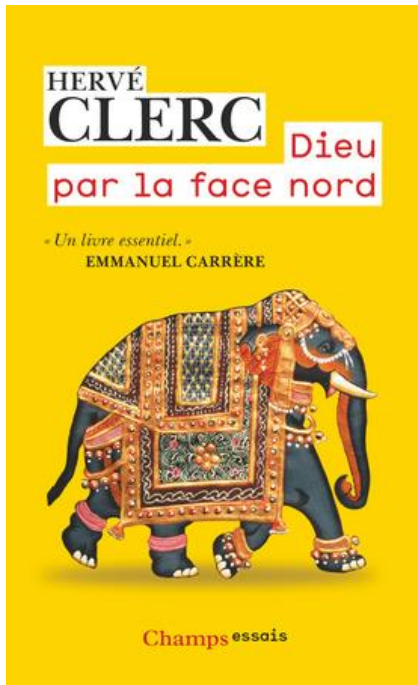
J'ai volontairement isolé ces quelques thèmes, de l'*Évangile de Thomas* d'abord, dont l'importance est ici confirmée par Philippe, et qui sont les termes les plus essentiels du cœur de cette gnose que je veux qualifier d'universelle. Je voudrais encore exprimer mes réserves au sujet de ce concept si controversé. Dernièrement, en feuilletant des ouvrages très récents, je trouvais de nouvelles attaques contre le prétendu syncrétisme qui caractériserait cette 'gnose' – chez Jacques Attali par exemple, qui parle d'une religion Lego, religion de l'ego où chacun viendrait coller à sa convenance toutes les bribes de croyance capables de consolider son individualisme aveugle ; chez Slavoj Zizek, la dénonciation d'un 'gnosticisme' colporté par la communication informatique, n'importe quoi jeté par n'importe qui à la face du monde, et en fait comme la dernière mode, ou la 'figure ultime de l'ultralibéralisme'. Ces auteurs m'étonnent : leur sens critique ne semble par avoir été capable de démasquer l'imposture des grandes religions, particulièrement le judéo-christianisme dans sa version paulinienne, ni la parodie des philosophies médiatiques, *remake* indéfiniment recommencé d'un marxisme ou d'un lacanisme de salon. Que dire et que faire ? Puisque les textes sont là, retrouvés intacts et infalsifiés, contrairement aux 'canoniques' qui sont tous ultérieurs à la constitution des écrits retrouvés à Nag-Hammadi, tous corrigés, on le sait très bien, par des théologiens soucieux de mettre au point un corpus universel de religion destiné à la 'mondialisation' – c'était alors l'impérialisme romain, mais quoi de neuf sous le soleil ? – ce que précisément nos auteurs semblent déplorer.

Pour énumérer ces thèmes, en éclairer une nouvelle fois l'importance, je pourrai souligner une parole à laquelle toutes les autres, plus spécifiquement gnoseologiques, se rattachent : *Le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas...*

p. 404-408



HERVÉ CLERC
DIEU PAR LA FACE NORD
Champs/Flammarion, 2018



Le mot dieu est ambivalent. Il a un adret et un ubac. Une face sud et une face nord.

Quand Nietzsche annonce : « Dieu est mort », il fait référence au dieu personnel, bon, jaloux ou miséricordieux, que le croyant prie dans les églises, mosquées et synagogues. C'est la face sud.

La face nord, il n'en souffle mot. Elle est abrupte, lisse, vertigineuse, sans filet, sans contour, sans fond, nocturne.

C'est elle que nous voyons aujourd'hui pointer à l'horizon. Cela pourrait être le sens, encore caché, de notre modernité.

H. C.

*

« Dieu devient et passe », écrit Eckhart. L'étincelle, qui jaillit du foyer lumineux, disparaît dans la nuit, mais le foyer lui-même ne devient pas, ne passe pas. Dieu peut être saisi, aimé, consommé : il passe. Mais la D^éité est insaisissable, inconsommable et innommable : elle ne passe pas. Dieu et la D^éité sont aussi différents l'un de l'autre que le ciel et la terre, dit maître Eckhart...

« Dieu n'apparaît que là où les créatures le nomment, écrit encore maître Eckhart. Lorsque j'étais dans le fond et le tréfonds, dans le ruisseau et la source de la D^éité, personne ne me demandait où je voulais aller ni ce que je faisais, parce qu'il n'y avait là personne pour m'interroger. Ce n'est qu'une fois écoulées au-dehors que toutes les créatures dirent Dieu ! » ... On s'écrie : Dieu ! parce qu'on *existe* à nouveau ; et Dieu, le pauvre bougre, si infiniment petit lui-aussi, passant, léger, marginal, en comparaison de la D^éité, est prisonnier avec nous dans le filet de l'existence...

Ce jour-là, l'homme est confondu, et quand il crie : Dieu ! ou : Dieu, sauve-moi ! alors c'est sûr, il est loin, très loin de l'unité originelle...

p. 74-75

La déité gît dans le fond et le tréfonds de l'âme. Quand l'homme n'est plus « fixé au-dehors », qu'il n'est retenu par rien, aucun désir, aucune crainte, ni ombre ni image, il tombe dans le tréfonds, dans la « nature originelle » de l'âme... Où tombe-t-il ? Dans la déité, qui est la face nord de Dieu...

... « Quand il te trouve prêt (c'est-à-dire vide), écrit maître Eckhart, il *faut* qu'il entre en action et qu'il se répande en toi, de même que dès que l'air est clair et pur, le soleil doit se répandre et ne peut pas du tout s'en empêcher. » Quand il n'y a plus de voile, la lumière luit. Il ne peut en être autrement...

Maître Eckhart, l'homme qui ne voulait pas être « fixé au-dehors », parce qu'il aimait trop la liberté, disparut un jour sans laisser de trace, comme Lao Tseu, l'énigmatique auteur du Tao té-king...

p. 77-78

Contrairement au témoignage de nos sens – et du plus élémentaire bon sens –, le réel n'est pas fragmenté, individualisé, cloisonné, différencié à l'infini dans l'espace et le temps. Non il est un (islam : *ahad*, hindouisme : *eka*), sans couture, altérité, dénivelé. Il est simple. Il est le Même...

... Il n'y a que lui : « sans second », dit l'Inde, « sans associé », dit l'islam. L'unité est le mystère central des deux religions et, aux dires de ceux qui l'ont approché, le mystère central de la vie, dont l'élite pensante de l'Occident, dans sa très grande majorité, n'a aujourd'hui ni cure ni espérance pour la bonne raison qu'elle n'en a aucune idée.

p. 150-151

Les gnostiques ont émis l'idée que le Dieu créateur n'était pas bon ou avait délégué le travail de création à des divinités de second ordre, pires que lui, ou carrément au diable. D'autres enfin, et c'est la solution la plus simple, pensent que Dieu n'existe pas... ... le problème surgit toujours en relation avec une représentation de Dieu. Supprimez la représentation et le problème disparaît. Il n'y a pas de problème du mal pour l'athée qui ne croit en aucune de ces représentations, ni pour le sage, connaisseur de l'âtman, qui est au-delà de toute représentation. On demandera à quoi il sert, cet âtman des hindous, ce dieu sans mains, sans yeux, sans oreilles, qui n'écoute pas, ne parle pas, que l'on ne prie pas, à qui l'on ne se confie pas dans l'épreuve... Réponse de l'hindou : À rien. Il fait mieux que servir. Il *est*. Il est le réel. Or le réel, si l'on en croit l'hindouisme, est imprégné, dans toutes ses parties, aussi infimes soient-elles, de particules de béatitude (*ânanda*), comme le bonbon de sésame est imprégné de graisse. L'hindou tente de capter cette félicité, cette manne, et de s'en nourrir ... Il sait où diriger son regard. Il sait aussi que le mal se déploie en dehors du réel, dans un entre-deux, qui n'est ni être ni non-être, qu'il nomme Mâyâ.

p. 192

*

Don Miguel RUIZ
LA MAÎTRISE DE L'AMOUR
Apprendre l'art des relations
Éditions Jouvence 1999 / 2017



Dans *La Maîtrise de l'Amour*, don Miguel Ruiz met en lumière les croyances et suppositions fondées sur la peur, qui sapent notre capacité à aimer, créant conflits et souffrances dans nos relations. A l'aide d'histoires et d'allégories puissantes, pour donner vie à son message, Ruiz nous indique comment guérir nos blessures émotionnelles, comment recouvrer la liberté et la joie qui sont nos droits de naissance, ainsi que l'esprit du jeu, indispensable pour établir des relations d'amour. La Maîtrise de l'Amour comprend -La cuisine magique -La chasseresse divine -La voie de la peur, la voie de l'amour -La guérison du corps émotionnel : *« Votre bonheur ne peut venir que de l'intérieur, et il est le fruit de votre amour. Lorsque vous êtes conscient que personne ne peut vous rendre heureux, et que le bonheur est le résultat de votre propre amour, vous découvrez la plus grande maîtrise des Tolteques : la Maîtrise de l'Amour. »*

*

Vous commencez à devenir conscient lorsque vous voyez ce que vous n'êtes pas, lorsque votre esprit commence à comprendre qu'il n'est pas le corps. Votre tête dit : « Qui suis-je ? Suis-je la main ? Si je me la coupe, je suis toujours moi. Je ne suis donc pas la main. » Vous éliminez ce que vous n'êtes pas, jusqu'à ce que, à la fin, ne reste que ce que vous êtes vraiment. Il faut un long cheminement à l'esprit avant qu'il ne trouve sa propre identité. Au cours de ce processus, vous abandonnez votre histoire personnelle, tout ce qui vous rassure, jusqu'à ce que, finalement, vous compreniez ce que vous êtes vraiment.

Vous découvrez alors que vous n'êtes pas ce que vous croyiez être, car vous n'aviez pas choisi ces croyances. Elles étaient déjà là avant que vous ne soyez né. Vous découvrez que vous n'êtes pas non plus le corps, car vous commencez à fonctionner sans lui. Vous commencez à vous rendre compte que vous n'êtes pas le rêve, que vous n'êtes pas le mental. Et si vous allez encore plus en profondeur, vous constaterez que vous n'êtes pas non plus l'âme. Et ce que vous découvrez ensuite est incroyable. Vous réalisez que vous êtes une force – une force qui permet à votre corps de vivre et à votre mental de rêver...

p. 111

Vous êtes la force qui joue avec votre esprit et qui utilise votre corps comme son jouet favori pour s'amuser. Voilà la raison pour laquelle vous êtes ici : pour jouer et vous amuser. Nous naissons avec le droit d'être heureux et de jouir de notre vie. Nous ne sommes pas ici pour souffrir. Si quelqu'un souhaite souffrir, il est libre de le faire, mais personne n'y est contraint...

p. 151

Le rêve que créent la plupart des humains est, de toute évidence, infernal. Cela n'est ni juste ni faux, ni bon ni mal, et il n'y a de reproches à faire à personne. Faut-il en accuser nos parents ? Non. Ils ont fait de leur mieux en vous programmant quand vous étiez enfant. Et ainsi il en va de même pour leurs propres parents : ils avaient fait de leur mieux. Si vous aviez des enfants, vous ne sauriez pas non plus agir autrement. Comment pouvez-vous vous faire des reproches ? Devenir conscient ne signifie pas qu'il faille accuser quiconque ni se sentir coupable de ce qu'on a fait. Comment peut-on avoir honte ou se sentir coupable d'une maladie qui est hautement contagieuse ?...

C'est seulement notre savoir qui nous fait croire que nous ne sommes pas parfaits. Mais le savoir n'est rien d'autre qu'une description du Rêve. Le Rêve n'étant pas réel, le savoir ne l'est pas non plus. D'où qu'il vienne, le savoir n'est réel que d'un certain angle de perception. Nous ne nous trouverons donc jamais nous-mêmes grâce à lui. Et au bout du compte, c'est bien ce que nous cherchons : à nous trouver, à être nous-mêmes, à vivre notre vie et non celle du Parasite, c'est-à-dire celle qu'on nous a programmée à vivre.

Ce n'est pas le savoir qui nous conduira à nous-mêmes, mais la sagesse. Il faut distinguer l'un de l'autre car ils sont différents. On se sert principalement du savoir pour communiquer avec les autres, pour se mettre d'accord sur ce que l'on perçoit. Le savoir est notre outil pour communiquer, parce que nous ne communiquons pour ainsi dire pas de cœur à cœur. L'important c'est notre façon d'utiliser notre savoir car nous en devenons les esclaves et nous ne sommes plus libres.

La sagesse concerne la liberté : elle n'a rien à voir avec le savoir. Lorsque vous êtes sage, vous êtes libre d'utiliser votre propre esprit et de gouverner votre vie. Un esprit sain est un esprit libéré du Parasite ; il est libre comme il l'était avant sa domestication. Lorsque vous guérissez votre esprit, vous vous libérez du Rêve, et alors, vous n'êtes plus innocent, mais sage. Vous êtes à nouveau semblable à un enfant à bien des égards, mais avec une grosse différence : l'enfant est innocent, il ne sait pas et c'est pourquoi il peut chuter dans la souffrance et le malheur. Mais celui qui a transcendé le Rêve est sage : c'est pourquoi il ne retombe plus car désormais il sait ; il possède la connaissance du Rêve...

p. 153

Abandonnez toutes les idées que vous cultivez concernant qui vous êtes et devenez votre être véritable. Lorsque vous vous abandonnez à votre vraie nature, à ce que vous êtes réellement, vous ne souffrez plus... Lorsque vous vous éveillez, vous devenez un sceptique parce qu'il est clair à vos yeux que le Rêve n'est pas vrai... Vous rêvez encore car on ne peut éviter de rêver – puisque c'est la fonction de l'esprit – mais maintenant vous savez que vous rêvez. Sachant cela, vous pouvez pleinement jouir du rêve ou en souffrir. Cela dépend de vous... C'est comme si vous étiez à une réception où des milliers de personnes sont saoules, sauf vous. Vous êtes la seule personne sobre...

p. 156



Voyages des Imaginaires par Federica Matta

POÉSIES



Vois, frère, le grand vent de la Gnose a soufflé :
Il a tout emporté, le voile de l'illusion
Et les liens de Mâyâ !

Les deux pôles de l'indécision ont été arrachés,
Et le faîte de l'aveuglement emporté !
À terre gît le toit du désir,
Le vase du mal a volé en éclats !

Quand le vent a cessé, tant de pluie est tombée,
Qui inonda de joie ton humble serviteur !
Dit Kabîr : lorsqu'à nouveau s'est levé le soleil,
En moi la lumière a brillé !

Extrait de : Kabir, *Le fils de Ram et d'Allah*, Les Deux Océans, 1988

*

MARCHER DANS LES NUAGES



tout en marchant dans les nuages
une trouée de soleil sombre
au loin les moutons blancs
tombe la pluie les escargots s'emmêlent

lorsque chante le vent
le silence m'enchante
sans le piège des mots
ni le filet des sons

seul sur la crête je suis
le spectateur unique du jeu
des vagues déferlant
du gouffre du souffleur

lorsque chante le vent
le silence m'enchante
sans le piège des mots
ni le filet des sons

je vibre au chant de l'inconnu
au chant connu mais jamais reconnu
au chant de la première fois
qui jamais ne commence

et qui jamais ne cesse

Yves

*

TERRES PROFONDES

je n'ai rien d'autre à dire que je ne peux pas
exprimer
ce non-être justement ce non-soi
car il est impossible avec des mots faits de chair et de
sang
de parler de ce qui n'a pas de forme
de ce qui pourtant est

*

cette certitude que tout a déjà été
ou sera maintenant
d'une réelle évidence et pour l'éternité

et cette amplitude en moi d'un non-être
qui irradie
du plus profond au plus haut
vers le centre

jusqu'à m'absorber

Jean-Pierre Roque

Extrait de *Terres Profondes*, éditions Loess, Le Grau d'Agde

*

LE CARRÉ LUMINEUX DE LA FENÊTRE



Le carré lumineux de la fenêtre

Capte les ramées

proches du Dehors ;

Mains végétales hérissées

Cachent les nuages ou l'azur...

Dedans, on reste coi,

sûr que tout est dit,

Que rien ne sera dit.

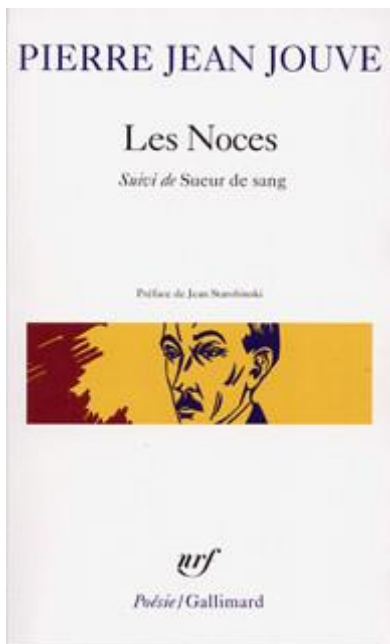
Pourtant ce moment

Infini que seul un œil fini voit.

Jean Paul, motZ'arts, le 9/01/2019
D'après François Cheng, *Quand les âmes se font chant*, p. 55

*

MONDE SENSIBLE



L'âme est seule au-dessus du monde bleu
De la terre belle et animale, sans espace.

Un jour la terre en mouvement
Avec les tons, les brises, l'odeur du sexe et les saisons
Et les rires qui comme les paroles ne reviennent plus

Et les arbres dont le bord est majestueux
Et sous la chaleur immense les efforts
Du passager ou voyageur,

Ne sont rien à l'âme obscure et qui se meut
Vers un autre pouvoir et vers une autre touche
D'adoration

À l'intérieur de son aveugle ressort ;
mais d'autres jours

Tout est un, et un en un, et tout en un
Et un en Dieu
Et Dieu présent dans le tronc d'arbre mort.

Pierre Jean Jouve
Les Noces, Poésie/Gallimard, 1966

*

SE CONFONDRE



Georges Ribemont-Dessaignes
Sans titre (*Face du soleil*), Galerie Chave, Vence

De rien, choses, naissez, cruelles apparences,
Néant, vieux magasin, prends ton enseigne visible.

Et toi, bel univers, si vieux, si jeune, ô monde inconnu,
Tu prendras ta place
Dans les draps de mon sang, dans les plis de mes mains,
Sur la paix de mes lèvres,
Je tâcherai de naître à tes apparences,
Je t'interrogerai comme il se doit,
Je t'aimerai pour toi.

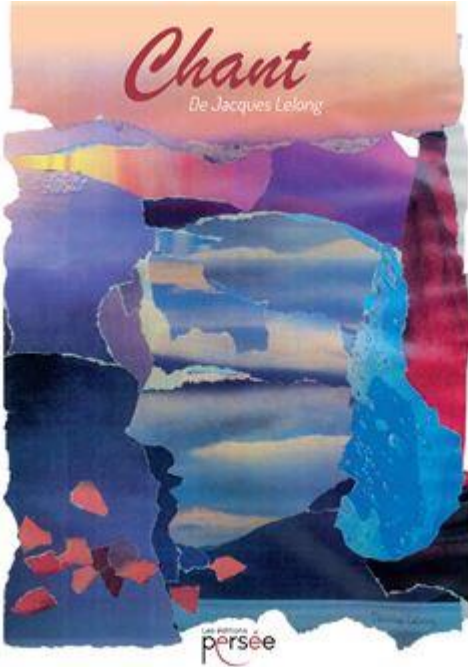
Je ne serai rien, je serai tout,
Une herbe, un éphémère, un air,
Bételgeuse, une voix –

Non rien,
Le vide, et la vue.

Georges Ribemont-Dessaignes
Ecce homo, Gallimard, Paris, 1945.

*

CHANT



*Je sais que je vais mourir,
mais je n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Ce soir, je me retrouve dans notre chant comme en ton corps ; tous deux intimement confondus dans une profonde entente.

Alors que, depuis ton départ, j'appartiens à un autre monde. Un monde séparé et désenchanté.

Sommes-nous désormais en-deçà ou au-delà de nous-mêmes ?

En moi, tu es la vie, et tu ne vis plus.

Je ne comprends pas.

L'amour se paie trop cher en affliction.

Ce matin, l'alouette t'a saluée ! Elle dont tu attendais impatiemment le chant, à la naissance de chaque printemps,

(et nous, qu'attendions-nous l'un de l'autre, véritablement ? Et l'avons-nous reçu et donné ?).

Ce chant, comme le nôtre, m'aidera-t-il à combattre ma tristesse ?

Elle est sans souci, l'alouette, et sans chagrin, semble-t-il : elle ne demande qu'à vivre, et elle vit ; tout simplement.

Tu me disais : « Vivons l'instant. »

Je pense que tu y croyais : il suffisait de te voir dans le jardin mettant en terre tes semis, ou dans la chambre d'Ambre (« La rime est riche », dirait-elle !), qui te servait d'atelier, réalisant des objets pour le théâtre ou dessinant, pour être sûr que, dans la perspective devenue incertaine de ta vie, tu tenais ton angoisse à distance (« Je cloisonne », disais-tu.) ; toi qui affirmais : « Pour ne pas subir, il faut agir. », ou encore : « Un clou chasse l'autre. »

Depuis que tu n'es plus avec moi j'essaie, par mes engagements associatifs, de vivre selon ces préceptes ; cela m'évite de tourner en rond dans la maison et dans ma tête.

Toujours ton art de vivre !

Lorsque notre vie était commune, nous parvenions quelquefois à fusionner littéralement avec le lieu de notre bonheur : rappelle-toi les pays où nos voyages amoureux nous ont conduits ; voyages amoureux et curieux.

Facilité de partager, grâce à la curiosité, ce que nous découvriions ensemble.

Peu après ton départ, je suis allé en Inde avec Florence, Sylvain et Ambre, et je t'assure que, pendant ce très beau voyage, toi et moi nous tenions sans cesse par la main ; en plus, sur le conseil des enfants, j'avais emporté ton appareil photo – sans pour autant, d'ailleurs, que chacune de mes prises de vues ait pu te convenir... Je te disais : « Celle-ci, je la prends comme ça ? Non ? Eh bien je la prends quand même ! »

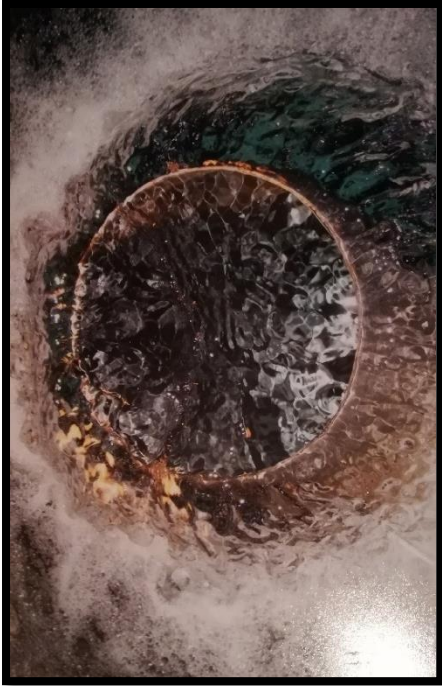
Nos différences de vues ou, plutôt, d'angles de vues !

Jacques

Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

*

LE NÉANT EST LE DIEU...



Le néant est le dieu d'un monde qui va naître
G. Büchner

Force
force innommée
une force sans ascendance qui soudain fulgure
et qui se fait

Qui se fait lumière totale et dans l'instant années-
lumière
bientôt naissance et mort des premières étoiles comme
plus tard
de l'algue bleue et des empires

Force unique et immuable qui au juste degré s'écartèle pourtant fragmente
essaime
tient lié
qui se fait chiffre devient nombre puis loi pour en dicter la fuite

Ordre
Et d'abord tohu-bohu que suit l'errance

Grand œuvre qui s'éploie et se love mais centré hors de soi
et s'exilant
qui dépasse l'âge noir fonde l'alliance des astres et se fait vol nuptial
pour aller se perdre un jour au-delà des borées

Cherchant depuis l'accord premier

Forces
forces éparses datant déjà d'hier mais qui l'ignorent comme s'oublie trop
vite
les leçons de ténèbres

Et qui vont se liguer en germe dans la matière après patient enchaînement des
causes
et choix précis du lieu
pour impulser la vie

Puis en rompre la phrase à tout moment

Et la perpétuer des siècles durant suivant les siècles

Forces diverses et associées

Qui dès lors se procréent se protègent se propagent
et progressent

Second monde et multiple en conquête du monde dont il a dû changer le cours
pour l'animer enfin et lui donner force d'être

Car c'est ici que le souffle prend corps et se fait opéra

Forces

composées et nommées
et forces opposées parce que duelles

Mais qui jamais ne cesseront de s'appeler par milliers de milliers
après s'être levées

Et connues d'un seul regard

Une seule force alors telle qu'elle se proclame à l'aune de l'homme
et qui rameute rassemble s'impose
et asservit

Puis bâtit et se tient au plus haut et domine

Et divise

De là l'effondrement sans fin et sans fin le dessein de la reconstruction
toujours en la quête inutile de l'unité première
et sans autre recours contre la chute que de stratifier l'éternité
ou de la faire déesse

Mais sans espoir aucun sauf à résoudre enfin par la sagesse
l'équation de la mort
et de l'amour

Jacques
(Illustration par Martine)

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN
Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Je me serais volontiers dispensé
de ces continuelles mises au point ;
j'aurais volontiers renoncé
à ces sempiternelles admonestations,
à ces interminables redressements.
Et je me fusse plus d'une fois découragé
sans le secours de ma régente terrienne.
L'enjeu était d'une telle importance ;
Il y allait, il y va toujours
de la vie ou de la mort de mes enfants.
Il y allait, il y va encore
de l'intronisation de mes enfants
dans le Royaume de mon Père,
qui est aussi mon royaume,
ou de leurs errements dans les ténèbres.
Ne comprends-tu pas, Augustin,
c'est grave, infiniment grave,
le sort de mes enfants.
Or il se joue entièrement, absolument,
au moment où leur est présenté
de mes mains à la fois offertes et implorantes
avec la complicité de la terre et de la mer
et de la femme et de la nuit,
ce que l'œil n'a pas vu
ce que l'oreille n'a pas entendu :
le ROYAUME.
Tout s'ordonne en fonction du Royaume,
et crois-moi, Augustin,

tu peux faire confiance en ma pédagogie divine,
tout est orienté, dirigé vers le Royaume,
mes promulgations divines,
mes images terrestres et mes images marines,
mes interventions fraternelles
et mes adjurations solennelles,
mes attentions particulières
et mes prévenances singulières,
mes propos amusés et mes réparties cinglantes,
mes regards indignés et mes airs enjoués,
mes silences déçus devant des esprits obtus
et sur tout cela,
un grand élan de tendresse pour mes petits
et ceux qui leur ressemblent,
tandis qu'une immense pitié
montait de mon cœur vers la Synagogue
car je suis venu, je le répète,
pour les brebis perdues de la maison d'Israël.
Oui, Augustin, tu as compris
mais tu y as mis le temps,
que le Royaume n'est pas seulement
la clé de voûte ni l'arc ni le berceau
de mon édifice terrestre
et de mon édifice céleste,
- c'est un seul et même édifice -
de ma demeure charnelle
et de ma demeure spirituelle
- c'est une seule et même demeure -.
Mon Royaume n'est même pas cet édifice même,
Mon Royaume n'est même pas cette demeure même,
car une maison est encore une construction,
et tout ce qui est construit,
même par un bon charpentier de chez nous,
c'est du déjà fait,
c'est du déjà là.
On écrit l'histoire
quand elle est déjà faite.
C'est pourquoi, Augustin, je n'aime pas l'histoire.
Les hommes se décrivent
en fonction de ce qu'ils ont fait,
ils se définissent par ce qu'ils ont appris,
ils se circonscrivent à ce qu'ils ont acquis,
c'est pourquoi je tremble pour les hommes.

Je les soupèse et les prends pour ce qu'ils sont.
Mais ils ont trop de bagages pour arriver au Royaume,
ils voudraient bien, les pauvres, entrer dans le Royaume,
ils regardent, ils écoutent,
écrasés sous le poids de leurs bagages,
comme si on pouvait gagner le Royaume
tout encombré, tout empêtré, tout entravé
de bagages intellectuels et de bagages matériels,
de bagages bassement utilitaires
ou hautement spirituels – pour moi, c'est tout un.
Mon Père aime en eux ce qu'ils me laissent faire,
mon Père apprécie en eux ce qu'ils désapprennent,
mon Père juge en eux ce qu'ils abandonnent.
Car ce qui est lâché par eux
est acquis par le Royaume,
ce qui est oublié par eux
est trouvé par le Royaume,
ce que nous défaisons chez eux, mon Père et moi,
est gagné par le Royaume.
Nous aimons le pur jaillissement de la Vie,
son imprévisible surgissement,
son irrépressible éclosion ;
nous l'aimons dans son élan,
nous l'aimons dans son mouvement et sa poussée,
dans son impulsion et dans son transport,
car nous sommes la Vie et engendrons la Vie.
Toute ma pédagogie divine
consiste à montrer
avec les ressources de son art,
car elle n'est pas seulement une technique
comme la pédagogie des hommes ;
et Dieu sait si ses ressources sont variées,
imprévisibles et sans cesse renouvelées !
Elle se propose, elle se dépose, elle s'ingénie,
à faire comprendre à mes enfants
qu'ils ne peuvent rien sans nous,
même pas se débarrasser de leurs bagages !
Et il faut voir, Augustin, leur effroi
lorsque nous tentons doucement, délicatement,
pour faire le moins mal possible,
ou brusquement pour faire mal
le moins longtemps possible,
lorsque nous tentons, mon Père et moi,

de les débarrasser une fois pour toutes de leurs bagages.
Il faut voir leur air déçu, désolé, dépité,
servilement résigné, ou bien sourdement
ou ouvertement révolté.
Comment veux-tu, dans ces conditions,
que le Royaume puisse réussir
à franchir la ligne de leur défense ?

Émile, 1974
(à suivre)



Danse du Chö pour la réalisation de la Grande Mère



Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.